
NAZIONALE
FONDO
DORIA
II
82
1
BIBLIOTECA


BIBLIOTECA
NAZIONALE
FONDO
DORIA
II
82
1
NAPOLI


NAZIONALE
FONDO
DORIA
II
82
1
NAPOLI
VITT. EMANUELE III


VITT. EMAN

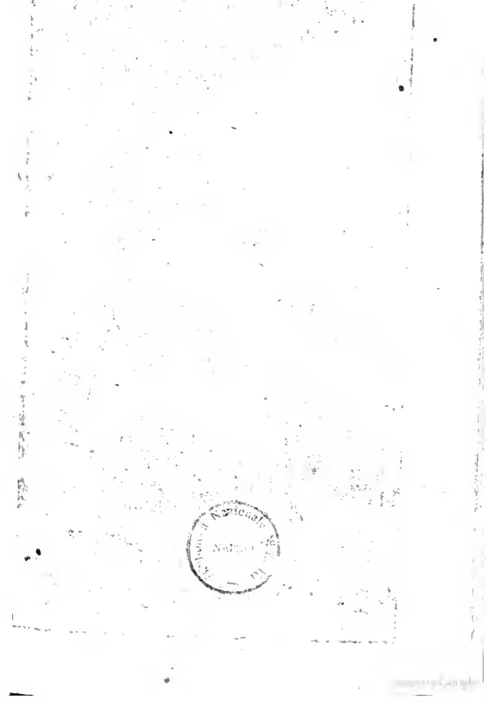

VITT. EMANUELE III


ONALE
NDO
RIA
32/1
POLI
VITTORIO EM. III



2 vol.

Front., 6 fig. et 2 cartes




TRAITÉ
Hiſtorique
ſur les
maſones.
P. Petit.

TRAITE' HISTORIQUE
SUR LES
AMAZONES;

Où l'on trouve tout ce que les AUTEURS, tant ANCIENS que MODERNES, ont écrit pour ou contre ces HEROINES;

Et où l'on apporte quantité de MEDAILLES & d'autres MONUMENS anciens, pour prouver qu'elles ont existé.

Par PIERRE PETIT.

Divisé en deux Tomes.



A LEIDE,
Chès J. A. LANGERAK,
Marchand Libraire. 1718.


A. B. III
Biblioteca
Nazionale
NAPOLI

150

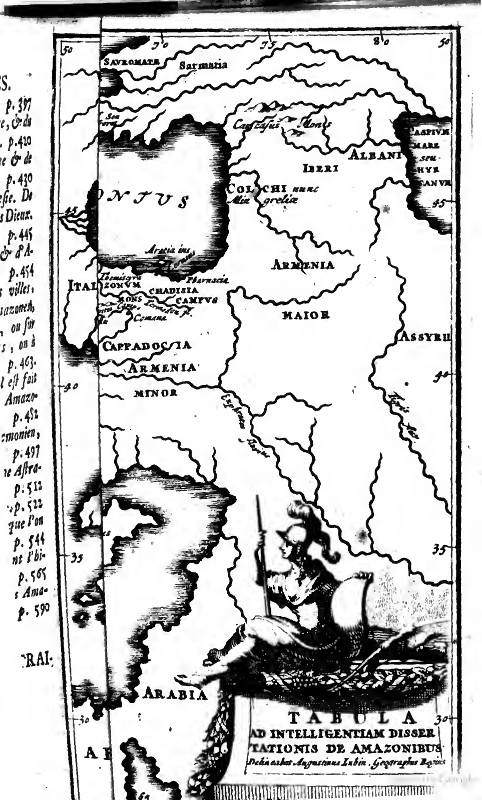
TABLE

des Chapitres & de ce qui y est contenu.

* 3 — X. Du

— XIX. *Où*

TRAI-



SAVROMATÆ
Sarmatia
Caucasus Mons
ALBANI
ASPIVM MARE seu HYR CANVM
IBERI
COLCHI nunc Mingreliæ
NTVS
Aratia ins.
Pharnacia
ZONVM
CHADISIA CAMPVS
MONS
Comana
CAPPADOCIA
ARMENIA
MINOR
ARMENIA
MAIOR
ASSYRII
ARABIA
TABOLA
AD INTELLIGENTIAM DISSER
TATIONIS DE AMAZONIBUS
Delineabat Augustinus Lubin. Geographus Regius





2 vol.

Front., 6 fig. et 2 cartes




TRAITÉ
Historique
sur les
Amasones.
Par P. Petit.

TRAITE' HISTORIQUE
SUR LES
AMAZONES;

Où l'on trouve tout ce que les AUTEURS, tant ANCIENS que MODERNES, ont écrit pour ou contre ces HEROINES;

Et où l'on apporte quantité de MEDAILLES & d'autres MONUMENS anciens, pour prouver qu'elles ont exifté.

Par PIERRE PETIT.

Divifé en deux Tomes.



A LEIDE,
Chès J. A. LANGERAK,
Marchand Libraire. 1718.

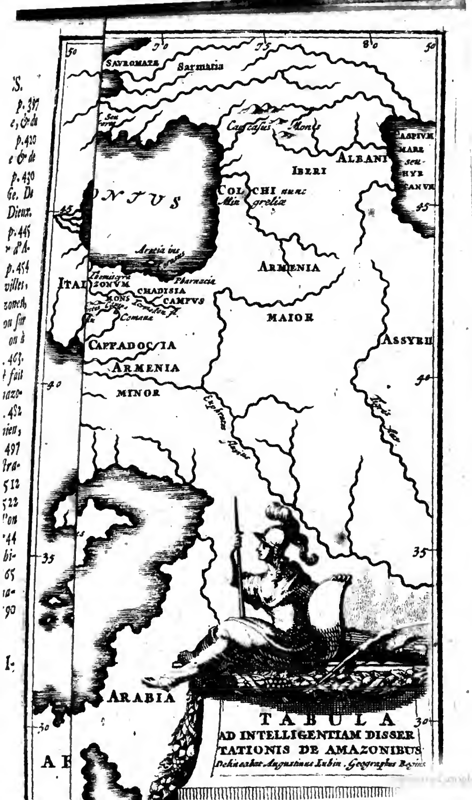

V. B. III
Biblioteca
Nazionale
NAPOLI

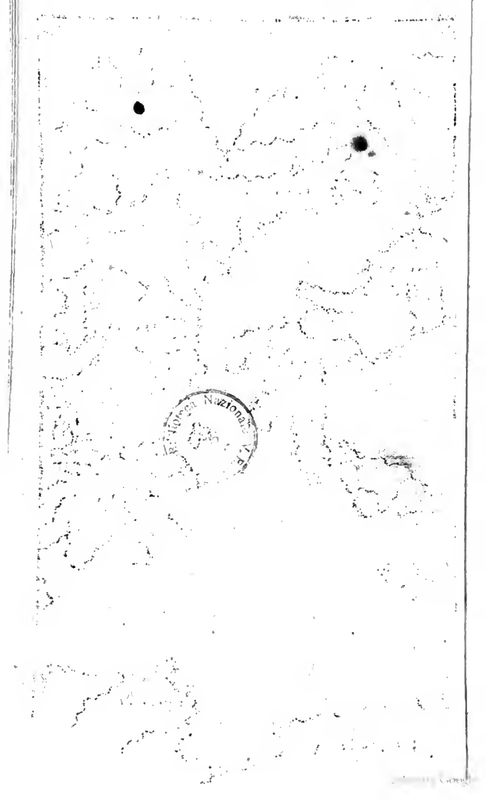
50

TABLE
des Chapitres & de ce qui y eſt contenu.

—— XIX. Où

TRAI-


SAVROMATÆ
Sarmatia
Caucasus Mons
CASPIVM MARE seu HYRCANVM
ALBANI
IBERI
ONTVS
COLCHI nunc Mingreliæ
Aretia ins.
ARMENIA
MAIOR
Themiscyra
Pharnacia
ZONVM
CHADISIA CAMPVS
MONS
Comana
CAPPADOCIA
ARMENIA
MINOR
ASSYRI
Euphrates fluvius
Tigris flu.
ARABIA
TABULA
AD INTELLIGENTIAM DISSERTATIONIS DE AMAZONIBUS
Delineabat Augustinus Lubin, Geographus Regius


Nazionale

TRAITE DES AMAZONES.

Où l'on apporte plusieurs raisons & conjectures pour & contre, afin de sçavoir, si elles ont réellement existé, ou non.

CHAPITRE I.

Des choses dont on doute si elles ont véritablement existé.

D'Abord je juge nécessaire de faire quelques reflexions sur toutes ces sortes de choses, lesquelles n'étant plus, on doute si elles ont existé;

ce qui ſervira comme de fondement à tout ce que nous dirons ſur cette matiere, afin que perſonne ne croye que mon deſſein eſt de montrer, que tout ce qui a été écrit des Amazones ſoit faux, & qu'il n'y ait jamais eu de ces femmes qui portaſſent ce nom. Ce qu'on peut prouver par pluſieurs raiſons être impoſſible; car je ne vois point comment ce qui a été publié par-tout, & dont pluſieurs Auteurs ont tant parlé & écrit, qu'il n'a jamais pû être effacé de la memoire des hommes par la longueur du temps, puiſſe être entierement faux. Ce que dit la-deſſus Heſiode, un des plus anciens Poëtes Grecs, dans les deux derniers vers de ſes *Oeuvres & Jours*, eſt aſſès connu: *La renommée, qui s'eſt répandue parmi pluſieurs nations, ne peut nul-*

nullement s'éteindre. A quoi s'accorde ce que diſent les Philoſophes dans la Paraphraſe d'Averroès ſur le livre d'Ariſtote *du Sommeil & de la Veille: Les choſes fameuſes & renommées exiſtent néceſſairement ou en tout ou en partie; & il ne ſe peut faire que ce qui eſt fort renommé ſoit entierement faux.* Et à la vérité cela eſt très bien dit; car comme ce qui eſt un pur néant n'a aucune eſſence ni vertu, de même il ne peut de ſoi produire aucune action, ni donner aucune lumiere aux ſens ni à l'eſprit de l'homme; de là il s'enſuit qu'il eſt auſſi incapable de fournir à quelqu'un matiere d'en parler, encore moins d'en diſputer. Paléphatus eſt auſſi de ce ſentiment, lequel faiſant, comme il paroît, la même reflexion, eſtime qu'il faut croire que tou-

tes les choses, qui se trouvent dans les Histoires & qui sont parvenues jusqu'à nous, sont arrivées: il faut seulement prendre garde, si elles sont arrivées de la maniere qu'on le dit, ou autrement; sur quoi il avouë qu'il peut y avoir quelque doute. Nous voulons bien ajoûter ici les paroles qu'il apporte là-dessus dans la Préface du Livre, qu'il a écrit des *Histoires incroyables: Car quelques uns des hommes*, dit-il, *& sur-tout ceux qui n'ont ni sçavoir ni érudition, persuadez de toutes les choses qui se disent, ont accoûtumé d'y ajoûter foi. D'autres naturellement plus prudens & plus curieux ne peuvent se resoudre à croire absolument tout ce qu'on dit se faire. Et il me semble que toutes les choses qui ont déjà été dites, ont aussi été faites; il ne faut donc*

pas

pas croire qu'il n'y eut que leur nom, car ainsi on n'auroit pû en parler ; mais les choses mêmes ont prémierement existé, & ensuite on commença à en parler. Or toutes les especes & formes qu'on dit être, ont aussi été faites alors, & celles qui n'existent point à présent, n'ont point aussi été faites. Ce passage de Paléphatus me remet en memoire celui qui se trouve dans l'excellent Livre d'Hippocrate intitulé *de l'Art ;* car ce grand homme, entre autres raisons, par lesquelles il combat les ennemis déclarez de la Medecine, se sert aussi de celle-ci contre eux : *Il me semble*, leur dit-il, *qu'il n'y a absolument point d'art, dont on ait parlé, qui n'ait existé ; car il est absurde de croire que des choses, dont on a parlé, n'ont point existé.* Or son raisonnement est tel : Ce que

perſonne n'a apperçû des yeux ni d'aucun autre ſens, il ne peut ni le penſer ni s'en former une idée; Donc il faut que ce que quelqu'un, & même tous les hommes penſent, comprenent, & dont ils parlent, ait été apperçû, ſi non en tout, du moins en partie, par quelqu'un des ſens & par quelque penſée de l'entendement; Or tous les hommes penſent qu'il y a une Medecine, ils la definiſſent même, & enſuite ils en parlent; Donc il faut neceſſairement qu'un tel art exiſte. Au reſte, cet Auteur incomparable demontre cela dans le même endroit par la conſideration des noms mêmes, qui ſont les ſignes des choſes, & par la connoiſſance que nous en avons; car après avoir établi que les choſes qui exiſtent ſe voyent toûjours & ſont connues, mais que

que celles qui n'exiſtent point ne ſe voyent point & ne ſe connoiſſent point, il ajoûte : *On connoît donc les choſes qui exiſtent, par les arts qui ont déjà été demontrez, & il n'y a aucun art qui ne ſe voye par quelque eſpece de choſes ; & je crois auſſi que les Arts ont pris leurs noms des eſpeces ; car il eſt abſurde, & même impoſſible de croire, que les eſpeces des choſes ſe forment & prenent leur origine des noms ; parce que certainement les noms ont été mis aux choſes par quelque loi de la nature, & les eſpeces des choſes n'ont point été établies par aucune loi, mais elles ſont des productions de la nature.* Ces paroles reviennent à-peu-près au ſentiment qui a été expliqué ci-deſſus ; parce que les hommes n'auroient pas cherché des mots pour exprimer des choſes qui

n'exifteroient du tout point; car les efpeces des chofes font les ouvrages & les véritables productions de la nature, & les noms font les inventions des hommes pour defigner les chofes.

On peut voir un femblable raifonnement dans la Préface des *Aftronomiques* de Firmicus, où il examine ce que difent ceux qui combattent la divination tirée des aftres, & il y répond: *Lefquels*, dit-il, *plus ils difputent fortement & plus ils cherchent toutes fortes de moyens pour perfuader ce qu'ils difent, d'autant plus fortement confirment-ils la créance que l'on a en l'Aftrologie; car fi elle n'exiftoit pas réellement, ils ne la combattroient pas par des argumens fi forts.* Par-là Firmicus veut dire, que de ce que plufieurs at-

attaquent l'Aſtrologie par des arguments recherchez pour la decrediter, par cela même on montre que ce n'eſt pas un nom imaginaire, parce qu'il n'y a perſonne qui diſpute contre ce qui n'exiſte point. Il faut donc raiſonner ſur les Amazones comme ſur pluſieurs autres choſes, leſquelles, quoiqu'on en ait beaucoup parlé dans le monde & qu'on les ait reçûes, ſont néanmoins miſes en controverſe, telles que ſont la Pierre Philoſophale, le Phœnix, les Pygmées, & autres ſemblables, dont les Sçavans diſputent entre eux pour ſçavoir, ſi elles exiſtent, les uns affirmant qu'elles doivent être miſes au rang des productions de la nature & des inventions des arts, & les autres le niant. Voici ma penſée là-deſſus; c'eſt que l'art de faire de l'or,

ou la Pierre Philoſophale, n'eſt pas ſeulement en idée, ni il n'eſt pas au-deſſus de la portée de l'eſprit humain, mais qu'il eſt ſi difficile, que de tout temps il n'a été donné qu'à très peu de gens de parvenir à ce grand ſecret; toutefois on ne ſçauroit nier qu'il n'y en ait eu quelques uns qui y ſont parvenus; quoiqu'il ne pût pas venir à la connoiſſance d'un grand nombre de perſonnes & à l'uſage des hommes, à cauſe de la grande difficulté de l'ouvrage & le danger de le rendre public. Il faut dire la même choſe du Phœnix, oiſeau qui nous eſt inconnu, qu'il a exiſté autrefois, & qu'il n'eſt plus à préſent; & il n'eſt pas étrange qu'il periſſe quelques eſpeces, comme des monſtres, qui paroiſſent tout d'un coup en de certains temps, &

qui disparoissent dans la suite, qui retournent dans le néant, & dont il ne reste aucune marque que dans la memoire. A la vérité, Pline dans son *Hist. Nat.* liv. x. chap. XIII. & suiv. parle de quelques especes d'oiseaux connues aux Anciens & ayant des noms, qu'on ne connoît plus à présent, & qu'il croid n'exister plus dans la nature. Le même Auteur dit aussi au liv. XIX. chap. III. de son *Hist.* que l'herbe appellée *laserpitium* avoit été en grande estime & fort en usage chès les Anciens, & que de son temps elle s'étoit perdue & évanouïe. Pour ce qui est des Pygmées, c'est-à-dire, de ces petits hommes d'une coudée de haut, personne ne sçauroit me persuader facilement qu'il n'y a rien de vrai dans tout ce qu'on en a écrit ; j'aimerois

mieux ſuivre l'opinion de ceux qui croyent que c'étoit une eſpece de ſinges. Et pour ne pas decrediter le témoignage de tant d'Ecrivains anciens, qui ont mis ces Pygmées au rang des hommes, je crois que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a dit que cette race de petits hommes fut vûe autrefois dans des deſerts, tirant ſon origine de ces Peuples appellez Troglodytes, mais qu'elle a été éteinte il y a long temps, comme il eſt rapporté des Naſamones & des Tentyrites en Egypte, qui donnoient l'épouvante aux crocodiles par leur propre nature; ou même que c'étoit des preſtiges & des illuſions du Démon; tels que font ces monſtres d'hommes, ou plûtôt ſpectres, leſquels (ainſi que George Agricola, habile homme dans ces ſortes de cho-

choses, rapporte dans son Livre des *Animaux souterrains*) apparoissent de temps en temps dans les mines.

Enfin il faut convenir, que les fables mêmes ne doivent pas être entierement méprisées, lesquelles n'auroient pû être mises par écrit, ni être transmises à la posterité, s'il n'y avoit eu rien de vrai; & Aristote n'auroit pas dit, que les Philosophes étoient amateurs des fables, car quoiqu'il croye que la cause de cette passion en eux soit l'admiration, que les histoires fabuleuses causent, comme étant remplies de beaucoup de choses merveilleuses, (or les Philosophes sont admiratifs; car l'ignorance des causes produit l'admiration, & de l'admiration vient l'amour de la recherche) il semble pourtant que ce qu'il dit,

regarde aussi ce qui est caché sous l'enveloppe des fables, dont nous parlerons en un autre lieu.

CHAP. II.

Où l'on fait voir plus clairement le but de la Dispute, & où l'on apporte les objections de ceux qui nient la République des Amazones.

JE crois qu'il paroît clairement par ce qui vient d'être dit, qu'il y a quelque chose de vrai dans l'histoire des Amazones; & je ne vois pas même qu'il y ait aucune controverse là-dessus; car je ne pense pas qu'il se trouve quelqu'un si peu sensé que d'oser nier, qu'il y ait eu en divers temps & en divers lieux une infinité de femmes illustres, non seulement robustes de corps & bel-

belliqueuses, mais aussi douées d'une rare prudence; que si on accorde cela, comme on le doit, rien n'empêche de croire que les Amazones ayent été de ce nombre. La seule chose qui choque & qui embarrasse assès, c'est qu'il est parlé dans l'Histoire, du Royaume & des exploits de femmes qui vivoient separées des hommes; car, parce qu'on croid qu'une telle République ne se trouve aujourd'hui en aucun lieu du monde, cela paroît étrange & plus approchant de la fable que de la vérité, étant contraire aux mœurs & aux reglemens de toutes les nations qui sont connues. On met aussi en doute, si un tel Etat s'est vû autrefois sur la terre, sur-tout y ayant des Ecrivains de grand poids, qui croyent que ce Royaume des Amazones est en-

entierement fabuleux. Entre lesquels est Strabon, qui remarque dans l'histoire des Amazones bien des choses prodigieuses & tout-à-fait incroyables. Nous jugeons à propos de rapporter ici sa critique, qui se trouve au liv. XI. de sa *Géographie : Qui croira*, dit-il, *qu'il y ait jamais eu d'armée, de ville, ou de nation, qui ne fut composée que de femmes, & qui outre cela faisoit des courses dans les pays étrangers ; qui non seulement remportoit des avantages sur ses voisins jusqu'à passer en Ionie, mais qui envoyoit aussi une armée au-delà du Pont-Euxin jusque dans le Pays Attique? C'est la même chose que si quelqu'un disoit, qu'alors les hommes étoient des femmes ; & les femmes des hommes* Voilà le sentiment de ce Géographe, que plusieurs Auteurs ont embrassé. Mais

Mais il eſt à propos de developper un peu ce paſſage de Strabon, afin que les difficultez, qu'il contient contre l'opinion commune que l'on a des Amazones, ſoient miſes dans tout leur jour. La prémiere eſt, qu'il eſt incroyable qu'une République ne ſoit compoſée que de femmes. La ſeconde, qu'une telle République ait ſubjugué d'autres nations & les ait tenues ſous ſa domination. La troiſieme, qu'elle ait fait paſſer des armées dans des pays éloignez. On peut mettre l'argument en forme de cette maniere & en peu de mots: Ce qui eſt le propre des hommes ne peut point convenir aux femmes; Or de bâtir des villes & de les gouverner, de lever des armées & de les commander, d'adminiſtrer les affaires publiques, d'étendre

ſa

ſa domination par les armes, ou c'eſt le propre des hommes, ou il ne peut ſe faire ſans les hommes; Donc il n'eſt pas croyable qu'aucune République de femmes ſeparées des hommes ait été capable de faire de ſi grandes choſes.

Voici un autre argument dans les paroles ſuivantes du même Strabon: *Ils appellent tous du nom d'Amazones* (la ville) *de Themiſcyre, les terres voiſines du* (fleuve) *Thermodoon, & les montagnes qui ſont au-deſſus de ces terres, & ils diſent qu'elles* (les Amazones) *furent chaſſées de là: il y a même peu* (d'Auteurs) *qui diſent où elles ſont à préſent, & cela ſans apporter aucune preuve ni ſans donner aucune raiſon probable.* Voici, dis-je, l'argument contenu dans ces paroles: Si les Ama-

Amazones ont autrefois demeuré dans les lieux voiſins du fleuve Thermodoon, où étoit la ville de Themiſcyre, & qu'il ſoit conſtant que depuis pluſieurs ſiecles il n'y en a point eu, il faut neceſſairement qu'elles en ayent été chaſſées, & ſi elles en ont été chaſſées, qu'elles ſont venues habiter d'autres lieux; ce qui ne ſe peut dire, puiſque perſonne ne ſçauroit faire voir, où elles ont paſſé, ni où elles ſont à préſent. Voici, ſi je ne me trompe, le ſens de ces paroles; comme s'il étoit neceſſaire, que les choſes qui ont été autrefois, ſubſiſtent encore dans les ſiecles ſuivans, & que celles qui ne ſont plus à préſent, n'ont jamais exiſté. Paléphatus immédiatement après les paroles du paſſage allegué ci-deſſus montre, que Meliſſus & Lami-

miſcus Samien s'appuyoient auſſi ſur ce fondement dans cette diſpute: *Car ſi les choſes*, ajoûte-t-il, *ont été alors & autrefois, elles ſont à préſent, & elles ſeront à l'avenir: & certes je louë toûjours les Ecrivains Meliſſus & Lamiſcus Samien, qui diſent au commencement, les choſes qui ont été autrefois, ſont auſſi à préſent, & ſeront dans la ſuite.* Nous renvoyons à examiner ci-deſſous avec ſoin cette Diſpute & le fondement ſur lequel elle eſt appuyée. Voyons ce que dit encore Strabon, mais d'une maniere tout-à-fait oratoire, de Thaleſtris Reine des Amazones; c'eſt que Clitarchus & d'autres Hiſtoriens, rapportent, qu'elle vint trouver Alexandre le Grand en Hyrcanie pour avoir des enfans de lui. Ce que Strabon raconte dans le deſſein de verifier ce que dit

dit Terence, *Une fourbe en attire une autre ;* car il montre que cela n'a pû se faire, ni qu'il n'a point été rapporté par aucun bon Auteur ; Donc il est fabuleux, de même que les autres choses que l'on dit des Amazones. Voilà les raisons & les argumens, dont Strabon & d'autres Anciens se servent pour refuter & decrediter l'Histoire des Amazones.

CHAP. III.

Où l'on void ce que les Philosophes apportent contre le Royaume des Amazones.

IL faut à présent rapporter dans le même ordre ce que les Philosophes peuvent avancer contre cette opinion de l'Etat & du Royaume des Amazones. Ceux-

ci

ci donc reprenant la chofe de plus loin à leur ordinaire montrent, que la loi & l'ordre de la nature dans toutes fortes de focietez c'eft que les uns préfident & commandent, les autres foient foumis & obeïffent. Et la même loi naturelle demande, que ce qui eft plus excellent & plus vigoureux commande, & que ce qui eft moins excellent & moins vigoureux obeïffe. Ariftote montre auffi au liv. I. chap. V. de fa *République*, que cela a lieu dans la conftitution & fubordination de toutes fortes de chofes : *Toutes les chofes animées ont ceci de la nature ; car il y a une efpece de primauté même dans les chofes inanimées, telle qu'eft l'harmonie, par le moyen de laquelle le tout fe foutient.*

Il s'enfuit de là, que les hommes

mes doivent commander en tous lieux à tout le ſexe feminin, puiſqu'il eſt certain que les mâles d'entre tous les animaux excellent par-deſſus les femelles. C'eſt ce qu'Ariſtote établit auſſi dans le même endroit : *Davantage, il en eſt ainſi entre le mâle & la femelle, que l'un ſoit naturellement meilleur, & l'autre moindre ; que l'un commande, & l'autre obeïſſe.* Et au *chap.* XII. du même livre il dit : *Car alors le mâle eſt de ſa nature plus capable de commander que la femelle, s'il n'arrive quelque accident ſurnaturel dans l'ordre des choſes.* Cette loi donc n'eſt pas ſi generale, qu'elle ne reçoive quelque exception dans certaines choſes ſingulieres, non ſeulement entre les hommes, mais auſſi parmi les bêtes ; ce que le même Philoſophe obſerve au

liv.

liv. IX. chap. I. de son *Histoire* au sujet des ourses & des pantheres: *Toutes les femelles sont moins courageuses que les mâles, hormis l'ourse & la panthere: car les femelles dans cette espece d'animaux semblent être plus vigoureuses, & dans les autres elles sont moins vigoureuses.*

De même l'experience nous enseigne, que dans le genre humain il se trouve des femmes plus prudentes & plus courageuses que des hommes; c'est pour cela aussi que nous lisons dans l'Histoire sacrée & profane divers exemples de femmes excellentes, & qui ne cedent aux hommes ni en esprit, ni en prudence, ni en courage; mais ces exemples ne servent de rien par rapport au Royaume des Amazones, ni aux armées victorieuses de femmes;

car

car quoiqu'il se trouve des femmes propres pour les armes, hardies, supportant les travaux & les fatigues, & capables même de gouverner des peuples; toutefois il ne peut pas y en avoir beaucoup de telles, ni jamais dans un assès grand nombre pour pouvoir fonder & conserver un Etat & un Royaume; ainsi il faut avouër qu'il naît peu de ces femmes & rarement; & par cela même on montre qu'elles ne doivent pas être mises au rang de ces choses qui naissent suivant les loix de la nature, mais plûtôt de celles qui arrivent contre le cours ordinaire de la nature, rarement & en petit nombre, tels que sont les monstres, que la nature produit bien, mais comme embarrassée & contrainte. Or la Philosophie exclud les choses rares & monstrueu-

ſtrueuſes de l'attention que l'on doit donner à la ſcience ; car, comme on a accoûtumé de dire, les choſes rares ne ſont pas de l'art, & c'eſt ici l'ordre de la nature, de produire toûjours ou le plus ſouvent les mêmes choſes, ainſi que le même Ariſtote l'explique en divers endroits de ſes Ouvrages.

Qu'il ne ſoit donc pas naturel aux femmes de naître propres pour les armes & capables de ſupporter les fatigues de la guerre, c'eſt ce qu'on peut voir principalement de la conſtitution des bêtes ; car quoique la nature ait donné à la plûpart des armes pour ſe battre, cependant elle n'en a point donné aux femelles de quelque eſpece qu'elles ſoient, mais ſeulement aux mâles, dont ils ſe ſervent pour combattre.

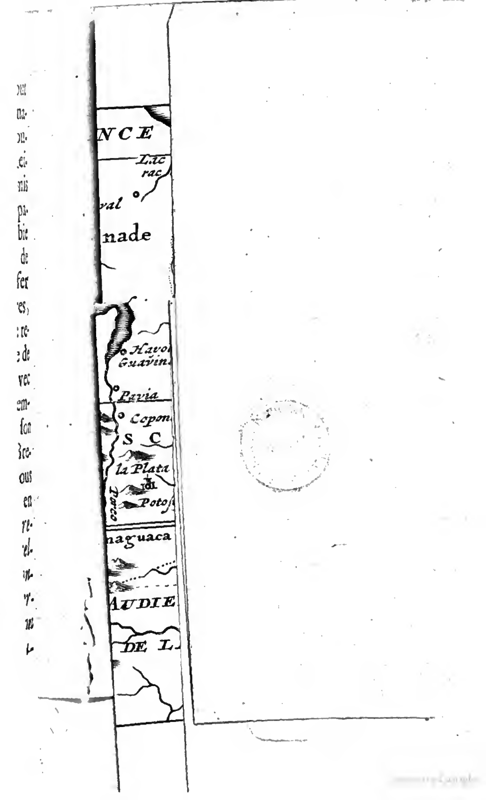
Sur quoi le même Aristote dit au liv. III. chap. X. *de la generat. des animaux : Car la nature ne donne à aucune femelle des armes pour se défendre.*

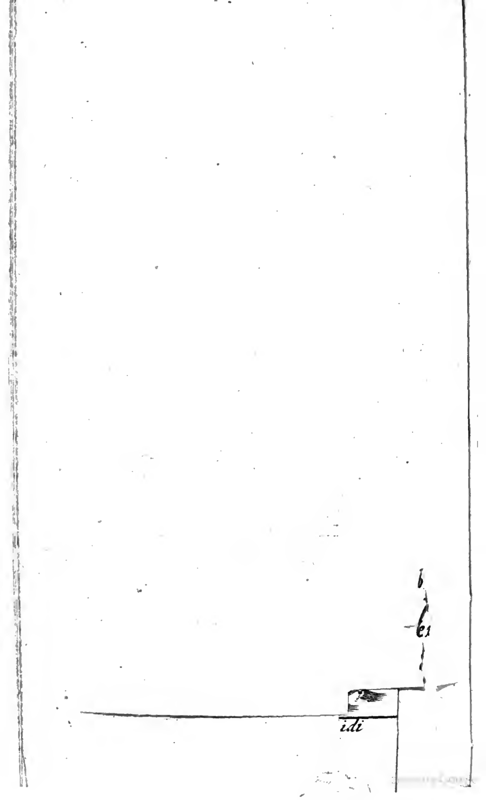
CHAP. IV.

Sentiment de quelques Auteurs, qui ne nient pas à la vérité les Faits des Amazones, mais qui les expliquent.

QUelques Auteurs épouvantez de ces difficultez, & toutefois n'osant pas nier ce qu'ils voyent rapporté dans l'Histoire par tant d'Ecrivains anciens, ont cru que le differend pouvoit être terminé, si l'on avouoit qu'en effet il y a eu autrefois chès les Scythes une race de femmes belliqueuses, & qui ont fait de belles actions,

mais non pas sans hommes, tout de même que parmi d'autres nations, que nous lisons avoir été soumises à l'empire de certaines Reines; ainsi il est dit que Semiramis domina sur les Assyriens, Cléopatre sur les Egyptiens, Zenobie sur les Palmyreniens peuples de l'Arabie, dont la valeur & la fermeté furent si extraordinaires, qu'elle eût bien le courage de resister long temps à la puissance de l'Empereur Aurelien. Et avec quelle autorité Bonduïque femme, courageuse au-delà de son sexe ne gouverna-t-elle pas les Bretons? c'est de quoi Xiphilin nous assûre dans l'*histoire de Neron* en ces termes : *Bonduïque femme Bretonne, issue du sang royal, fut celle qui irrita le plus les Bretons contre les Romains, & qui leur persuada de leur faire la guerre; non seu-*


NCE
Lac
rac
val
nade
Havo
Guavin
Pavia
Copon
S C
la Plata
Porco
Potos
naguaca
AUDIE
DE L



seulement elle gouverna les Bretons avec beaucoup de reputation, mais elle eut aussi le soin & la conduite de toute la guerre; son esprit & son courage surpassoient celui des femmes. Et personne n'ignore, que Tomyris regna en Scythie du temps du Grand Cyrus. Il est de même rapporté, que parmi les peuples de la Scythie il y avoit les Sauromates, qui se laissoient gouverner par des femmes. C'est ce que Pline dit au liv. VI. chap. VII. de son *Hist. Nat.* en parlant des peuples qui habitoient auprès du Tanaïs: *Les prémiers étoient les Sauromates, qui se laissoient gouverner par des femmes; d'où sont venues les Reines des Amazones.* Mela dans sa *Géographie* liv. I. chap. XIX. rapporte la même chose de ces Sauromates: *C'étoit une seule nation, composée de*

quelques peuples, qui avoient chacun leur nom. Les prémiers étoient ceux qui demeuroient aux environs des Palus Méotides, & qui se laissoient gouverner par des femmes, lesquelles fondérent le Royaume des Amazones. Ils furent appellez Γυναικοκρατέμενοι, parce que des femmes dominoient sur eux; & les passages, que nous venons d'alleguer, prouvent assès que ces femmes étoient les Amazones; & ce que dit Jule César dans Suetone ne le prouve pas moins: car se vantant d'être venu à bout de ses desseins & d'être par-là en état d'insulter à tous les hommes en particulier, & que quelqu'un eût dit par une sanglante raillerie que cela ne seroit pas facile à une femme, il répondit, que Semiramis avoit aussi regné en Assyrie, & que les Amazones avoient été

été autrefois maîtresses d'une grande partie de l'Asie. Et où est l'homme qui ne sera pas porté à croire ce qu'on dit des Amazones, après que les plus habiles Ouvriers se sont tous accordez & appliquez à l'envi & avec ardeur à faire des statues d'Amazones dans toute leur perfection ? Sur quoi Pline dans son *Hist. Nat.* liv. XXXIV. chap. VIII. parle ainsi: *Il y eut aussi des Ouvriers très renommez, quoique nez en differens temps, qui entrérent sur les rangs, parce qu'ils avoient fait des statues d'Amazones; lesquelles ayant été consacrées dans le temple de la Diane d'Ephese, il fut trouvé bon de choisir celle qui seroit estimée la plus parfaite par les Ouvriers mêmes qui étoient présens ; lorsqu'il parut que c'étoit celle que chacun d'eux jugeroit être la prémiere*

après la sienne. Parmi tous ces excellens ouvrages, il fait aussi mention au même endroit d'une Amazone faite par Strongylion, laquelle fut appellée *Eucnemon* à cause de la beauté de ses cuisses, & qui pour cela fut portée par tout où l'Empereur Neron alloit.

Au-reste il n'est pas vrai-semblable que ces femmes, qui dominoient sur les Scythes, n'eussent aucune societé ni aucun commerce avec eux; sur-tout puisque Hippocrate au liv. *de l'air, des lieux, & des eaux*, où il décrit les mœurs des Sauromates, dit qu'elles se marioient: *Les femmes de ceux-ci* (des Sauromates) *vont à cheval, tirent des flêches, lancent des dards, & se battent avec les ennemis pendant qu'elles sont vierges. Elles ne peuvent être dépu-*

celées

celées qu'auparavant elles n'ayent tué trois des ennemis, & elles ne se marient point qu'avant toutes choses elles n'ayent fait les sacrifices suivant la coûtume du pays; & celle d'entre elles qui aura pris un mari est dispensée de monter à cheval & d'aller à la guerre, tout autant de temps que la necessité d'une expedition commune ne l'y oblige point. Elles n'ont point de mammelle droite, &c. Si les Amazones se marient & habitent avec des hommes, il est assès probable qu'elles n'ont pas mené une vie tout-à-fait privée & solitaire, ainsi que l'ont écrit quelques Auteurs.

Il semble aussi qu'Isocrate dans sa *Panathenaïque* parlant des Amazones ne les separe pas d'avec les hommes, lorsqu'il dit que les Scythes s'en allérent avec les Amazones à la guerre contre les

Atheniens : *Les Scythes conjointement avec les Amazones, qu'on disoit être filles de Mars, firent une irruption dans nôtre pays, & y portérent la guerre pour l'amour d'Antiope fille d'Hippolyte.* Par ces paroles Isocrate semble marquer que les Amazones avec les Scythes faisoient la guerre aux Atheniens; car il n'auroit pas dit que les Scythes avec les Amazones firent une irruption dans le Pays Attique, si les Amazones seules avoient fait cette guerre. Et ce qu'il dit au même endroit, qu'on fit la guerre à Antiope, parce que contre les loix du pays elle avoit suivi Thesée & s'étoit mariée avec lui, n'est pas opposé à ce qu'il vient d'avancer : *Elles faisoient la guerre* (aux Atheniens) *à cause d'Antiope fille d'Hippolyte, qui ayant violé les loix du pays, étoit*

étoit devenue amoureuse de Thesée, qu'ensuite elle l'avoit suivi & s'étoit mariée avec lui. Car il dit bien qu'Antiope avoit transgressé les loix du pays, peut-être non à cause qu'elle s'étoit mariée, mais parce qu'elle s'étoit mariée avec un étranger, & qu'elle l'avoit suivi en d'autres pays.

De même Platon dans le VII. *Dialogue des Loix*, où il parle des Amazones, ne semble dire autre chose, lorsqu'il prouve par l'exemple des Amazones, qu'il appelle *Sauromatides*, que les femmes doivent s'appliquer aux mêmes exercices que les hommes. On ne sera pas pas fâché que je mette ici ce passage, qui fait à mon sujet: *Ma loi ordonnera aussi les mêmes choses aux filles & aux garçons; car nous voulons que les uns & les autres s'appli-*

quent aux mêmes exercices. Et je ne craindrai pas de dire, que l'art de monter à cheval & celui de la lutte font honneur aux femmes aussi-bien qu'aux hommes; car j'ai appris cela des anciennes fables, & je le crois. Les paroles qui suivent montrent assès quelles fables ce Philosophe entend; car il apporte immediatement après l'exemple de femmes qui habitoient aux environs du Pont Euxin, qui étoient appellées Sauromatides, & il dit que de son temps il y en avoit encore un nombre infini: *Je n'ignore pas que de mon temps il y avoit encore aux environs du Pont-Euxin un nombre innombrable de femmes, qu'on nommoit Sauromatides, qui avoient soin aussi-bien que les hommes d'apprendre non seulement à monter à cheval, mais aussi à tirer de l'arc & à se servir des autres armes.* Per-

Perſonne donc ne ſçauroit douter que Platon par ces fables n'entende les fables des Amazones publiées par les Anciens. Et quand il dit qu'il ajoûte foi à ce qu'on a écrit du Royaume des Amazones, il fait aſsès voir qu'il ne le croid pas feint. Pourquoi donc les appelle-t-il fables ? Parce qu'elles paroiſſoient telles à pluſieurs, leſquels entendant raconter des choſes extraordinaires les rejettent d'abord comme feintes & fabuleuſes. On peut voir clairement cela par le Dialogue du même Philoſophe intitulé *Gorgias* ou *de la Rhetorique*, dans lequel Socrate diſputant avec Callicle, & voulant lui communiquer un entretien qu'il avoit eu autrefois ſur le jugement des ames dans les Enfers & ſur d'autres myſteres, il ſe ſert de ce préambule:

Socr. Ecoute donc un discours très beau, à ce qu'on dit, qui, comme je crois, te paroîtra une fable, & moi je le tiens pour véritable; car assûrément je te raconterai comme vrayes les choses que je m'en vai dire.

Tous ceux donc qui voudront prendre la peine de conferer ce passage de Platon dans son *Dialogue* VII. *des Loix* avec celui d'Hippocrate allegué ci-dessus, verront sans peine comment on peut conclure de ce passage de Platon, que les Sauromatides ou Amazones ont vêcu avec des hommes dans une même République; car ainsi ils sçauront que Platon a pris d'Hippocrate ce qu'il a dit des exercices des Sauromatides; par consequent qu'il a été du même sentiment qu'Hippocrate au sujet de ces femmes, sça-

ſçavoir, qu'elles ſe ſont mariées & ont vêcu avec des hommes du même pays, à la maniere des autres femmes.

Goropius Becanus dans ſa *Diſſertation ſur les Amazones* n'a pas fait difficulté d'embraſſer auſſi cette opinion; car ayant entrepris d'y défendre & éclaircir l'Hiſtoire des Amazones, il eſtime qu'elles n'ont pas vêcu ſeparément ni adminiſtré les affaires ſans les hommes, mais qu'elles ont été mariées avec eux, à la façon des autres femmes: *Appuyez que nous ſommes*, dit-il, *tant ſur la raiſon naturelle, qui nous enſeigne qu'aucun Etat ne peut être composé de femmes ſeules, que ſur le témoignage authentique d'Hippocrate, nous oſons avancer que les Amazones ont toûjours été les femmes des Sauromates, & nous*

ſom-

soutenons que ces Sauromates par la description des lieux sont autrement appellez Cimmeriens.

Voilà à-peu-près ce qu'on peut dire d'asses vrai-semblable pour soutenir l'opinion de ceux qui ne separent point les Amazones de la societé des hommes, & qui expliquent ainsi ce qu'on en trouve dans l'Histoire; je ne voudrois pourtant pas qu'un Lecteur bien sensé l'approuvât d'abord, mais qu'il suspendît son jugement jusqu'à ce qu'il ait vû tout ce qui reste à dire là-dessus, & que nous ayons mis fin à cette Dispute.

CHAP. V.

On propose une autre explication, & on la refute.

PAléphatus parle de cette explication au chap. XXXIII. de ses *Histoires Incroy.* en ces termes : *On dit ceci des Amazones, qu'elles n'étoient point femmes, mais des hommes barbares. Ceux-ci étoient appellez femmes par les ennemis, à cause qu'ils portoient de longues robbes comme les femmes de Thrace, qu'ils mettoient leurs cheveux sous un bonnet, & qu'ils se faisoient raser.* Goropius dans le passage, que nous venons de citer au *chap.* précedent, employe une semblable machine, lorsqu'il dit : *Il y avoit une coûtume chès les Sauromates, qui étoit d'envoyer les pré-*

mieres

mieres leurs femmes avec leurs garçons encore novices & sans barbe contre l'ennemi pour commencer le combat. Ce qui fit tomber les ennemis dans l'erreur, parce qu'ils ne pûrent discerner de jeunes garçons sans barbe d'avec leurs meres. Voilà ce que disent ces deux Ecrivains ; & quiconque voudra l'examiner avec un peu d'exactitude, verra sans peine combien cela est ridicule & absurde.

Car ou ces Barbares, étant véritablement hommes & courageux, ne sembloient pourtant pas être des hommes aux ennemis trompez par la fausse apparence, mais ils étoient appellez femmes par ignorance ; ou étant fort bien connus d'eux, cependant, soit qu'ils voulussent les railler ou leur faire affront, ayant pris

pris l'occasion de leur habit qui ne convenoit point à des hommes, ils étoient diffamez par eux en leur donnant le nom de femmes. Il est également absurde de dire l'un ou l'autre; le prémier, parce qu'il n'est pas vrai-semblable que des hommes qui se battent ayent pû demeurer long temps dans une aussi grossiere erreur, que de ne pouvoir d'abord reconnoître à la vûe des corps morts & en les dépouillant, combien lourdement ils s'étoient trompez; sur-tout puisque Plutarque sur le témoignage d'anciens Auteurs montre clairement, que les Amazones penetrérent jusque dans le Pays d'Athenes, de Megare, & de Chalcis, que beaucoup d'entre elles moururent des blessures qu'elles reçûrent dans le combat, & furent enterrées sur

les lieux, & que de son temps on pouvoit encore y voir leurs tombeaux. Et on ne peut que sottement soutenir l'autre chose; car si un homme en appelle un autre femme à cause de quelque ressemblance dans l'habit & dans l'exterieur, que personne ne croye pas d'abord qu'il ait changé de sexe, en sorte qu'il passe communément pour femme; car on sçait assès à quoi tend ce reproche. Ainsi lorsque Numanus dans Virgile a nommé les Troyens pour leur mollesse *Phrygiennes*, & non pas *Phrygiens*, *O véritablement Phrygiennes, car aussi n'étes-vous point Phrygiens;* cependant ni Numanus lui-même, ni aucun des Latins n'a pas crû que les Troyens fussent réellement des femmes. Et cela est trop clair, pour qu'il soit besoin de

de s'y arrêter plus long temps à le refuter.

Ce que Paléphatus ajoûte, que ces hommes barbares, qu'il croid avoir été appellez Amazones, portoient des robbes qui descendoient jusqu'aux talons, & se servoient de bonnets, n'est pas moins frivole ni moins véritable. Ce qu'on peut conjecturer être faux par cela même que dit Hippocrate au liv. *de l'air, des lieux, & des eaux* allegué ci-dessus, que les *anaxyrides*, qui étoient une espêce de culottes ou de caleçons, étoient propres aux peuples de Scythie, parce qu'ils alloient toûjours à cheval; & aussi les habits longs & les robbes descendant jusqu'aux talons ne conviennent point à des gens qui vont à cheval; d'ailleurs le froid, qui est rude dans ces pays-là, les obli-

oblige à tenir bien ſerré tout ce qu'ils ont ſur le corps, & les empêche de porter des habits larges; dont au contraire les peuples, qui demeurent ſous un climat plus doux & plus temperé, ſe ſervent, comme les Perſes, qu'Apulée dans le prémier de ſes *Florides* appelle Arſacides portant des habits larges & trainans à terre. Il faut dire la même choſe du bonnet, que Varron dit à la vérité être propre aux femmes, & dont pourtant on ſçait aſsès que les peuples de Lydie & de Phrygie ſe ſont ſervis; d'où il eſt appellé Méonien ou Phrygien dans le IV. liv. de l'*Eneïde*, les hommes de ces pays-là étant mous & efféminez, ainſi qu'Iarbas rival d'Enée le leur reproche en cet endroit, parlant d'Enée:

Et

Et ce nouveau Paris, ce fugitif
t née,
Void rire de mes feux sa Cour
efféminée,
Se fait sacrifier mes vœux &
mes soupirs,
Et m'enleve l'objet de mes plus
chers desirs.

Quant aux Scythes & autres peuples cruels & belliqueux, qui habitoient aux environs du Pont-Euxin, je ne me souviens pas d'avoir lû dans aucun Auteur qu'ils se soient couverts la tête d'un bonnet, sur-tout lorsqu'ils étoient à la guerre.

Que personne ne m'oppose le passage d'Herodote sur le mal de femme des Scythes, (qu'il nomme ainsi) ou d'Hippocrare, qui fait aussi mention de ce même mal

mal dans le livre, qui a été déja souvent cité : *Davantage il y a un grand nombre de Scythes qui se font Eunuques, qui s'occupent à ce que les femmes ont accoûtumé de faire, & qui parlent & agissent tout comme les femmes.* Le même continuant à faire l'histoire de ces mêmes Scythes ajoûte, qu'ils en étoient venus à cette extravagance que de s'imaginer qu'effectivement d'hommes ils étoient devenus femmes, & qu'ayant pris une robbe longue de femme ils avoient déclaré par serment en public qu'ils n'étoient plus hommes: *Ils prenent*, dit Hippocrate, *une robbe longue de femme, & s'étant condamnez eux-mêmes à être Eunuques ils vivent & agissent comme les femmes, & s'occupent avec les femmes à ce qu'elles font.* Nous ne doutons nullement que

que les Auteurs de l'opinion que nous examinons, n'y ayent été engagez par les paroles & par l'autorité d'Hippocrate; mais il paroît clairement de cette histoire, combien inconsiderément ils ont embrassé cette opinion: car ces hommes efféminez, qu'Hippocrate avec Herodote appelle Eunuques, ne portoient point les armes, ni n'alloient point à la guerre, mais, ainsi que nous venons de voir, ayant publiquement renoncé au sexe viril, ils s'associoient avec les autres femmes, & s'occupant dans les chambres retirées aux ouvrages des femmes menoient une vie delicieuse & hors du tracas; au-lieu que ceux, qu'il nomme Amazones, ne cedoient nullement en courage & en exploits de guerre aux hommes les plus belliqueux, *& les Amazones de leur*

 natu-

nature étoient très belliqueuses. Les Amazones, soit qu'on dise qu'elles ayent été hommes ou femmes, n'avoient rien de commun avec ces Eunuques gens efféminez. Mais nous aurons occasion dans la suite d'examiner de plus près cette histoire, où il paroîtra clairement quelle foi on doit y ajoûter.

De là Paléphatus conclud, que toutes les choses qu'on a dit des Amazones femmes sont fausses, & qu'il n'y a jamais eu sur la terre de telles femmes, parce qu'à présent elles n'existent en aucun lieu. *Il n'est pas vrai-semblable qu'il y ait jamais eu de guerre de femmes, parce qu'à présent il n'y en a nulle part.* Mais je ferai voir en son lieu, que ce principe est faux.

CHAP. VI.

Qu'il semble bien temeraire de nier ce que tant d'excellens Ecrivains ont unaninement rapporté comme véritable.

IL me semble que c'est une action bien hardie & bien temeraire, de refuser toute créance à de très bons Auteurs, qui écrivent, que les Amazones ont véritablement existé, & qu'elles ont fait de grandes guerres; & c'est pourtant ce que fait Paléphatus. Que si l'on compare un peu sa temerité, on trouvera, ainsi que je l'ai déja dit, que l'opinion de ceux qui ont crû qu'on devoit faire entrer des hommes avec ces femmes dans une même societé d'af-

d'affaires & d'intérêts, est beaucoup plus vrai-semblable ; nous venons d'en faire mention dans la prémiere explication de l'histoire des Amazones ; que si quelqu'un veut l'embrasser comme véritable, certes je ne m'y opposerai pas beaucoup ; car nous ne nions pas absolument que les Amazones conjointement avec des hommes ayent gouverné pendant quelque temps la même République, puisqu'Hippocrate, Herodote, & Platon le déclarent en termes exprès ; nous avertissons seulement, qu'outre l'état, que les Auteurs de cette explication reconnoissent être l'unique dans lequel elles ayent vêcu, elles en suivirent un autre depuis le temps qu'elles prirent la resolution de se separer des hommes, pour vivre à part suivant leurs propres loix & coûtu-

mes. Il est dit dans l'Histoire que cette forme de République, qui n'étoit composée que de femmes, subsista jusqu'à la guerre, que les Grecs leur firent sous la conduite d'Hercule; dans laquelle ayant été défaites elles furent obligées à changer leur ancienne forme de République & à abandonner leur prémiere demeure & les lieux voisins du Thermodoon, en cette rencontre, qu'Herodote rapporte au *livre* IV. dans les paroles duquel on peut aussi voir la condition de cette prémiere République; car voici comme il parle: *Lorsque les Grecs se battirent avec les Amazones*; (*que les Scythes appellent* Æorpata, *qui signifie la même chose que* 'Ανδροκτόνοι *ou* Homicides *dans la Langue Gréque ; car* Æor *veut dire un homme* ; *&* pata *tuer*) *il*

eſt rapporté, que les Grecs ayant été victorieux dans ce combat, qui ſe donna auprès du Thermodoon; ils firent voile de là, emmenant avec eux dans trois navires toutes les Amazones, qu'ils avoient pû prendre vives. Celles-ci ayant dreſſé des embuches en pleine mer à leurs vainqueurs ou raviſſeurs, les maſſacrérent tous; mais comme elles étoient ſur des vaiſſeaux qu'elles ne connoiſſoient point, & qu'elles ne ſçavoient point ſe ſervir du gouvernail, ni des voiles, ni des rames, après avoir tué ces hommes, elles s'abandonnérent au gré des vents & des vagues, & elles furent portées vers les bords eſcarpez des Palus Méotides, qui étoient de la domination des Scythes peuples libres. Les Amazones ayant mis pied à terre en cet endroit, ſe rendirent dans des lieux habitez.

Hero-

Herodote rapporte au long dans le même endroit tout ce qui regarde les entretiens des Amazones avec quelques jeunes gens d'entre les Scythes, leurs alliances & leurs mariages avec eux, & leurs expeditions communes dans des pays éloignez; chacun peut le lire dans cet Hiſtorien. Pour ce qu'il dit là, que les Amazones furent appellées par les Scythes *Æorpata* ou *Homicides*, concerne la loi qu'elles obſervoient dans leur prémier état, dont nous venons de parler, de mettre à mort tous les enfans mâles, afin qu'ils ne pûſſent jamais être en aſſès grand nombre pour cauſer des troubles dans leur République de femmes, ou pour y apporter quelque changement. D'où on peut voir, qu'elles vêcurent toutes ſeules & ſe-

parées des hommes avant leur défaite par les Grecs proche du Thermodoon. Le passage aussi d'Isocrate ci-dessus allegué, où il est rapporté que les Scythes conjointement avec les Amazones firent une irruption dans l'Attique pour vanger par la guerre l'enlevement d'Antiope, n'est point opposé à cela, pourvû-que nous disions (ce qu'aussi Plutarque croid être plus vrai-semblable) que cette expedition, dans laquelle Antiope fut enlevée par Thesée, ne fut entreprise qu'après qu'elles eurent été contraintes de changer leur prémiere maniere de vivre.

Mais laissant là cette dispute, on peut expliquer le passage d'Isocrate d'une autre maniere, & non moins probable, à mon avis; car bien-que nous avouions que les

les Amazones n'avoient rien de commun avec les hommes dans leur pays, lorſqu'elles firent la guerre aux Atheniens, cependant il ne s'enſuivra pas qu'elles n'ont point été liées d'amitié ni fait aucune alliance avec les Scythes leurs voiſins, du moins ſous cette condition, que quand elles ſeroient obligées de ſoutenir quelque fâcheuſe guerre ou de faire quelque expedition dans un pays éloigné, elles pûſſent en vertu du traité joindre les troupes auxiliaires d'hommes avec les leurs; tout ainſi qu'il eſt dit qu'elles ont quelquefois donné du ſecours à des nations étrangeres, comme aux Troyens contre les Grecs, ſelon le témoignage d'Homere. Certes ſi la condition des Amazones a été telle, qu'elles n'ayent rien fait en paix ni en guer-
 re

re qu'aidées du conseil & du pouvoir des hommes, je m'étonne que cette prémiere opinion, qui été fort commune & celebre, touchant cette République de femmes vivant à part & éloignées du commerce des hommes, se soit si fort enracinée & ait été approuvée par tant d'Ecrivains. D'où est-ce, dis-je, qu'Herodote, Pausanias, Diodore de Sicile, Trogue Pompée, Justin son compilateur, & Plutarque ont tiré une telle fable d'une République imaginaire, & l'ont publiée dans leurs écrits, eux qui approuvent tous unanimement les choses que Strabon juge être prodigieuses & tout-à-fait incroyables dans l'histoire des Amazones, dont ils parlent beaucoup dans leurs écrits, comme très dignes de memoire & d'être mises entre
les

les miracles de la nature? Toutefois il faut necessairement que cet étonnement cesse, si on suppose qu'il y a eu quelque societé & frequentation entre les deux sexes.

CHAP. VII.

A quelle occasion les femmes des Scythes fondérent le Royaume des Amazones?

JUstin abbreviateur de Trogue Pompée rapporte même au liv. II. de son *Histoire* l'occasion que ces femmes eurent de quitter leurs maris, les causes de leur haine contre eux, & le commencement de leur Royaume; je ne ferai pas difficulté de mettre ici ce passage tel qu'il est: *Sur ces entrefaites Ylinus & Scolopitus*

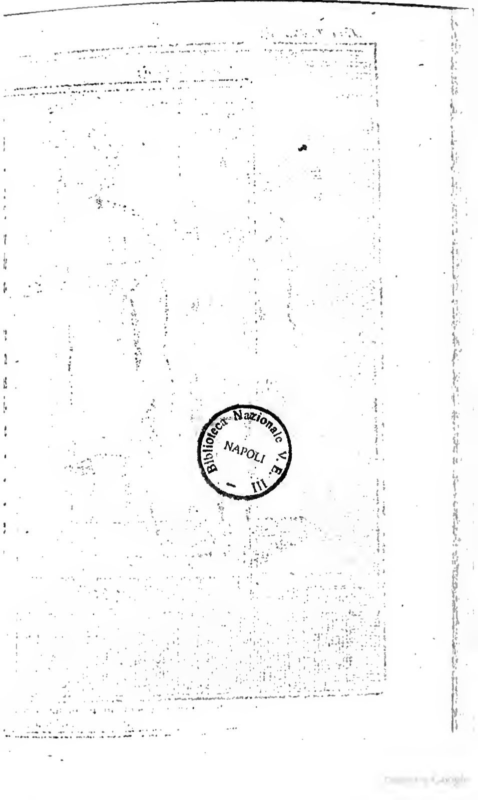
deux jeunes Princes du ſang d'entre les Scythes ayant été chaſſez du pays par la faction des Grands, emmenérent avec eux un grand nombre de jeunes gens de Scythie, vinrent s'établir dans la Cappadoce auprès du fleuve du Thermodoon, & s'emparérent du plat-pays de Themiſcyre. Là n'ayant fait pendant pluſieurs années que piller leurs voiſins & ravager leur pays, les peuples conſpirérent contre eux, & leur ayant dreſſé des embuches ils les firent perir. Leurs femmes, outre le chagrin de l'exil, ſe voyant veuves prirent les armes, ſe mirent d'abord à défendre leur pays en en éloignant l'ennemi, & portérent enſuite la guerre en d'autres pays. Elles perdirent auſſi l'envie de ſe marier avec leurs voiſins, appellant la condition des femmes mariées un eſclavage plûtôt

qu'un

qu'un mariage. Elles montrérent un rare exemple de vertu & de courage, digne d'être connu & admiré dans tous les siecles, en ce qu'elles aggrandirent leur République sans le secours des hommes, & qu'elles la conservérent même en méprisant les hommes. Et afin que les unes ne semblassent plus heureuses que les autres, elles tuérent ceux de leurs maris qui avoient resté dans le pays, & vengérent leur mort par la destruction de leurs voisins. Alors ayant obtenu la paix à la pointe de l'épée, elles se joignirent par le mariage avec leurs plus proches voisins, de peur que leur race ne vint à manquer. Elles faisoient mourir tous les garçons qu'elles mettoient au monde, & élevoient les filles à leur maniere, non en les laissant vivre dans l'oisiveté ou en les occupant à des

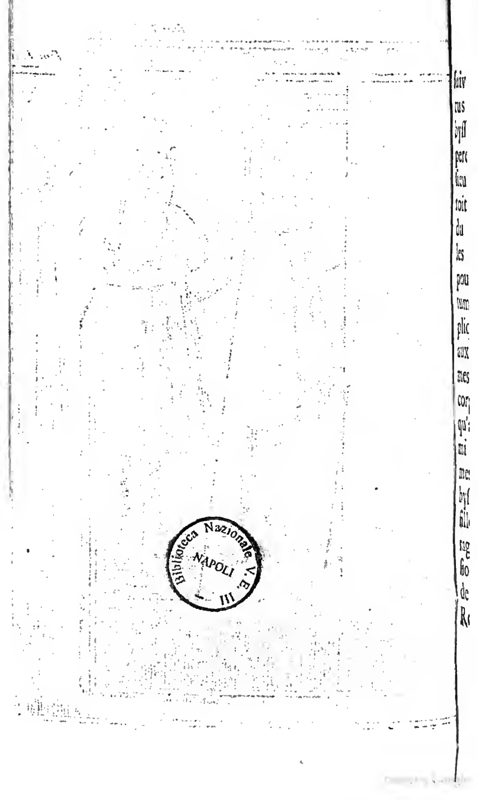
ouvrages de laine, mais en les exerçant à manier & à tirer les armes, à monter à cheval, & à aller à la chasse; elles leur bruloient aussi la mammelle droite dans leur enfance, afin qu'elles ne fussent point embarrassées à bander l'arc & à tirer les flêches; c'est de là qu'elles furent appellées Amazones.

Mais afin que personne ne croye que cet exemple est unique en son espece, nous en rapporterons un autre assès semblable à celui-ci, qui se trouve au chap. VII. de l'*Histoire de Boheme* d'Eneas Silvius. Dans cet endroit il raconte, qu'on vid autrefois en Boheme une forme de République telle qu'étoit celle des Amazones si celebre chès les Anciens, sous la conduite de Valasca jeune fille & une des Demoiselles


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E.
III







ſuivantes de Libyſſa fille de Crocus Roi de Boheme. Cette Libyſſa, après la mort du Roi ſon pere, gouverna le Royaume pluſieurs années, appuyée qu'elle étoit de la faveur & de l'affection du peuple, & durant ſon regne les femmes eurent beaucoup de pouvoir; en ſorte que cette coûtume prévalut, que les filles appliqueroient deſormais leur eſprit aux mêmes exercices que les hommes, qu'elles endurciroient leur corps au travail & à la peine, & qu'ainſi il y auroit toûjours parmi elles un bon nombre de femmes robuſtes & courageuſes. Libyſſa étant morte, Valaſca jeune fille d'un grand genie & d'un courage d'Amazone prit de là occaſion d'aſſembler ſes compagnes & de les exhorter à s'emparer du Royaume. Celles-ci ayant ſuivi

ce conseil prirent les armes, & la fortune seconda si bien leur courage, que Valasca étant devenue maîtresse absolue gouverna, dit-on, conjointement avec ses femmes pendant sept ans le Royaume de Boheme, presque par les mêmes loix dont les Amazones s'étoient autrefois servi. *Après cela*, ajoûte Eneas Silvius, *on dit qu'étant maîtresses de tout le pays elles se choisirent des maris, & de leur mariage elles eurent des enfans pour soutenir leur République; elles firent une loi, par laquelle il fut ordonné que les filles qui naîtroient seroient gardées soigneusement, qu'on arracheroit aux garçons l'œuil droit & qu'on leur couperoit les pouces, afin qu'étant devenus hommes ils ne pûssent ni tendre l'arc ni se servir d'armes. Cela fut pratiqué pendant*

dant quelque temps. La Boheme fut affligée de cette peste sept ans durant, & elle fut presque toute tributaire de ces vierges. Albert Krantz dans sa *Chronique des Royaumes du Nord* liv. I. chap. VIII. a aussi fait mention de cette action hardie de Valasca, & du pouvoir qu'elle eut en Boheme, & il confirme aussi par ce témoignage d'Eneas Silvius la vérité de l'histoire des Amazones, qu'il reconnoît lui-même avoir existé.

Si quelqu'un néanmoins doute (comme il n'y a que trop de gens qui parlent mal de l'Antiquité & qui l'accusent de faux) que ces choses se soient ainsi véritablement passées, ou que cet Ecrivain les ait tirées de l'histoire des Amazones pour les appliquer aux filles de Boheme & à la fa-

ction de Valaſca, dans le deſſein de reveiller l'eſprit des Lecteurs par un tel miracle, tout ainſi qu'ont coûtume de faire les Poëtes, & à leur exemple quelquefois les Hiſtoriens, je ne penſe pas que ce ſoit à moi de prononcer là-deſſus, n'étant pas Devin; je propoſe ſeulement ce qui ſe lit dans ce celebre Auteur, qui promet cette Hiſtoire; j'avouë que je ne vois pas pourquoi on diroit que cela eſt fauſſement inventé, puiſqu'on trouve auſſi dans des Ecrivains poſterieurs à celui-ci (afin que perſonne ne tienne pour ſuſpecte l'ancienneté des Auteurs) des exemples de femmes guerrieres & compoſant une République; tel qu'eſt celui que Jerôme Mercuriali au liv. III. chap. VII. de ſes *Diverſes Leçons* apporte d'Eradius pour confirmer l'hiſtoire des Ama-

Amazones; voici ses paroles: *Il ne faut pas passer ceci sans y faire attention; c'est qu'Hippocrate a prouvé très clairement, que la nation des Amazones, que quelques uns ont crue fabuleuse, a réellement existé, quoiqu'il nie qu'elles eussent accoutumé de disloquer les jointures aux garçons, afin qu'ils en devinssent boiteux & plus foibles. On pourroit aussi prouver que les femmes ont subsisté durant plusieurs siecles, de ce qu'Eradius dans la* Vie de l'Abbé Pœmon *raconte, que les Amazones femmes cruelles & barbares firent une irruption en Syrie du vivant de cet Abbé, & qu'elles y massacrérent beaucoup de saints Peres; ce qui arriva plusieurs années après la naissance de Christ.*

Quant à ce que Mercuriali croid cette histoire peu vrai-sembla-

blable, parce qu'aucun Auteur digne de foi ne dit que l'Empire des Amazones ait subsisté si long-temps, nous leverons sans beaucoup de peine cette difficulté, en disant que ces femmes cruelles & feroces, dont il est fait mention dans la *Vie de Pæmon*, n'étoient pas de la race des anciennes Amazones, mais qu'elles étoient venues d'ailleurs, & d'une autre race; & cet Auteur les appelle Amazones, non qu'elles fussent véritablement de la race des anciennes Amazones, mais qu'elles sont ainsi nommées figurément & par allusion ; de la même maniere que Virgile dans le liv. XI. de son *Eneïde* vers 543 appelle Camille *Amazone*, quoiqu'elle fût une fille d'Italie descendue des Volsques:

Tantôt parmi les rangs marchant
la hache en main,
Et pour combattre ouvrant la moi-
tié de son sein,
Tantôt lançant un dard, toûjours
apre au carnage,
Camille fait sur tous admirer son
courage.
Amazone imitant la Déesse des
bois,
De son dos pend son arc & son
riche carquois.

C'est dans le même sens qu'Ovide au liv. III. de son *Art d'aimer* ou de ses *Amourettes* donne le nom d'*Amazones* à toutes les femmes : *J'ai fourni prémierement des armes aux Grecs contre les Amazones ; j'en ai encore de reste, ô Penthesilée, que je te fournirai & à ta troupe.* C'est ainsi qu'il faut

lever le doute de Mercuriali sur l'endroit des Amazones dans la *Vie de l'Abbé Pœmon.*

Cependant Mr. de la Monnoye de Dijon, homme doué d'un grand esprit & d'un rare sçavoir, m'a donné avis par une Lettre, qu'il n'étoit point besoin de défendre ainsi le passage de Mercuriali; puisque Mercuriali s'étoit grossierement trompé dans cette histoire. Prémierement en ce qu'il fait Eradius (nom inconnu ou corrompu) Auteur de cette histoire; ni elle n'est point d'Evagre, dont nous avons les *Vies des Peres* sous ce nom, (entre lesquelles se trouve celle de l'Abbé Pœmon) mais de S. Jerôme, sur l'autorité non suspecte des anciens Manuscrits, qui portent le nom de ce saint homme. Mr. de la Monnoye déclare, que le passage

mar-

marqué par Mercuriali s'y trouve deux fois, mais en des termes bien différens; le premier à la page 104. *Dans un certain temps les Mazines étant entrez tout d'un coup en Scithie, & y ayant massacré plusieurs des Peres*, &c. Le second à la page 157. *La nation des Maziques faisant un jour irruption en Scithie, y tua plusieurs des Peres*, &c. D'où il est clair, dit-il, qu'on a faussement écrit *Amazones* & *Amazonum*, pour *Mazines* & *Mazicorum*. Il ne croid pas même que cette leçon soit la véritable, & qu'on doit écrire *Mazices*, homme que l'on trouve dans Ptolomée, qui met sur le golfe de Numidie une nation de ce nom. Mais avec sa permission je dirai que cette correction n'est pas meilleure; car le véritable nom est *Mazaces*, du singu-

singulier *Mazax*, suivant le témoignage de Lucain au IV. liv. de sa *Pharsale* vers la fin : *Et le Mazaque, qui lance le javelot avec la même force & la même adresse, que les Medes & les Parthes tirent les flèches.*

C'est aussi faussement qu'il est dit dans ce passage cité par Mercuriali, que cette nation fit une irruption en *Scythie*, pour *Scithie*, par laquelle il faut entendre ce pays, que Ptolomée nomme Σκιαθίς ou *Sciathis*, & que Nicephore Calliste & d'autres appellent Σκῆτις ou *Scetis*. Il paroît par le témoignage des Ecrivains de l'Histoire Ecclesiastique, que les Mazaques firent de frequentes courses dans ce pays-là ; par exemple, d'Evagre d'Epiphanie, appellé communément le Scholastique, *liv.* I. *chap.* VII. de Philo-

stor-

ſtorge au *liv.* XI. *chap.* VIII. de Palladius dans ſes *Lauſiaques*, & de Caſſien. Voilà ce que ce ſçavant homme a eu la bonté de me communiquer.

Mais ce qui confirme ſur-tout la vérité de l'hiſtoire des Amazones, c'eſt qu'on dit qu'il y a encore à préſent en Afrique un Royaume, qui n'eſt compoſé que de femmes; où tous les garçons ſont mis à mort, dès qu'ils voyent le jour, les filles y ſont conſervées, & les adultes d'entre elles ſe marient de leur bon gré avec des hommes étrangers, pour en avoir des enfans. A quoi on ajoûte, qu'on a découvert de ſemblables femmes, vivant à la maniere des Amazones, dans le Nouveau Monde, proche d'une riviere d'une longueur & d'une largeur prodigieuſes, qui a été appellée du

nom de ces femmes courageuses *la riviere des Amazones*. De plus, Cardan sur le Liv. *de l'Air* &c. d'Hippocrate marque les endroits, où de telles femmes ont regné, & met les noms des Auteurs modernes, de qui il a appris cela. Comme je n'ai pas à présent ces Auteurs, je trouve à propos de mettre ici ce passage de Cardan, tel qu'il se lit dans l'Edition de Bâle faite par Henric-Petri: *Toutefois il y a encore des Amazones dans l'Ile de la Martinique, qui sont anthropophages & adroites à tirer de l'arc, comme le témoigne Pierre Martyr de Milan dans une Lettre qu'il écrit au Cardinal Bembe. J. Bon. Jer. Orvede raconte aussi, qu'auprès du Maragnon fleuve du Perou il se trouve une nation aussi puissante & aussi grande que les Amazones, qui vit sous la do-*

domination d'une Reine, & qui ne differe des Amazones qu'en ce que les femmes ne se brulent point la mammelle, & cependant elles se battent courageusement. Le même dit dans son grand Abregé, qu'il y a quantité de femmes Indiennes, sur-tout de Reines, qui sont anthropophages & vont à la guerre; que celles-ci s'exercent à tirer de l'arc & à décocher des flêches, & que celles-là commandent les armées en la place des maris. Fern. Cortès à la fin des Memoires que nous avons de lui sur le Continent de l'Amerique dit la même chose de la province de Guallacalco, & il rapporte dans son IV. *Retour de ce Pays-là, que dans la province de Ciquatan il y a une Ile, qui n'est habitée que par des femmes, sous la même condition des mariages & des alliances que dans les autres,*

dont il a été parlé. Cardan conclud par ces paroles : *J'ai voulu ajoûter ces autoritez, afin que ce qu'Hippocrate a écrit des Amazones ne parût pas tout-à-fait fabuleux ; ni ce qu'en rapporte aussi Herodote, qui semble l'avoir emprunté de ce Prince des Medecins.*

Mais voici d'autres histoires qui confirment encore ces vieilles que je viens d'alleguer ; car dans le temps que je composois ce Traité, on m'a apporté une nouvelle *Description de l'Ethiopie Orientale*, écrite prémierement en Portugais par le R. P. Jean dos Santos de l'Ordre de St. Dominique, & traduite tout nouvellement en François. Comme je la feuilletois, j'y ai trouvé que dans le Royaume de Damut en Ethiopie, dont on dit que les ha-

habitans sont tributaires du Prête-Jean, il se trouve des femmes belliqueuses, auxquelles étant encore fort jeunes on brule avec un fer chaud la mammelle droite, (comme on l'a écrit des Amazones) afin d'avoir le bras droit plus libre pour manier les armes; qu'ordinairement elles ne se marient point; que si quelqu'une d'entre elles vient à se marier & à mettre des enfans au monde, elle n'en prend soin qu'aussi long temps qu'elle les allaite, & dès qu'ils sont sevrez, elle les envoye au pere pour avoir soin dans la suite de leur éducation; qu'elles sont soumises à une Reine, qui a les mêmes inclinations, qui suit les mêmes coûtumes, & dont la virginité est irreprochable; qu'à cause de cela elle est dans une singuliere vénera-
 tion,

tion, non seulement parmi les femmes qui lui sont sujettes, mais aussi chès les Rois voisins, qui recherchent de bon cœur son amitié, qu'ils tiennent à honneur, & qui la défendent par leurs armes contre ses ennemis. Cet Auteur cite pour garent là-dessus le Patriarche Dom Jean Bermudès dans un Livre qu'il a écrit du Prête-Jean.

Dans le même pays du côté de la Chine on trouve aussi des Iles, qui sont habitées par de semblables femmes, guerrieres & vivant à la façon des anciennes Amazones; puisqu'il y a aussi une loi établie entre elles, de n'avoir aucun commerce avec les hommes, ou du moins que fort rarement, & seulement pour avoir des enfans, qu'elles ne croyent pourtant pas devoir élever tous

in-

indifféremment, mais les filles seules, & elles font porter les garçons chès les peres, qui doivent les entretenir & élever; celles qui sont à leur tête s'appliquent toutes aux exercices militaires. A quoi il faut aussi rapporter ce que nous lisons, dans les Memoires de la navigation de Christophle Colomb, de l'Ile de la Martinique sur le témoignage de ses habitans, qui assûrent qu'autrefois elle n'avoit été habitée que par des femmes, qui vivoient à la maniere des Amazones, qui avoient accoûtumé de venir trouver dans de certains temps les Canibales pour en avoir des enfans, (ainsi qu'on l'a écrit des Amazones) & qu'elles se défendoient par les armes contre leurs ennemis avec autant de courage que des hommes. Nous ne sçau-

rions aussi passer sous silence ce que le Chevalier Chardin raconte des Amazones, dans le *Journal de son Voyage en Perse & aux Indes Orientales par la Mer Noire & par la Colchide : Je n'ai vû personne en Géorgie*, dit-il, *qui ait été dans le Pays des Amazones ; mais j'ai ouï beaucoup de gens en conter des nouvelles ; & l'on me fit voir chès le Prince un grand habit de femme d'une grosse étoffe de laine & d'une forme toute particuliere, qu'on disoit avoir servi à une Amazone, qui fut tuée auprès de la ville de Caket en Géorgie durant les dernieres guerres. On pourra avoir bientôt des nouvelles de ces celebres Guerrieres ; car les Capucins de Tiflis me dirent, qu'il iroit au printemps deux Missionnaires en leur Pays, la Congregation ayant ordonné qu'on y en*

en-

envoyât. J'eus une fois à ce ſujet un entretien aſsès long avec le fils du Prince de Géorgie........ & en l'informant de ce que les Hiſtoires Gréques & Romaines racontent des Amazones, & après avoir diſcouru quelque temps ſur ce ſujet, il me dit que ſon avis étoit, que ce devoit être un Peuple de Scythes errant comme les Turcomans & les Arabes, qui deferoient la ſouveraineté à des femmes, comme font les Chinois. Que ces Reines ſe faiſoient ſervir par des perſonnes de leur ſexe, qui les ſuivoient par-tout.

Enfin, quoiqu'il ſemble preſque établi par la nature & par la coûtume, de confier & de donner aux hommes plûtôt qu'aux femmes le ſoin & le pouvoir de gouverner en maître & d'adminiſtrer la République, il arrive

pourtant quelquefois qu'il eſt néceſſaire de deferer la ſouveraine puiſſance aux femmes ; c'eſt de quoi nous avons un exemple remarquable non ſeulement dans l'hiſtoire des Amazones, mais auſſi dans celle des Egyptiens. Ce qui m'étoit échappé en parlant ci-deſſus de l'origine des Amazones, me revient préſentement dans l'eſprit & s'offre de lui-même pour être raconté tel qu'il ſe trouve dans le P. Athanaſe Kircher au 1. Traité des Rois d'Egypte, qu'il a tiré de l'Arabe Ben Lehiaja : *Pharaon* (dit-il) *le Perſecuteur des Iſraëlites ayant été ſubmergé avec toute ſon armée dans la Mer Rouge, (avec lequel on dit que perit tout ce qu'il y avoit en Egypte d'Hommes illuſtres, de Princes, & de grands Seigneurs) & les hommes y manquant pour gou-*

gouverner le Royaume, (car il n'y avoit de reste que les Esclaves & les Affranchis) les veuves des grands Seigneurs morts tinrent conseil & élûrent pour Reine une d'entre elles, appellée Daluka, fille de Zabu, renommée pour sa prudence & pour son habileté dans les affaires, illustre par sa naissance & par sa famille, & étant alors âgée de cent soixante ans. Celle-ci ayant été établie pour Reine, & ayant assemblé les femmes illustres, elle leur parla en ces termes : Comme nôtre pays est exposé aux fréquentes invasions de nos ennemis, nous avons cru qu'il falloit deliberer de bonne heure sur les difficultez qui pourroient survenir ; c'est pourquoi, afin que personne à l'avenir n'ait envie de l'avoir & ne le regarde avec trop d'avidité, surtout après la perte de nos Ancêtres

& de nos grands Seigneurs & la decadence de nôtre Magie ou de l'art de nos Mages, par le moyen de laquelle il se faisoit tant de miracles & de prodiges, je medite à présent de faire un retranchement, qui environne tout nôtre pays, & de mettre des gardes sur toutes nos frontieres, & ainsi je ne crois pas qu'il prene envie aux hommes de nous avoir. Elle fit bâtir une muraille qui entouroit tout le pays d'Egypte, mettant dans les villes des munitions suffisantes, & les embellissant de leurs fossez ou rivieres; elle fit aussi construire des ponts & creuser divers canaux pour y détourner les rivieres, sur lesquels elle mit des corps de garde avec des gens armez, & de trois en trois milles une petite garde; & ayant mis par-tout des hommes & des valets à gages, elle leur confia

le

le soin & la garde de tous ces postes, & leur commanda qu'à l'approche des ennemis ils donnassent le signal en tirant un coup d'une garde à l'autre, afin que continuant ainsi à tirer l'espace d'une heure d'une garde à l'autre, toutes les gardes fussent averties de l'arrivée des ennemis; en sorte que ceux-ci voyant cela apprendront à ne rien entreprendre contre l'Egypte. Voilà ce que Kircher rapporte sur le témoignage de cet Arabe; à quoi il ajoûte lui-même ce qui suit: *Nous lisons qu'il y a eu d'autres femmes qui ont aussi regné en Egypte, & dont le regne est mis en differens temps selon la diversité des opinions. Certes il est vrai-semblable qu'après que Pharaon & son armée eurent été submergez dans la Mer Rouge, les femmes qui avoient demeuré de reste regnérent pendant quel-*

 que

que temps en Egypte ; puisque non seulement les Auteurs profanes, mais aussi presque tous les Ecrivains sacrez estiment, que tous les Princes & grands Seigneurs avoient accompagné Pharaon dans la poursuite des Israëlites ; & que ceux-ci ayant peri, le Royaume parvint de droit aux femmes qui leur survequirent. Voilà, dis-je, ce que cet homme sçavant & universel rapporte, qui s'accorde avec l'Histoire des Amazones.

Que si toutes les choses, que nous venons de rapporter dans ce chapitre, sont véritables, (or je ne vois point pourquoi on nieroit qu'elles sont telles) j'ose dire que vouloir ensevelir dans le silence & dans les tenebres de l'oubli une chose confirmée par tant d'histoires anciennes & modernes, c'est être temerai-

meraire & obſtiné à s'oppoſer à la vérité.

CHAP. VIII.

Où l'on prouve par diverſes raiſons tirées de la choſe même, qu'il n'eſt pas abſurde que les Amazones ayent été telles qu'on dit avoir été.

SAns nous arrêter plus long temps aux témoignages & autoritez des hommes, conſiderons un peu la choſe-même, & voyons ſi elle ne renferme rien qui ſoit ſi oppoſé à la raiſon ou aux loix de la nature; & ſi je montre que rien de ſemblable ne peut ſe rencontrer dans cette hiſtoire, on verra de là la temerité & la vanité de ceux qui decreditent les

plus

plus grands Auteurs & les plus dignes de foi, n'ayant rien eux-mêmes de solide pour les convaincre d'avoir écrit des faussetez. Cela paroîtra clairement ci-dessous dans l'examen que nous ferons de ces difficultez qu'on a proposé ci-dessus & qu'on a tiré de Strabon & d'autres Auteurs.

Ce qu'il y a de plus important & de plus considerable dans la dispute, c'est de montrer les causes de ce naturel extraordinaire dans les femmes, comme de cette prudence & habileté à gouverner un Etat ; de cette force & de ce courage à éloigner de ses frontieres les ennemis ou à les attaquer ; de cette fermeté & force d'esprit à persister dans quelque resolution & à supporter les fatigues de la guerre. Ces gens vains & temeraires disent que

tout

tout cela ne convient point aux femmes, ne considerant sans doute que la vie ordinaire des femmes & qui leur est connue, sans avoir égard aux lieux, à l'éducation, & aux autres proprietez ; & aussi n'y a-t-il personne tant soit peu intelligent qui ne voye combien ils se trompent en cela. En un mot ils ne prenent pas garde, que les ames des hommes & des femmes sont de la même nature & ont la même force, & que ce n'est pas l'ame, mais le corps qui fait la différence du sexe, ainsi que l'enseigne le Philosophe dans sa *Metaphysique*. Que si cela n'étoit pas ainsi, on ne verroit jamais de femmes plus fortes ni plus courageuses que des hommes ; cependant on doit croire, sur le témoignage de l'Histoire

& ſur l'experience, qu'il y a eu autrefois & qu'on trouve encore à préſent beaucoup de telles femmes. Gregoire de Nazianze dans l'*Oraiſon* 11. *des vertus de la ſœur Gorgonie* confirme l'opinion du Philoſophe en ces termes: *O nature de la femme ſuperieure à celle de l'homme, à cauſe du combat commun du ſalut, qui montres évidemment que la femelle & le mâle different de corps, & non pas d'ame!* Quoiqu'on puiſſe apporter tant de choſes, qui produiſent la diverſité des qualitez naturelles des hommes, cependant ces gens temeraires & opiniâtres aiment mieux ſoutenir qu'il n'y a rien de réel dans l'hiſtoire des Amazones, que de rechercher les cauſes de leur naturel extraordinaire; & certes je ne voudrois pas tant accuſer la plûpart

part d'entre eux d'ignorance, que d'ambition & d'orgueuil ; car ils s'imaginent que c'est la marque d'un jugement penetrant & d'une rare érudition, de nier, même sans preuves, que les choses, que plusieurs Auteurs disent avoir été faites dans les siecles passez, n'ont point été faites, & de les rejetter plûtôt que de les prendre pour un ouvrage des autres.

CHAP. IX.

Des causes du naturel extraordinaire des Amazones, & prémierement du lieu.

CElui qui ignore combien de varietez les lieux & les pays apportent aux qualitez naturelles des choses, doit être une bête,

te, & non pas un homme; tant on trouve par-tout, & parmi les hommes & dans leurs manieres & dans les ſciences, de choſes qui prouvent la vérité de ces diverſitez. A quoi certes ſe rapporte, du conſentement des hommes & par la connoiſſance qu'ils ont, cet axiome d'Hippocrate au Liv. *de l'Air, du Lieu, & de l'Eau*, qui a déja été allegué: *Car vous trouverez preſque toûjours qu'il y a de l'affinité & du rapport entre le naturel des hommes & le climat des pays.* Quinte Curce au liv. VIII. chap. IX. de ſon *Hiſtoire* eſt du ſentiment d'Hippocrate : *Les eſprits des hommes tiennent par-tout du climat & de la ſituation du pays.* Juſtin au *liv.* II. *chap.* I. où il parle de l'antiquité des Scythes & des Egyptiens, dit à-peu-près la même

me chose : *Parce qu'au moment que la nature distingua les divers degrez du chaud & du froid en différens pays, elle produisit aussi des animaux capables de supporter la rigueur du climat où elle les avoit fait naître ; qu'elle diversifia aussi fort bien les especes des arbres & des fruits suivant la qualité des contrées ; & qu'autant que l'air de Scythie étoit plus rude que celui d'Egypte, d'autant plus les corps & les esprits des Scythes étoient plus durs & plus robustes que ceux des Egyptiens.* Il y a une infinité d'autres passages d'Auteurs sur le même sujet, si nous voulions les rapporter, mais ceux-là suffiront. Enfin cela est si commun dans la conduiduite ordinaire des hommes & dans les Ouvrages des Sçavans, qu'il a trouvé place entre les pro-
ver-

verbes, au témoignage d'Erafme: *Les mœurs des hommes & les semences des plantes se ressentent du climat & de la qualité du terroir.* Pourquoi donc ne croirons-nous pas que ces lieux, où l'on dit que les Amazones ont demeuré, ont beaucoup contribué à former leurs mœurs & à leur donner un courage & des forces du corps au-delà de leur fexe ? Certes Étienne de Byzance dans le mot Ἀμάζονες ou *Amazones* témoigne qu'on l'avoit cru ainfi : *On dit d'elles*, (des Amazones) *qu'elles sont de leur nature plus excellentes que les hommes, & qu'elles sont au-dessus d'eux ; & on en attribue la cause au climat & à la situation du pays, qui donne d'ordinaire aux femmes des corps plus vigoureux & plus robustes que ceux des hommes.* Et la difficulté de ce

fça-

ſçavant Grammairien dans le même endroit ne détruit point ce qu'il vient de dire : *Pour moi*, ajoûte-t-il, *je crois que ces qualitez, qui conviennent à tous, ſont purement naturelles ; par conſequent cette raiſon eſt alleguée mal-à-propos.* Cette difficulté peut être éclaircie de cette maniere : Si la qualité de l'air & du climat, ſous lequel les Amazones naiſſoient, étoit la cauſe de leur excellence par-deſſus les autres, il faudroit que toutes les femmes naiſſant ſous le même climat fuſſent participantes de cette même excellence par-deſſus les autres. Or c'eſt ce qu'on ne dit pas, car cela eſt eſtimé propre & particulier aux ſeules Amazones. Donc la temperature de l'air ou la qualité du climat n'eſt pas la cauſe de cette valeur extra-

ordi-

ordinaire dans les femmes, mais quelque chose qui leur est plus propre & plus particulier.

C'est là la difficulté de cet habile Grammairien; mais il n'a pas fait attention, qu'à la vérité on met la qualité de l'air & du climat pour la cause de l'excellence des Amazones par-dessus les autres, & que cependant on n'exclud pas les autres causes; car dans cette sorte d'effets il ne faut pas separer les causes, mais on doit plûtôt les mettre toutes ensemble, si nous voulons raisonner dans les formes; & je crois que celui là seroit un très méchant Philosophe, qui diroit que l'air & le climat du Pays Attique ne contribua rien à la grandeur & à l'élevation de Socrate, ni de Platon, ni de Demosthene, parce que tous ceux qui sont nez

sous

ſous le climat du Pays Attique, n'ont pas eu la même force d'eſprit & la même excellence par-deſſus les autres; car l'air & le climat ſervent, & même beaucoup, à former le naturel de chaque homme; cependant non pas ſeuls, mais joints avec les autres cauſes plus propres, du nombre deſquelles ſont l'éducation & les ſciences. A préſent il faut faire voir que toutes ces cauſes ont concouru à donner aux Amazones de la force & de l'excellence par-deſſus les autres; & premierement nous parlerons du pays & du climat, où elles ont vêcu.

CHAP. X.

Du Pays où les Amazones ont demeuré.

LE lieu le plus renommé, où les Amazones ayent demeuré, étoit dans la Cappadoce proche du Thermodoon, sur lequel étoit la celebre ville de Themiscyre. Le pays aussi, où cette ville étoit bâtie, portoit le même nom; sur quoi voyez Strabon au liv. XII. de sa *Géographie*. Mais Herodote rapporte, que les Amazones ayant été défaites près du Thermodoon par les Grecs sous la conduite d'Hercule, abandonnérent cette demeure, & s'étant mises sur des vaisseaux elles furent portées vers les lieux scabreux & peu fréquentez du Palus Méotide, qui con-

confinent le Pays des Scythes Peuples libres ; de là ayant fait des courſes dans les lieux plus habitez elles en enlevoient du butin ; & comme on eut découvert dans le combat qui ſe donna entre elles & les Scythes, qu'elles étoient femmes, elles entrérent à la fin en conference avec les Scythes ; & ſe mariant avec eux elles joignirent leur camp & leurs troupes avec les leurs. Etant parties avec eux de ce pays-là elles paſſérent au-delà du Tanaïs, & de ce fleuve ayant marché trois jours, & autant depuis le Palus Méotide juſque vers l'Orient & le Septentrion, elles vinrent avec eux s'établir en Sarmatie. Voilà ce qu'en dit Herodote.

D'un autre côté Plutarque dit dans la *Vie de Pompée*, qu'elles (les Amazones) habitoient les

lieux voisins du mont Caucase vers la mer d'Hyrcanie; qu'elles n'avoient point pour voisins les Albanois, mais que les Geles & les Leleges étoient entre deux; que de là elles avoient accoûtumé de venir tous les ans dans les pays situez près du fleuve du Thermodoon, où elles se tenoient pendant deux mois & s'y joignoient avec ces derniers Peuples pour en avoir des enfans. Cependant je souhaiterois qu'on prit garde aux paroles de Plutarque, qui précedent immediatement celles-ci dans le même endroit: On dit que dans le combat, que Pompée livra aux Albanois, les Amazones descendirent des montagnes voisines du Thermodoon, & vinrent au secours de ces Barbares; car après le combat les Romains ramassant les dépouilles de

de ces Barbares trouvérent bien des boucliers & des brodequins d'Amazones, mais ils ne virent aucun cadavre de femme. Comme si dans ce temps-là il n'eût pas semblé absurde, qu'il y eut encore parmi les Peuples barbares, qui demeuroient proche du Thermodoon & du Pont-Euxin, plusieurs de cette ancienne nation des Amazones; ce que Plutarque ne nie pas, mais il dit seulement qu'on ne trouva aucun cadavre de femme du côté des Barbares. Cela soit dit en passant des lieux où les Amazones ont subsisté. Venons présentement à la qualité de l'air & du climat, sous lequel elles ont vêcu.

CHAP. XI.

De la qualité de l'air & du climat de Scythie.

C'Est une opinion constante que les hommes, qui naissent en Scythie & dans les autres pays voisins du Septentrion, sont naturellement coleres, hardis, inquiets, durs au travail, enclins aux armes, & guerriers; car le froid extrême du pays faisant rentrer dans le corps l'humide radical & la chaleur naturelle, est cause que les habitans de ce pays-là ont en abondance du sang très chaud & toûjours bouillant; ainsi il n'est pas surprenant qu'ils deviennent coleres & belliqueux. Ils ont aussi des corps robustes & capables de suppor-

ter les fatigues, parce qu'ils ſont gros & grands à cauſe du trop grand froid, dont le propre eſt de condenſer les corps; quoique ces mêmes corps n'ayent que peu ou point de poil pour la même raiſon, parce que la peau étant condenſée & ſerrée, le poil ne ſort pas ſi facilement. Mais la grande abondance des humeurs & des vapeurs chaudes & internes émeut leurs eſprits & les échauffe tellement, qu'ils ne different gueres des gens yvres; d'où certainement il arrive, qu'ils ont moins de prudence que ceux qui demeurent dans des pays chauds. Cela même ne contribue pas peu à rendre les hommes capables d'entreprendre quelque choſe & de ſe battre courageuſement; car, comme Periclès prononce dans Thucydide, *le manque d'intel-*
 ligence

ligence & d'attention donne de la hardiesse & du courage; mais les reflexions & les déliberations rendent les hommes timides & lâches. Aristote croid aussi la même chose de tous ces Peuples qui demeurent vers le Septentrion, & que par rapport à ceux qui habitent dans les pays meridionaux, ils sont fort semblables à des gens yvres & à de jeunes hommes, qui se laissent conduire par la passion plûtôt que par la raison : *Car*, dit-il, *les habitans des pays froids sont d'un temperament beaucoup plus chaud & plus bouillant qu'ailleurs, à cause du grand froid qu'il y fait ; en sorte qu'ils ressemblent beaucoup à des personnes yvres, & qu'ils ne sont point gens à reflexion ni à recherche, mais qu'ils sont courageux & intrepides.* Galien au liv. *Que les inclinations de*

de l'esprit suivent le temperament du corps, & au liv. 11. *des Temperamens*, est du sentiment d'Aristote, de même que tous les autres Naturalistes. Parmi les Modernes il s'est aussi trouvé Bodin, qui, entre les belles qualitez de son esprit, par lesquelles il a rendu son nom illustre, s'appliqua à connoître le naturel & les inclinations des hommes, & qui s'y entendit parfaitement bien. Je juge à propos de mettre ici les propres paroles de ce sçavant homme, que j'ai tiré de son excellent petit Livre *de la Methode de l'Histoire*, & qui font à mon sujet : *Personne*, dit-il, *ne peut s'adonner à la contemplation dans l'agitation & le tumulte ; mais il faut que cela se fasse lorsque l'esprit est hors du trouble & tranquille, & que le corps même*

n'eſt point agité ; & plus un homme a de ſageſſe & de conduite, plus les mouvemens de ſon corps & de ſon eſprit ſont lents ; mais ceux qui ſont inſenſez ont le corps & l'eſprit dans une perpetuelle agitation ; c'eſt pour cela que je crois que l'agitation continuelle des eaux & des vents rend les Mariniers barbares & inhumains. Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'en Thrace, en France, en Angleterre, en Circaſſie, dans la Libye deſerte, en Portugal, en Perſe, en Norvegue, en Baviere, & dans les deux Pannonies, qu'on dit être plus expoſées aux vents violens & impetueux, les Peuples y ſont plus inconſtans & plus feroces, que ceux qui habitent dans des pays, qui quoique ſous le même climat ne ſont point ſujets à ces vents, comme l'Aſſyrie, &c.

Ce passage de cet excellent homme peut servir de commentaire sur ce que dit Hippocrate au liv. *de l'Air, du Lieu, & de l'Eau*, où il compare les Européens avec les Asiatiques, & où il explique pourquoi les prémiers sont beaucoup plus feroces & plus fiers que les derniers: *Les inclinations*, dit Hippocrate, *sont les mêmes dans les uns & dans les autres; car les Européens sont d'un naturel farouche, cruel, & audacieux; à cause que les fréquentes agitations de l'esprit augmentent ce naturel farouche, & étouffent ce qu'il y a de doux & d'honnête dans les mœurs.*

Voilà ce que nous avions à dire du naturel feroce & barbare des Scythes & des autres Peuples septentrionaux, qui autrefois alloit dans l'excès, & qui a été à

présent adouci & presque anéanti, depuis que les belles Lettres ont commencé à refleurir & que la lumiere de la vraye Religion s'est repandue sur la plûpart de ces Peuples septentrionaux. Au reste j'ai employé ici le mot de Scythes dans un sens plus étendu, à l'exemple des Anciens, qui donnoient indifferemment le nom de Scythes à tous ces Peuples qui habitoient la partie septentrionale de l'Univers.

CHAP.

CHAP. XII.

Des pays voisins du Pont-Euxin, que les Amazones ont autrefois habité; & du naturel feroce des Peuples de ce pays.

Comme donc Hippocrate dans le *livre*, que je viens d'alleguer, & les anciens Géographes, du nombre desquels est Pline, distinguent divers Peuples dans la Scythie; ceux d'entre eux, qui occupoient la partie de la Cappadoce la plus proche du Pont, & qui à cause de cela fut appellée Pontique, ont toûjours passé pour être les plus feroces, les plus cruels, les plus indomptables, & les plus barbares de tous; & leur naturel feroce n'a pû jusqu'à présent être

adouci par la longueur du temps, qui change toutes choses. Pour ce qui est de l'opinion que les Anciens ont eu de ces Peuples, Aristote le montre clairement au liv. VII. chap. VI. de ses *Oeuvres Morales adressées à Nicomaque*, où voulant donner des exemples de mœurs feroces, tout extraordinaires, qui excedent la nature humaine, & que lui-même appelle brutales ou de bête, il les tire des Peuples barbares qui demeuroient proche du Pont; parce qu'il croyoit qu'il n'y avoit point d'hommes plus farouches dans tout l'Univers. Je mettrai ici les paroles mêmes de ce grand Philosophe: *J'appelle brutales & feroces les inclinations de certaines personnes, telles qu'étoient celles de cette femme, que l'on dit avoir accoûtumé de fendre le ventre aux fem-*

femmes enceintes, d'en arracher les petits enfans, & de les dévorer; ou celles de quelques Peuples farouches & inhumains, qui habitoient aux environs du Pont, qui tantôt se nourrissoient de chair crue, tantôt de chair humaine, & qui en d'autres occasions, comme on dit, se prêtoient mutuellement leurs petits enfans pour se regaler. Eustratius, ou, comme d'autres croyent faussement, Aspasius, remarque sur ce passage d'Aristote, que cette femme du Pont ennemie des femmes enceintes avoit nom Lamie: *Il y avoit une certaine femme appellée Lamie, qui demeuroit dans le voisinage du Pont, & qui ayant fait perir ses propres enfans, dévoroit les petits enfans des autres femmes.* Si cette histoire est véritable, il faut que cette femme ait

été

été Reine. Quoiqu'il en ſoit, Horace a parlé auſſi de cette Lamie dans ſon *Art Poëtique*, faiſant peut-être alluſion à cette hiſtoire : *Ni qu'une Lamie ayant dévoré ſon enfant, le retire tout vivant de ſon eſtomac.* Mais Philoſtrate dans la *Vie d'Apollonius de Tyane* liv. IV. chap. VIII. croid que c'étoit une eſpece de Démons ainſi appellée, parcequ'elle apparoiſſoit ſous la forme d'une belle femme aux jeunes hommes beaux & bien faits, & qu'après les avoir ſeduits par les charmes & les voluptez de l'amour & les en avoir comme ſaoulez & engraiſſez, elle les dévoroit. Pour ce qui eſt des habitans voiſins du Pont, qu'Ariſtote décrit comme ayant les mœurs extrêmément feroces & barbares, Aſpaſius ſur ce paſſage d'Ariſto-

te

te les met au nombre des Scythes: *Car des Scythes*, dit-il, *qui étoient voisins du Pont, les uns prenoient plaisir à manger des poissons tout cruds : les autres se nourrissoient de chair crue : & les autres se prêtoient mutuellement leurs propres enfans pour les manger & s'en regaler ; ce qu'ils trouvoient de très bon goût.* De là on peut voir, que tous les Scythes, & particulierement ceux d'entre eux qui demeuroient aux environs du Pont, étoient sauvages & inhumains ; ce que montre manifestement l'ancien nom de ce pays, qui autrefois n'étoit pas appellé Εὔξεινος ou *Euxinus*, c'est-à-dire, où l'on étoit en sûreté, où les étrangers étoient bien reçûs, comme à présent, mais Ἄξεινος ou *Axenus*, c'est-à-dire, inhabitable, où il est dangereux d'habiter,

ter, à cauſe du naturel feroce & barbare de ſes habitans, ainſi que témoigne Pline au liv. VI. chap. 1. *de ſon Hiſtoire Naturelle.* De même Tertullien au liv. 1. *contre Marcion* montre clairement, que ce pays avoit été fauſſement nommé *Euxinus* ou *Euxin*, lequel proprement mérite d'être appellé comme autrefois *Axenus* ou *Inhabitable.* Je trouve à propos de mettre ici ce paſſage, parce que la nature du pays dont je parle, ſon climat, & l'extrême barbarie de ſes habitans y ſont parfaitement bien décrites : *Il y a donc un jeu de mots dans le nom de Pont, qui naturellement n'eſt point Euxinus, ou habitable, ou ſûr pour y habiter; mais ne croyez pas qu'il ſoit appellé Pont-Euxin par rapport à ſa ſituation, tant il s'eſt éloigné, comme*

me s'il avoit honte de sa barbarie, du climat doux & temperé de nôtre pays. Le Pont est habité par des Peuples très feroces, si toutefois on peut habiter sous le Pole Arctique. Ils n'ont point de demeure fixe, ils menent une vie dure, ils s'abandonnent tous aux sales voluptez & le plus souvent à découvert, même quand ils se cachent, ils pendent leurs carquois à une pique pour donner à connoître que personne ne soit assès hardi pour s'y opposer ; aussi n'ont-ils point honte de porter leurs armes. Après avoir mis en pieces les cadavres de leurs peres & meres avec ceux des bêtes, ils les dévorent ensemble dans leurs festins. Ceux d'entre eux qui après être morts ne seront pas propres à être mangez, leur mort est maudite. Les femmes même ne sont point adoucies

par

par le ſexe ni par la pudeur ; elles s'arrachent les mammelles ; elles ſont leur travail avec des haches ; elles aiment mieux porter les armes que ſe marier. Le ciel leur eſt auſſi dur & rigoureux. Les jours n'y ſont jamais clairs & ſereins ; le ſoleil n'y paroit jamais pur & brillant ; l'air n'y eſt qu'un brouillard perpetuel ; l'hiver y dure toute l'année ; il n'y ſouffle que le vent du Septentrion ; les eaux ne recommencent à y couler qu'à force de feu ; les rivieres y ſont toûjours glacées ; les montagnes y ſont couvertes de gelée blanche ; tout y eſt engourdi & languiſſant ; tout y eſt roide de froid ; il n'y a que la barbarie & la cruauté qui s'y faſſe ſentir, c'eſt-à-dire, celle qui a fourni des ſcenes aux Tragédies du Minotaure, de Medée, & de Tantale.

Que ſi quelqu'un prétend ac-

cu-

cuser Tertullien d'avoir dit tout ce qu'il rapporte ici du pays du Pont & de ses habitans, à la maniere des Orateurs & des Rheteurs en employant des hyperboles & des amplifications ; il ne fera pas difficulté de dire, qu'Ovide même, qui a passé plusieurs années d'exil dans ces pays-là & qui y est mort, est sorti, par une licence poëtique ou même par l'impatience de son exil, des regles de l'histoire dans ce qu'il rapporte du pays du Pont aux livres de ses *Tristes*, lorsqu'il dit dans l'*Elegie* x. du III. livre qu'il vivoit au milieu de la barbarie : *S'il se trouve encore quelqu'un à Rome, qui se souvienne du pauvre Ovide exilé, & que la memoire de mon nom y soit encore, quoique j'en sois absent ; que cet homme-là sçache que j'ai le malheur de vivre*

vivre parmi des Barbares & dans un climat extrêmément froid, environné des Sauromates, des Besses, & des Getes, Peuples feroces & indignes d'être celebrez par moi. Et au liv. III. du *Pont* épit. I. il fait ces lamentations: *O mer, que les Argonautes ont navigé les prémiers! O terre, qui n'est jamais sans ennemis cruels & feroces & sans neige! Quand est-ce que le temps viendra que je vous abandonnerai, & que je recevrai ordre de me retirer dans un pays moins barbare & moins exposé à l'ennemi! Faudra-t-il que je vive toûjours dans ce pays barbare, & que je sois enterré à Tomos! O terre du Pont, que l'ennemi voisin desole par ses irruptions fréquentes, qu'il me soit permis de dire, que tu es la principale cause de mes chagrins dans mon tri-*

ste & fâcheux exil, & que tu aggraves mes maux ! Ensuite ce même Poëte parlant du méchant terroir de ce pays, qui n'étoit propre qu'à produire de mauvais fruits, & de sa situation desavantageuse ; il ajoûte : *On y void les champs, qui ne sont point ensemencez, tout herissez d'absinthes & de chardons, & par consequent une moisson amere & triste, & fort convenable au lieu.*

Virgile passera encore pour plus injuste, en ce que dans le IV. liv. de son *Eneïde* il introduit Elise parlant à Enée & lui reprochant son naturel cruel & farouche en ces termes :

Tes discours de Dardan dementent la noblesse,
Perfide, & tu n'es pas le fils d'une Déesse ;

Par-

Parmi ses durs rochers Caucase t'enfanta ;
Dans ce climat barbare une ourse t'allaita.

Cependant Aristote (ainsi qu'on vient de le voir) & divers autres Auteurs ayant écrit la même chose, le témoignage, qu'ils rendent du pays du Pont, doit être reçû pour véritable ; & je ne puis assès m'étonner, que St. Grégoire Evêque de Nysse dans la *Vie de Grégoire Thaumaturge*, dont il faisoit l'Histoire, pour dire quelque chose en faveur de ce Pere, qui étoit né à Néocésarée ville du Pont, a osé soutenir une opinion toute contraire sur le nom du Pont-Euxin ; sçavoir, que ce n'est pas d'aujourd'hui, comme prétendent d'autres Auteurs, mais dès

le

le commencement que cette mer a été nommée εὔξεινον, c'est-à-dire, où les étrangers étoient en sûreté & où ils étoient bien reçûs, à cause de la vertu & de la générosité des Peuples qui habitoient sur ses côtes; & que de là même il a cru pouvoir prendre la matiere de l'éloge de ce Saint: *Que personne*, dit-il, *ne s'imagine que je puisse raconter quelque chose de grand & de pompeux du pays natal ou des ancêtres du personnage, mais sous ombre de mépriser ces choses en couvrir & dissimuler l'opprobre & l'infamie.* Après avoir fait ce petit préambule d'une maniere tout-à-fait oratoire, il ajoûte en parlant du nom de Pont : *Car qui ignore que le nom de Pont a été donné par tous les hommes à la nation comme quelque chose de rare & de sin-*

singulier, par-où la vertu des prémiers habitans de ce pays se manifeste clairement? parce que le Pont est le seul endroit de tout l'Univers qui soit appellé εὔξεινος, c'est-à-dire, sûr & commode pour les étrangers, & où les étrangers sont toûjours les bien-venus; soit que ce nom marque la douceur & l'humanité des habitans envers les étrangers qui se trouvent parmi eux; soit que ce lieu fournisse abondamment toutes les choses nécessaires à la vie, tant à ses propres habitans, qu'à tous les étrangers qui y viennent de toutes parts. Un peu après parlant de la bonté & de l'excellence des habitans de ce pays il dit en habile Rheteur: *Puis donc que toute la nation en general est ainsi faite, quiconque prendra la peine de considerer chacune de ses par-*

parties en particulier & par elle-même, il s'appercevra facilement qu'elle est plus excellente que les autres, &c.

Voilà ce que Grégoire de Nysse a dit du nom & des habitans du Pont-Euxin; que s'il l'eût dit simplement sans distinguer les temps, on pourroit l'excuser, comme s'il eût voulu qu'on l'entendit du nom qui fut donné dans la suite à ce pays; ainsi que Themistius l'a pris dans l'*Oraison*, où il exhorte les Nicomediens à l'étude de la Philosophie : *Nous ne vous aurions jamais*, leur dit-il, *témoigné nôtre affection, si nous n'eussions appris que vous vous appliquiez à l'étude de la vertu & de la Philosophie, & que dans vôtre pays (sçavoir, le Pont-Euxin) les étrangers étoient beaucoup mieux*

reçûs, & que les vices & les mœurs barbares n'y regnoient plus tant.

Puisque nous sommes à parler de cette mer, (qui, suivant Strabon au liv. 1. de sa *Géographie*, s'est approprié par excellence le nom de *Pontus* ou de *Mer* commun à toutes les autres mers, tout de même qu'Homere le Prince des Poëtes Grecs a dit, que les Anciens ne connoissoient point de mer plus vaste que celle-ci) il est nécessaire de faire quelque distinction pour mieux entendre ce que c'est; car nous ne devons nullement douter, après le témoignage d'Auteurs dignes de foi, que dans les prémiers temps cette mer & le pays d'à-l'entour ne fut appellé ἄξενον, c'est-à-dire, *inhabitable & où il est dangereux d'habiter*.

biter, à cauſe de la barbarie & de l'inhumanité des habitans envers les étrangers ; mais dans la ſuite cet ancien nom fut changé avec raiſon dans un autre tout contraire, après que les Grecs eurent commencé à peupler ce pays, & qu'y ayant bâti des villes ils humaniſérent les habitans & établirent parmi eux des manieres mieux reglées ; alors la douceur & l'humanité ayant pris la place de la barbarie & de l'inhumanité, le Pont d'ἄξεινος, c'eſt-à-dire, *ſauvage & inhabitable*, qu'il étoit prémierement, devint εὔξεινος, c'eſt-à-dire, *habitable & où les étrangers étoient bien reçûs ;* ainſi que des Ecrivains irrefragables le rapportent, & en termes formels un Auteur anonyme dans ſa *Navigation autour du Pont-Euxin*, lorſqu'il dit :

Les Milesiens étant venus en ces lieux-là cinquante ans avant le regne de Cyrus, y bâtirent la ville d'Apollonie ; car ils envoyérent d'Ionie plusieurs colonies dans le Pont, qui au commencement fut appellé ἄξενος, sauvage & inhabitable, *à cause des irruptions des Barbares, & à qui ils donnérent le nom* d'εὔξεινος, d'habitable & sûr pour les étrangers.

Mais à quoi bon nous arrêter si long temps sur le Pont-Euxin & sur la ferocité de ses habitans? c'est afin que l'on sçache, qu'il ne doit pas paroître si surprenant ni si incroyable, que les femmes, qui y demeuroient dans le temps que la barbarie & l'inhumanité y regnoient encore, ayent eu un naturel & des mœurs bien différentes de celles qui font la gloire & l'ornement des fem-

femmes nées & demeurant ſous un climat plus doux. Il faut ſeulement ſe ſouvenir de ce qu'Ariſtote avance dans ſes *Queſtions Nat.* probl. 1. *Pourquoi*, dit-il, *ceux qui demeurent ſous un climat trop chaud ou trop froid, ont des mœurs ſauvages & des yeux hagards? Eſt-ce que cela vient de la même cauſe? car un air bien temperé eſt avantageux non ſeulement au corps, mais auſſi à l'entendement de l'homme; & les excès cauſent des mouvemens violens, & gâtent entierement le temperament du corps auſſi-bien que la diſpoſition de l'eſprit.*

CHAP. XIII.

On prouve la même chose de tout ce que le pays habité par les Amazones produit.

LA reflexion, que l'on peut faire sur ce que la terre produit dans ces mêmes pays, où l'on dit que les Amazones ont demeuré, sert à confirmer ce que nous venons d'avancer ; car les Géographes mettent non loin du pays de Themiscyre les Chalybes, Peuples qui se sont rendus celebres pour la bonne trempe qu'ils donnoient au fer, la nature produisant une matiere très propre pour en forger des armes dans les lieux où les hommes & les femmes brulent naturellement d'une

d'une ardeur Martiale. Et quoique les Auteurs ne soient pas d'accord entre eux sur les lieux que les Chalybes ont autrefois habité, (Dionysius dans sa *Description de l'Univers* les plaçant derriere les Tibareniens, Xenophon au-dessous des Mossyneciens, Strabon près de la petite Armenie, & Pline dans le Pont) cependant ils ne different pas beaucoup entre eux, puisque les lieux, dont nous venons de parler, ne sont pas fort éloignez les uns des autres. Il n'y a que Justin qui ait laissé par écrit au liv. XLIV. chap. III. de son *Histoire*, que les Chalybes étoient dans cette province de l'Espagne appellée Galice. Voici comme il en parle : *La profession des hommes* (de Galice) *est de porter les armes & de commettre des bri-*

brigandages. Ils ont dans leur pays du fer très singulier, mais qui néanmoins devient meilleur par la trempe qu'on lui donne que par la nature; ils ont une eau si propre pour cela, qu'elle rend le fer très excellent; ils ne font aucun cas des armes, si elles n'ont été trempées dans le fleuve de Bilbilis, ou dans celui de Chalybs. On dit aussi que les Peuples voisins de ce dernier fleuve furent appellez Chalybes, & qu'ils avoient de meilleur fer que toutes les autres Nations. C'est ce que dit Justin de la patrie des Chalybes, contre l'opinion de tous les autres Ecrivains; car vous n'en sçauriez trouver aucun qui confirme son sentiment.

Mais l'autorité d'Homere là-dessus est d'un plus grand poids, qui dans le denombrement des vais-

vaisseaux de la flotte des Grecs au liv. II. de son *Iliade* vers la fin fait mention des Chalybes après les Paphlagoniens, Peuples qui n'étoient pas éloignez du Pont-Euxin : *Odius & Epistrophus commandoient les Halizoniens, qui venoient de l'extrêmité du Pont-Euxin, du pays des Alybes celebre par ses mines d'argent.* Dans cet endroit d'Homere, Strabon au liv. XII. de sa *Géographie* explique les mots Ἀλιζῶνας ἐξ Ἀλύϐης, *les Halizoniens Peuples d'Alybe*, par celui de Χάλυϐας, *les Chalybes* : sans doute qu'on a changé quelque chose dans les livres d'Homere, quelques Auteurs lisant mal-à-propos ἐξ Ἀλύϐης, *d'Alybe*, pour ἐκ Χαλύϐης, *de Chalybe* : ou ces Halizoniens, dont Homere parle, ayant été autrefois appellez

Alybes, furent nommez dans la suite *Chalybes*. Voici les paroles de Strabon : *Ou il s'est fait quelque changement en écrivant le mot & le tirant de loin de celui de* Chalybe : *ou les hommes furent anciennement appellez* Alybes *pour* Chalybes. Et cela, ajoûte-t-il, ne doit point paroître surprenant, puisqu'il est certain que par une autre corruption d'écriture les mêmes *Chalybes* furent ensuite nommez *Chaldéens : Car on ne peut pas appeller à présent* Chaldéens *ceux qui avoient autrefois porté le nom de* Chalybes, *& anciennement il n'étoit pas permis de donner le nom de* Chalybes *aux* Alybes.

De là on void comment la nature concourt à produire de très excellent fer dans les lieux où les habitans s'en servent princi-

palement pour faire leurs exploits de guerre. Ce que nous pouvons aussi appuyer du témoignage de Licetus Philosophe Genois ; car voici comme il écrit au chap. 1. du Livre qu'il a composé sur la *Pierre de Bologne* : *Les Peuples des Indes Occidentales ou de l'Amerique abondante en mines d'or & d'argent & en perles, abymez dans le luxe & dans les delices & devenus lâches & timides, furent subjuguez par un petit nombre d'Espagnols ; au contraire les habitans des pays, où l'on trouve des mines de fer, sont belliqueux & courageux ; ainsi en Italie les habitans du Bressan, qui sont braves & propres à porter les armes, possedent un pays très abondant en airain & en fer ; de même l'Allemagne, dont les Peuples sont robustes & vaillans*

en guerre, a plusieurs minieres; & les Chalybes, habitans du Pont proche du fleuve du Thermodoon, & occupant un pays plein de veines d'argent & de mines de fer, sont tout ensemble & riches & belliqueux; leurs femmes même nommées Amazones sont vigoureuses & puissantes en guerre.

La Remarque, que Jule-César Scaliger à faite là-dessus dans sa *Dissertation* CVII. est certainement ingenieuse & sçavante, & merite bien qu'on y fasse attention. La proprieté essentielle du fer est de pouvoir fournir de la matiere propre pour en forger des épées, des haches, & autres instrumens tranchans. Les Grecs expriment cela par le mot de τέμνειν, qui est le même que celui de *secare* en Latin; & de *couper*, *trancher* en François.

Com-

Comme donc ces Peuples, qui demeurent dans le Pont, où étoient les Chalybes, appellent encore dans ce temps-ci le fer *temir*, Scaliger conjecture de là, que le mot Grec τέμνειν a été autrefois formé de celui de *temir*, qui est venu de Scythie. Les Latins ont aussi donné le nom de *Tempsa* à cette ville anciennement appellée *Temese*, & celebre par ses mines, sur-tout de fer & d'airain. Si quelqu'un souhaite d'avoir les paroles mêmes de Scaliger, les voici : *Pline au liv.* III. *chap.* V. *de son* Hist. Nat. *dit que la ville de Tempsa fut nommée par les Grecs Temese. Les forges qu'il y avoit ont même rendu celebre le Poëme de Stace, dans lequel est renfermée une érudition non commune ; car les Peuples, qui habitent au-dessus*

dessus du Pont, qu'on disoit avoir pour voisins les Chalybes, & ceux qu'on nomme Tartares, appellent encore aujourd'hui le fer temir; c'est pour cela aussi qu'on peut voir des restes de cet ancien mot dans le Grec τέμνειν. Cet habile Critique pouvoit fort bien étendre ce mot Scythe à Themiscyre ville très celebre des Amazones; car on peut aussi voir dans ce mot de Themiscyre quelque vestige de celui de *temir*.

Cette conformité se tire de ce principe, que quelques Ecrivains posent comme fondé sur l'experience, sçavoir, que c'est un ordre établi par la nature que les choses, soit animées ou inanimées, qui naissent ou croissent dans quelque pays, doivent s'accorder avec le naturel, les mœurs,

mœurs, & la maniere de vivre des hommes. Pour ce qui est des bêtes, Cardan au liv. x. *de la Subtilité* allegue pour un exemple remarquable le *rossomaque* ou le goulu, animal d'une extrême voracité, que la nature a placé dans la Lithuanie, où les habitans sont aussi extrêmément goulus & voraces. Cette conformité ne se trouvera pas moins dans le pays des Amazones, si l'on considere combien les bêtes sauvages, qui naissent en Hyrcanie & dans les lieux voisins du Pont-Euxin, sont feroces & cruelles; ce que le Poëte a certainement voulu marquer dans ce vers du IV. liv. de son *Eneïde*,

Dans ce climat barbare une ourse t'allaita.

Nous

Nous avons aussi touché ci-dessus quelque chose de cette conformité du climat & de la qualité des pays avec le naturel & les mœurs des hommes, & nous avons montré, sur le témoignage d'Ovide, que dans les plantes mêmes il y a quelque chose qui répond aux inclinations des hommes. Que si quelqu'un souhaite de voir plusieurs exemples & preuves demonstratives de cette conformité, il n'a qu'à consulter les livres d'*Astrologie Judiciaire* de Jean-Baptiste Porta, & le livre de Licetus sur la *Pierre de Bologne*, où il ajoûte encore ceci par rapport aux plantes; c'est que dans les lieux où il croît quantité de plantes venimeuses, les hommes y sont adonnez à toutes sortes d'empoisonnemens, comme en Thessalie & en Colchi-

chide, pays autrefois fameux par l'art magique & les enchantemens; au contraire il eſt comme certain que dans les lieux, où la terre produit des plantes propres à donner du plaiſir & à augmenter les delices, les Peuples y ſont plongez dans le luxe & dans la molleſſe; tels qu'étoient les Sabéens, que Virgile appelle mous & efféminez, parce que l'encens, le beaume, & autres plantes propres à augmenter les delices croiſſoient dans leur pays. Ce que nous venons de rapporter ſert admirablement bien à confirmer ce que dit Hippocrate au liv. *de l'Air, des Lieux, & des Eaux: Vous trouverez preſque toûjours quelque conformité entre les qualitez & les mœurs des hommes & le climat & la nature du pays qu'ils habitent.*

CHAP.

CHAP. XIV.

Que l'éducation, que l'on donnoit aux Amazones dès leur enfance, a beaucoup contribué à cette vigueur & excellence de corps & d'esprit extraordinaires, dont elles ont été douées.

IL ne faut pourtant pas s'imaginer, que la seule situation du pays & la qualité de l'air qui l'environne ayent autrefois donné aux Amazones cette force d'esprit & de corps si extraordinaire; car je ne doute point que l'éducation n'y ait aussi beaucoup & principalement contribué, tant par la qualité des alimens & la maniere de dresser leur corps dès leur bas âge, que par les

les exercices & les maximes qu'on leur prescrivoit. Combien l'accoûtumance à ces choses sert à façonner & le corps & l'esprit, ceux-là l'ont fort bien vû, qui les prémiers ont dit, que la coûtume étoit une seconde nature, c'est-à-dire, suivant l'explication d'Aristote, une nature aquise.

Pour commencer par les alimens, on sçait par experience que l'usage continuel qu'on en fait a tant de vertu, que des viandes, d'ailleurs mal-saines & desagréables, ne nuisent que peu ou point à ceux qui s'y sont accoûtumez, & que les venins mêmes perdent toute leur force; ce qui parut manifestement autrefois en la personne de Mithridate Roi très puissant du Pont, qui dans le dernier desespoir ayant voulu se faire mourir par

le poiſon ne pût y réuſſir, parce qu'il avoit mis ſon corps à couvert contre de tels pieges par l'uſage frequent & continuel des antidotes. On vid la même choſe dans une vieille femme d'Athenes, qui s'étoit ſi bien accoûtumée à la cigue, qu'elle en pouvoit manger ſans danger des poignées entieres.

Il faut dire la même choſe de toute ſorte d'exercices & de travaux tant du corps que de l'eſprit, que des perſonnes, qui s'y ſont accoûtumées & même avancées en âge, peuvent ſupporter plus facilement que de jeunes gens qui ne s'y ſont point exercez. C'eſt auſſi ce que nous liſons dans les *Aphoriſmes* d'Hippocrate Sect. II. Aphor. XLIX. *Ceux qui ſe ſont endurcis aux travaux continuels, quoiqu'infirmes*

&

& âgez, les supportent avec moins de peine que de jeunes gens, quoique robustes, qui n'y sont point accoûtumez. Et en parlant dans la même *Sect. Aphor.* XXXVIII. de la coûtume qu'on s'est faite à prendre certains alimens, il dit: *Il faut préferer une viande & une boisson, qui sont un peu plus méchantes, mais plus agréables, à celles qui sont meilleures, mais plus desagréables.* D'où vient donc cela, si ce n'est que par la coûtume le corps & l'esprit des hommes aquierent comme une nouvelle nature, par-où ils deviennent capables de supporter les travaux & de former des entreprises & de les executer; car il est constant, que certaines études & certains exercices rendent l'esprit plus subtil & plus penetrant & le courage plus grand & plus

plus mâle. Il est aussi vrai-semblable, que par-là les Amazones ont aquis un esprit grand & genereux & un corps robuste & vigoureux au-delà de la portée de leur sexe; puisque dès leur plus tendre jeunesse on les nourrissoit des viandes les plus solides, & on les obligeoit à s'accoûtumer aux mêmes exercices du corps que les hommes.

On peut encore faire voir la force de la coûtume par les exemples de quelques femmes de l'Antiquité; comme d'Atalante fille de Jasion; laquelle on dit avoir presque dépouillé son sexe en s'accoûtumant à supporter les travaux & à se nourrir de chair de bêtes fauves, & avoir pris le naturel d'un homme très vigoureux; car ayant été exposée dès sa naissance sur la montagne de

Par-

Parthenie en Arcadie, & y ayant été laiſſée dans une caverne, les deſtins lui firent d'abord trouver une ourſe, qui avoit perdu ſes petits, & qui lui donna ſes tettes pendant quelque temps; dans la ſuite des Chaſſeurs l'ayant rencontrée, elle fut élevée parmi eux & nourrie d'alimens champêtres; par ce genre de vie elle aquit, dit-on, une telle force de corps & d'eſprit qu'elle pouvoit vivre toute ſeule dans les montagnes & les cavernes de l'Arcadie, & ſe défendre avec ſes armes contre les attaques tant des bêtes feroces que des hommes méchans & injuſtes. Il ne ſera pas hors de propos de mettre ici ce qu'Elien au liv. XIII. chap. I. de ſon *Hiſtoire Diverſe* dit de la maniere de vivre & de la vigueur extraordinaire de cet-

te femme ou fille : *Atalante avoit son lit fait & couvert de peaux des bêtes fauves qu'elle avoit tuées à la chasse ; elle se nourrissoit de la chair de ces mêmes bêtes, & ne bûvoit que d'eau, elle portoit un habit simple & sans ornement, assés semblable à celui de Diane quand elle alloit à la chasse.* Ensuite parlant de la taille avantageuse & de la beauté de cette Heroïne il ajoute là-même : *Elle n'étoit pas encore sortie de l'enfance que sa taille surpassoit celle des filles faites, & de son temps il n'y avoit point de plus belle fille dans le Peloponnese. Elle avoit dans les yeux quelque chose de mâle & d'austere, & elle se mettoit facilement en colere ; ce qui lui venoit tant de ce qu'elle ne vivoit que de la chair de bêtes feroces, que des exercices qu'elle prenoit*

noit dans les montagnes. Il n'y avoit rien en elle de tendre & d'aisé: aussi n'étoit-elle point sortie d'un legitime mariage, ni elle n'étoit point du nombre de ces filles, que les meres ou les nourrices élevent tendrement. Elle n'avoit point la taille si demesurée ni un si grand embonpoint, qu'elles lui fussent à charge: car elle prenoit beaucoup de soin pour ne pas grandir ni grossir davantage, en s'appliquant à la chasse & à d'autres exercices de cette nature, qui sont un peu violens.

Cela même peut se confirmer par un autre exemple non moins illustre que celui d'Atalante, tiré du XI. liv. de l'*Eneïde*, où Virgile parle de l'enfance & de l'éducation de Camille cette fameuse guerriere. Cette éducation donna de si grands avanta-

ges à cette fille, que quoiqu'elle fût née sous le climat doux & temperé de l'Italie, cependant elle ne cedoit à aucun General d'armée en valeur & en courage, & elle égaloit parfaitement la gloire & la reputation des anciennes Amazones, dont elle imitoit les actions; car son pere Metabe petit Roi des Volsques ayant été chassé de son Royaume par quelque sedition, & s'étant retiré avec sa fille dans des montagnes inaccessibles, il l'y éleva en l'accoûtumant au travail & aux fatigues, en la nourrissant de chair de bêtes fauves, & en la menant tous les jours à la chasse avec lui, & par-là il la rendit si vigoureuse & si intrepide, qu'elle osoit bien en venir aux mains avec des hommes. Les vers, que cet excellent Poëte

te employe pour exprimer cela, sont tout-à-fait admirables ; je n'en mettrai ici que ceux qui regardent l'éducation de Camille:

Depuis il n'habita ni villages ni
villes ;
Mais avec les Pasteurs sur les
monts infertiles
Sauvage il acheva le reste de ses
jours ;
Il trainoit son enfant par ces
apres detours,
En pressant la mammelle en sa
petite bouche
Il la nourrit du lait d'une ju-
ment farouche.
Son âge tendre à peine eut ses
pas assûrez,
Qu'il mit l'arc en sa main &
les traits acerez ;
La chargea d'un carquois ; &
pour toute parure,
 Au

Au lieu d'habits dorez, d'une
riche coifure,
De la robbe d'un tigre il revê-
tit son corps;
Dès-lors lançant ses traits, de
sa fronde dès-lors
Elle faisoit tomber du plus haut
de la nue
Le cygne blanchissant, la vigi-
lante grue.

Pourquoi donc ne croirons-nous pas que la même cause ait produit les mêmes effets dans les Amazones, en sorte que s'étant accoûtumées dès leur enfance au travail & à la peine, à vivre d'une maniere austere & dure, & à chasser continuellement dans les montagnes, elles en devenoient robustes, vigoureuses, entreprenantes, & courageuses au-delà de la portée de leur sexe? Il y a en

a en effet des Auteurs, qui croyent qu'elles n'étoient pas même accoûtumées à se nourrir de pain ni d'une certaine bouillie, (que les Grecs appelloient μάζα, qui se faisoit de farine d'orge humectée de quelque liqueur, & qui se mangeoit toute crue) & que pour cela elles furent appellées Ἀμάζονες, *Amazones*, de l'*a* privatif & du mot μάζα, comme qui diroit, *Ne mangeant point de bouillie d'orge;* & non, selon l'opinion commune, de ce qu'elles se bruloient ou coupoient la mammelle, qui se dit en Grec μαζός. Philostrate dans ses *Heroïques* (ou l'Histoire des Heros ou grands Capitaines qui se trouvérent au siege de Troye) estime qu'elles furent ainsi nommées, parce qu'elles ne suçoient point les mam-
 mel-

melles de leurs meres, mais qu'elles se nourrissoient de lait de jument, comme cette Camille dont parle Virgile : *Ne nous imaginons pas qu'on leur ait donné le nom d'Amazones, parce qu'elles ne suçoient pas la mammelle ; car elles nourrissent leurs enfans tant de lait de jument, que de gouttes de rosée, qui demeure attachée comme du miel sur les roseaux qui croissent aux bords des rivieres.* Eustathe remarque dans son *Commentaire sur la Description de l'Univers de Denis*, où il donne l'étymologie de ce nom, qu'elles vivoient aussi de lezards, & que de là elles eurent le nom de Σαυροπάτιδες, ou *Mangeuses de lezards : Elles étoient* (dit ce sçavant Commentateur) *anciennement appellées* Sauromatides, *parce qu'elles demeuroient autrefois dans la*

la Scythie Sauromatique, ainsi qu'il a été écrit ci-devant dans les Commentaires sur les Sauromates: ou bien Sauropatides, *parce qu'elles se nourrissoient de lezards.* Cette étymologie est plus vraisemblable & plus naturelle que celle qu'apporte Thomas de Pinedo, qui a le prémier mis au jour Etienne de Byzance avèc la Traduction Latine & des Notes de sa façon, sçavoir, que les Amazones furent nommées Σαυρομάτιδες *Sauromatides* de la couleur de leurs yeux semblable à celle qui se void sur le dos d'un lezard, comme si ce nom étoit composé du mot σαύρα, *lezard*, & de celui d'ὄμμα, *œuil*: mais la maniere même d'écrire ce nom fait assès voir que cette derniere étymologie est forcée & ne convient point ici. Cela soit dit

en paſſant ſur l'origine du mot d'Amazones.

CHAP. XV.

Ce qui vient d'être dit ſur la force de l'éducation, ſe confirme par l'autorité de Platon & de Galien.

CE que dit Platon dans le v. liv. de ſa *République* regarde auſſi la force de l'éducation, par-où il prouve que dans un État ou une République tous les devoirs peuvent & doivent être communs entre les hommes & les femmes, hormis un, qui eſt propre à chacun des deux ſexes, c'eſt que l'un eſt mâle, & l'autre femelle ; en quoi certes leur différence eſt grande par rapport

à la faculté generative ; & il fait voir que les autres occupations, comme les exercices du corps, l'étude des belles Lettres, en un mot tout ce qui peut contribuer à former & à cultiver l'esprit & le corps, doivent regarder également les deux sexes, & il apporte pour cela l'exemple des chiens, lesquels la nature ayant fait propres pour garder la maison & pour chasser, elle n'a pourtant mis aucune différence entre eux, qui merite qu'on en parle, par le moyen de laquelle le mâle puisse être distingué de la femelle ; on sçait même par experience, que les Chasseurs n'ont pas plus de peine à dresser les chiennes & à les rendre obéissantes que les chiens ; que si cela se fait dans l'espece des chiens & des chevaux, (car on peut dire

la même chose de ceux-ci) pourquoi penserons-nous que cela a été refusé aux humains, & pourquoi ne croirons-nous pas plûtôt que les femmes peuvent faire les mêmes choses que les hommes, si on leur donne la même éducation ?

C'est pour cela aussi que Platon estime qu'il est de la droite raison, que les filles soient formées dès l'enfance aux mêmes exercices, & qu'elles soient instruites dans les mêmes arts ou sciences, par-où elles se rendent propres à porter les armes & à souffrir les fatigues de la guerre; & il ne doute point que ce qui a été inventé par la raison, ne puisse passer en pratique & en coûtume, si on en fait une loi; cependant il ne nie pas que l'homme ne soit plus vigoureux en tout

tout que la femme; puisque dans les autres animaux il paroit aussi que la femelle est plus foible & plus froide que le mâle, excepté la panthere & l'ourse, ainsi que le remarque Aristote au liv. IX. *de l'histoire des animaux*. Galien au liv. III. *des causes du pous* se sert de cet argument pour prouver que le battement des arteres en general est beaucoup plus grand & plus fort dans les hommes que dans les femmes. Voici donc ce que j'en pense, c'est que ce qui manque de force & de vigueur au corps de la femme, peut être suppleé d'ailleurs, ou par la qualité du lieu, ou par la nature de l'air, ou par quelque autre différence & proprieté d'une nation dans la même espece; car pourquoi ne croirons-nous pas que dans quelque pays du

monde il nait des femmes plus robustes & plus vigoureuses que des hommes, ou qu'il y ait en quelque lieu une espece de femmes qui par leur naturel égalent les hommes en force, ou même les surpassent ? comme il est certain qu'il se trouve quelques femmes, qui non seulement ne sont pas inferieures en prudence & en force à de certains hommes, mais qui même leur sont superieures.

Afin que personne ne croye que j'avance cela sans fondement, je m'en vai mettre ici les paroles de Galien du même livre *des causes du pous* & du passage ci-dessus allegué ; par-où ce que je viens de dire se peut confirmer ; car après avoir dit que le mâle en general est plus chaud & plus vigoureux que la femelle, il

ajoûte un peu plus bas : *Premiérement donc il faut se souvenir de ce que nous avons déjà dit & établi ; ensuite il faut voir toute la suite du discours en examinant avec soin chaque mot ; car qu'a-t-il été dit ? qu'à la vérité les hommes ont* ordinairement *le pous plus fort que les femmes. Il faut donc bien considerer ce que veut dire ce mot* ordinairement *; car il n'est pas mis ici inutilement, mais toute la force du discours git en ce mot-là. Et comme nous n'avons pas tous reçû le même temperament dès nôtre naissance, ni que nous ne nous sommes pas appliquez aux mêmes exercices, ni que nous n'avons pas eu la même maniere de vivre, tout cela empêche sans doute que ce que nous avons dit ne soit generalement vrai ; puisqu'on peut trouver quelquefois une femme,*

me,

me, qui non ſeulement n'aura pas le pous beaucoup moins fort, ni en tout ſens moins fort, ni même égal, mais qui l'aura auſſi évidemment plus fort que certains hommes. Il apporte enſuite ces paroles, par leſquelles on void qu'une femme aquiert un naturel plus chaud & plus vigoureux que celui d'un homme : *Car*, dit-il, *conſiderez un peu un homme naturellement plus phlegmatique ou plus abondant en pituite; ſon temperament ſera froid & humide, comparé avec celui d'une femme naturellement plus bilieuſe, c'eſt-à-dire, plus chaude & plus ſeche.*

C'eſt là la prémiere exception à la regle que nous avons propoſée, par laquelle il paroit, qu'une femme peut être d'une telle conſtitution, qu'elle ait le temperament plus chaud qu'un homme,

me, sçavoir si cette femme est bilieuse, & l'homme phlegmatique.

Galien apporte d'autres exceptions prises du lieu, de la maniere de vivre, & des exercices, lorsqu'il dit : *Or cela seul ne suffit pas : mais supposons qu'un homme demeure au Pont, & une femme en Egypte : que celui-ci mene une vie delicate, oisive, & voluptueuse ; que celle-là se trouve souvent à la campagne & exposée aux injures de l'air, qu'elle prene beaucoup d'exercice, & qu'elle vive dans la mediocrité : sans doute que le pous de cette femme sera plus fort que celui de cet homme.*

Et c'est là le sentiment de Galien sur cette matiere ; de sorte qu'il est persuadé, qu'une femme bilieuse, née dans un pays chaud, & se nourrissant de viandes

des un peu chaudes ou qui ont la vertu d'échauffer, peut devenir d'un temperament plus chaud, & par conſequent plus active qu'un homme phlegmatique, froid au-delà de ſon ſexe, & nourri dans la molleſſe; en quoi certes il n'y a rien qui puiſſe nous arrêter. Je ſouhaite plûtôt qu'on faſſe attention à ce que Galien dit dans le même endroit, c'eſt que ſuivant ſon avis il y a bien de la différence entre dire qu'un homme eſt naturellement *plus chaud* qu'une femme, & dire qu'il eſt *beaucoup plus chaud*; ſçavoir, ſi l'on compare un homme d'une bonne conſtitution naturelle avec une femme de la même complexion, & que l'on ſuppoſe qu'ils ſe nourriſſent l'un & l'autre des mêmes viandes; ſelon cette hypotheſe & cette comparai-

paraiſon, Galien croid qu'à la vérité l'homme, generalement parlant & ſelon la qualité de ſon ſexe, eſt naturellement *plus chaud* que la femme, mais non pas *beaucoup plus chaud*. Cependant, ſi outre ce degré de chaleur quel qu'il ſoit, par lequel le temperament de l'homme eſt plus chaud que celui de la femme, on ſe nourrit de viandes, qui ont la vertu d'échauffer, & dont les hommes ſe nourriſſent ordinairement, ce ſçavant Medecin déclare, que de cette maniere non ſeulement l'homme ſera *plus chaud*, mais auſſi *beaucoup plus chaud* que la femme; & comme cela ſe pratique preſque partout, les hommes en general ſont auſſi eſtimez être d'un temperament beaucoup plus chaud que les femmes.

Mais de là on peut asſûrément faire voir, qu'il n'eſt nullement abſurde qu'une femme, bien loin d'avoir moins de chaleur qu'un homme, en ait au contraire davantage; car ſi le temperament de l'un & de l'autre demeure dans l'état conforme aux deux ſexes, & que la femme ſuive la même maniere de vivre que la plûpart des hommes tiennent, il eſt asſès vrai-ſemblable, qu'une telle femme, quoique d'ailleurs elle ſoit d'un temperament un peu moins chaud qu'un homme dans ſon état naturel, aquerra pourtant une telle conſtitution par ſa maniere de vivre un peu plus dure & approchante de celle des hommes, qu'elle ne cedera que fort peu où point du tout à l'homme en chaleur & en vigueur. Et véritablement, ſi l'on ſup-

ſuppoſe ce qui a été dit ci-deſſus, ſçavoir, qu'une femme naiſſe dans un pays tel qu'eſt, de l'aveu de tout le monde, la Scythie & les pays voiſins du Pont, qui par leur ſituation ſont propres à produire ordinairement des peuples très robuſtes & très courageux ; & ſi à cela on joint cette maniere de vivre, qui par toutes ſortes de travaux & autres choſes capables de contribuer à augmenter la chaleur & la force du corps & à animer & fortifier l'eſprit aille au-delà de celle, que les hommes bien réglez ſuivent dans un autre pays ; ces choſes, dis-je, étant ainſi poſées, il n'y a perſonne qui ne voye que par-là il s'enſuit néceſſairement, qu'une telle femme aquiert un temperament plus chaud & plus vigoureux que celui

lui de plusieurs hommes. Et telle fut la condition des Amazones, suivant le témoignage des Historiens qui en ont parlé.

Je n'ai pas fait difficulté d'employer les passages de Galien pour appuyer ce qui vient d'être dit sur le temperament & sur l'éducation, quoiqu'il ne traite dans ces passages que de la difference du pous par rapport aux deux sexes, & non du temperament ; parce que ce mouvement (que les Grecs appellent σφυγμὸς, & les Latins avec les François *pulsus*, *le pous* par excellence, comme étant le principe de la vie) est étroitement uni avec la chaleur du cœur & en dépend immediatement ; & les Medecins font leurs conjectures sur la disposition du cœur & sur la qualité de la chaleur par

lè

le moyen du pous. Quant à ce que Galien dans les mêmes passages met la demeure dans le Pont ou en Egypte entre les causes, qui peuvent rendre un homme d'un temperament plus froid que celui d'une femme, ou donner à une femme un temperament plus chaud que celui d'un homme, personne ne le doit croire opposé au sentiment d'Aristote, lequel nous avons suivi, & par lequel il soutient dans le *Probl.* XV. *Sect.* XIV. allegué ci-dessus, que les hommes ont un temperament beaucoup plus chaud dans les pays froids; car ces choses ne se contredisent point; si on les entend comme il faut; parce que les hommes deviennent d'une complexion chaude dans les pays froids tout autrement que dans ceux qui sont chauds

chauds & exposez aux ardeurs du soleil, comme en Egypte & autres pays meridionaux; car dans ceux-ci les corps aquierent un temperament chaud par les excessives chaleurs, qui produisent beaucoup de bile; (c'est de cette maniere que Galien croid qu'une femme demeurant en Egypte peut devenir d'un temperament plus chaud que celui d'un homme) & dans les pays froids les hommes deviennent d'une complexion plus chaude par l'abondance plûtôt que par l'excès de la chaleur, à cause que la chaleur naturelle & le sang se concentrent & se resserrent dans les veines & au dedans du corps par l'antiperistase du froid exterieur, ainsi que l'explique en cet endroit Aristote, & que nous-mêmes l'avons expliqué ci-dessus après lui.

CHAP.

CHAP. XVI.

On prouve par les paroles de Platon, de Proclus, & d'Hippocrate, que les exercices du corps & les travaux augmentent le courage & la hardiesse.

Je reviens à Platon, dont nous avons rapporté ci-dessus le sentiment sur ce qu'on doit faire apprendre à toutes les femmes les exercices du corps & l'art militaire. Il faut voir présentement quelle raison il donne de cela ; la voici : c'est que les membres s'endurcissent & deviennent plus robustes, quand on les exerce souvent ; comme au contraire la paresse & une trop longue oisiveté les rendent lâches

& languissans ; l'habitude même à la colere se reveille à mesure que la chaleur augmente, & elle tourne à bien & est avantageuse, si l'on donne au corps des exercices moderez ; mais elle devient mauvaise & pernicieuse, si on tourmente le corps par de trop grandes fatigues ; d'où vient que le trop grand travail rend farouches & brutaux les Matelots & autres gens qui menent une vie dure & penible ; c'est pourquoi Platon dans le passage déjà allegué dit de cette sorte de gens : *Ceux qui prenent des exercices rudes & violens, deviennent plus farouches & plus brutaux.* C'est pour cela aussi qu'il montre, qu'on doit moderer ces exercices, dans les paroles qui suivent : *Et certainement la ferocité même, dis-je, approche beaucoup du na-*

turel colere & emporté ; si toutefois on prend soin de la bien regler, elle se changera en valeur ; si au contraire on la laisse aller trop loin, elle deviendra plus fâcheuse & plus intraitable. Hippocrate prouve aussi que l'oisiveté & la paresse rendent les hommes timides & poltrons, & qu'ils deviennent hardis & courageux par l'exercice & par le travail, lorsqu'il dit dans le liv. *de l'Air, de l'Eau, & des Lieux : Certainement la timidité s'augmente par l'oisiveté & par la paresse, & le courage par la peine & par le travail.* Qui est-ce donc qui ne void, qu'il s'ensuit de là, qu'une femme, qui aura eu une bonne éducation, peut non seulement égaler les hommes en courage, mais même les surpasser ? sur-tout si l'on considére, que

Proclus successeur de Platon le confirme en termes exprès dans son *Commentaire sur la Politique de Platon : Car*, dit-il, *on remarque que les femmes, qui ont été bien élevées, sont beaucoup plus excellentes que les hommes.*

Mais qu'est-il besoin de témoignages d'Auteurs, lorsque l'experience rend la vérité de la chose presque palpable par des exemples clairs & évidens ? ne voyons-nous pas tous les jours dans les villes & ailleurs des femmes du commun porter divers fardeaux, faire l'office de portefaix avec autant de vîtesse & d'adresse que les hommes, courir par les places & par les rues, & montrer ainsi qu'elles supportent la peine & le travail avec autant de plaisir & de fermeté que les hommes ? D'où il est aisé de compren-

prendre, que les femmes seroient capables de faire toutes les mêmes choses que les hommes font, si c'étoit la coutume de les élever & de les instruire de la même maniere. Cependant on pourra demander avec raison, pourquoi suivant le précepte de Platon la coutume n'est pas établie de faire apprendre aux femmes les exercices, auxquels les hommes s'occupent, & de les rendre propres à manier les armes? Mais il me paroit clairement, qu'on n'a pas trouvé bon d'établir cette coutume pour plusieurs raisons Prémierement, parce que si à présent les femmes, quoiqu'élevées & instruites dans des exercices moins rudes & moins penibles, & fort éloignées de se mêler des affaires civiles, encore moins de celles

de la guerre, ne peuvent pourtant qu'avec peine être retenues dans leur devoir, & que la plûpart d'entre elles donnent bien des chagrins à leurs maris; que croyons-nous qu'il en sera, si devenues plus robustes & plus courageuses par l'éducation dure & mâle qu'on leur aura donnée, & ayant les armes & le pouvoir en main, elles veulent être maîtresses dans leur domestique? Davantage, comment des femmes belliqueuses peuvent-elles être fidelles à leurs maris? car il faut nécessairement que la même ardeur, qui les encourage à se battre vaillamment, étouffe en elles toute honte; d'où vient que Juvenal a dit dans sa VI. *Satire: Où est la pudeur & la modestie d'une femme, qui a le casque en tête, & qui s'éloignant de*

son sexe aime les exercices des hommes & à manier les armes? Enfin, il importe non seulement pour la paix & la tranquillité domestique, mais aussi pour la douceur & le plaisir de la vie, que les femmes, suivant l'ordre de la nature, ayent un esprit plus doux & un corps plus foible que les hommes n'ont; car on goûte plus de plaisir avec une personne bien-faite & agréable, lequel, quoique d'ailleurs frivole & peu solide, les gens sages, selon mon sentiment, ne doivent pourtant pas mépriser parmi tant d'amertumes de la vie & de chagrins dans l'état de mariage, s'ils le prenent plûtôt pour un remede & une consolation que pour un avantage réel & solide.

CHAP. XVII.

Autre cause de la force & du courage des Amazones, plus éloignée à la vérité, mais qui doit pourtant être examinée avec attention.

A ces causes, que nous avons jusqu'ici apportées de la force & du courage des Amazones, nous pourrions encore ajouter les loix, lesquelles, de l'aveu de tout le monde, contribuent beaucoup à former les mœurs & à élever ou abattre le courage, si nous ne sçavions que les loix suivent la nature; car d'où vient cette si grande diversité & contrarieté de loix entre les nations, que de ce que les qualitez natu- rel-

relles & les mœurs de ces nations sont différentes les unes des autres ? Que si ces loix ont quelque autre vertu particuliere, c'est en ceci qu'elle consiste, d'aider à former & à fortifier ce que nous avons de la nature; comme Horace le dit fort judicieusement dans l'*Ode* IV. du *Livre* IV. *Il est vrai que les gens de cœur & de probité ont des enfans vigoureux & braves ; que les jeunes taureaux & les bons chevaux se ressentent de leur origine ; que l'aigle noble & genereuse ne mit jamais au jour de foibles & de timides colombes. Mais lorsque la doctrine est jointe à la vigueur naturelle de l'esprit, elle pousse encore plus loin sa force & son étendue, & une heureuse éducation augmente & fortifie le courage ; pour peu qu'elle vienne à man-*

manquer, *les ames les mieux nées se deshonorent par des fautes irreparables.* C'est pourquoi je juge qu'il seroit asses inutile d'examiner en particulier cette cause en faveur des Amazones, m'étant déjà étendu fort au long sur leurs qualitez naturelles; cependant je ne sçaurois m'empêcher de rapporter encore une cause, qui peut servir à prouver la force & le courage des Amazones, & que je viens de rencontrer dans la nature même des choses, en lisant l'*Histoire des Animaux*, qu'Aristote cet excellent homme nous a laissée par écrit. Peut-être que cette cause paroitra à certaines gens un peu trop éloignée & tirée de trop loin; mais je m'asûre que les personnes d'un esprit plus élevé & d'une érudition plus profonde trou-

trouveront qu'elle convient assès bien à nôtre sujet.

L'occasion ou plûtôt le principe, qui m'a donné lieu de faire cette reflexion, se trouve dans le IX. liv. de l'*Histoire des Animaux;* car le Philosophe, après avoir expliqué dans cet endroit-là les différences des inclinations & des qualitez naturelles, qui distinguent en général les mâles d'avec les femelles, sçavoir, que dans toutes les especes d'animaux les femelles sont naturellement plus douces, qu'elles s'apprivoisent plûtôt, & ainsi des autres qualitez, qui sont plus propres à ce sexe, & par lesquelles il montre que les qualitez contraires sont plus naturelles aux mâles, il ajoûte immediatement après, que ces différences de mœurs & d'inclina-

tions naturelles se font voir plus clairement dans les animaux d'une espece plus parfaite, tels que sont les hommes & ces animaux qui sont les moins éloignez de la dignité de l'homme, que dans ceux qui sont imparfaits & fort petits: *Or les traces de ces mœurs,* dit-il, *& de ces inclinations naturelles se remarquent dans presque tous les animaux, en particulier dans les plus parfaits, & encore plus dans l'homme; car il est d'une nature si parfaite & si achevée, que ces dispositions naturelles se voyent plus clairement en lui.*

Il me semble, dis-je, que je puis faire là-dessus une reflexion assès propre à mon sujet, par laquelle on verra que naturellement dans les lieux où les hommes sont d'une constitution moins parfaite, on ne peut pas si bien

bien diſtinguer les mœurs & les inclinations naturelles des femmes d'avec celles des hommes, des mêmes pays. Au-reſte parmi ces différences de mœurs & d'inclinations naturelles, qui conviennent à chaque ſexe, ſe trouvent la colere, la fierté, & l'impetuoſité avec laquelle on ſe porte vers tout ce qui ſe fait avec violence ; & Ariſtote poſe pour certain que ces habitudes naturelles ſont plus propres aux mâles qu'aux femelles dans toutes ſortes d'animaux, lorſqu'il dit : *Toutes les femelles ſont moins violentes que les mâles ; & au contraire les mâles ſont plus violens & plus feroces que les femelles.* Il s'enſuit donc auſſi que par rapport à ces mœurs & à ces inclinations naturelles les femmes ſont moins différentes des hom-

mes dans les pays froids. Que cette consequence soit bonne, je le prouve ; car pourquoi la raison, qui fait que dans les différentes especes d'animaux on ne peut pas si bien distinguer les femelles d'avec les mâles par rapport à leurs inclinations naturelles, ne seroit-elle pas bonne dans les diverses especes d'hommes pour faire aussi que ces différences de mœurs & d'inclinations naturelles, par-où les femelles sont ordinairement distinguées des mâles, ne se remarquent pas si bien dans ces nations, qui naturellement sont moins parfaites & moins polies ?

Or que cette raison doive être bonne, ceci paroîtra à quiconque voudra faire cette reflexion avec moi. Qu'on me fasse voir dans les enfans ces différences de

mœurs & d'inclinations naturelles, qui se prenent de chaque sexe. Ne sont-ils pas tous sujets à la gourmandise? N'aiment-ils pas tous à badiner & à courir? N'ont-ils pas tous leur esprit porté à la bagatelle? Ne se mettent-ils pas tous en colere contre ceux qui s'opposent à leurs plaisirs? car ces passions ne sont pas particulieres aux mâles ou aux femelles seules, mais elles sont communes aux deux sexes, & viennent de la foiblesse de l'âge & du défaut de la nature. C'est ainsi que St. Augustin au liv. I. chap. VII. de ses *Confessions* remarque ces mœurs & ces inclinations naturelles dans les petits enfans sans distinction de sexe, & avant lui Aristote dans ses *Questions Naturelles* sect. X. probl. XLIV. lorsqu'il dit : *Tous*

les

les animaux, même les domestiques, sont au commencement (ou lorsqu'ils sont encore jeunes) plus farouches & sauvages que doux & apprivoisez; ainsi un enfant est plus farouche & sauvage qu'un homme fait, mangeant de tout goulument, & s'abandonnant à la colere, quoiqu'il soit plus foible. Ces paroles, dis-je, doivent être entendues des enfans tant filles que garçons; car en ce qu'il compare le jeune enfant avec l'homme fait, en disant παιδίον ἢ ἀνήρ, *le jeune enfant plus que l'homme fait*, il n'exclud pas pour cela les petites filles; mais parce que c'est la maniere de parler ordinaire, que sous le nom d'homme on doit aussi comprendre la femme dans les choses qui sont communes à l'un & à l'autre sexe.

Je

Je voudrois bien aussi qu'on observât, combien les Paysanes tant filles que femmes sont peu différentes des garçons & des hommes dans la grossiereté des mœurs & dans la force à supporter les travaux; ce que Juvenal dans sa *Satire* VI. remarque aussi des prémiers hommes qui vivoient dans les forêts: *Oüi, je veux croire que la pudicité a demeuré un temps assès considerable sur la terre; mais ce n'est que sous le regne de Saturne qu'on l'y a vûe; lorsque les hommes n'avoient pour demeure que quelque caverne, où ils logeoient tous avec leur famille, leurs Dieux, & leurs troupeaux; leurs matelats étoient des feuilles & de la paille; leurs couvertures des peaux de bêtes sauvages; leurs femmes endurcies au travail & à la peine*

leur accommodoient tout cela en forme de lit. Ces femmes ne vous ressembloient pas, Cynthie, non plus qu'à vous, Lesbie, qui pleurez la mort d'un perroquet ; elles présentoient une mammelle pleine & abondante à leurs enfans déjà puissans & vigoureux dès leur naissance ; elles avoient dans leur visage quelque chose de plus hideux que leurs maris, qui vivoient dans les bois & ne mangeoient que du gland. Or que ces différences, qu'il y a entre les deux sexes, & que nous venons de rapporter, soient envelopées & comme cachées sous les mœurs rudes & sauvages, que les hommes ont de la qualité des pays où ils demeurent, eu égard à la rusticité & à la force de supporter les travaux, on peut s'en convaincre tant par l'autorité de Quin-

Quinte-Curce au liv. v. chap. vi. de l'*Histoire d'Alexandre le Grand*, que par le témoignage de ceux qui ont parcouru avec soin les Pays qui sont sous le Pole Arctique ou septentrionaux. Ces Voyageurs rapportent que ces Pays sont habitez par des Peuples si grossiers, si sauvages, & si brutaux, qu'ils semblent être très éloignez de la nature de l'homme & fort approchans de celle des bêtes. Leurs noms ne sont pas moins étranges & barbares, comme les Samojedes, les Lappons distinguez en Danois & en Moscovites, les Kiloppéens errant çà & là à la maniere des Nomades de la Scythie Européenne, les Siberiens, les Borandéens, les Nordvegiens, les Islandois, les Zembliens. Comme les Borandéens

déens sont estimez les plus sauvages & les plus brutaux de ces Peuples, ayant l'esprit grossier & le corps mal-fait, & étant éloignez de la perfection de l'homme; de même on dit que parmi eux les femmes sont si semblables aux hommes dans les mœurs, l'esprit, la figure du corps, & dans les habits ou ornemens exterieurs, qu'on ne sçauroit les distinguer; ils ont tous, tant hommes que femmes, la bouche difforme & les mêmes traits de visage, ils sont tous de petite taille, mal-bâtis, & bossus, ils portent tous les mêmes habits & les mêmes armes, ils s'adonnent tous à la chasse & à la pêche, & ils sont tous endurcis au travail; de sorte que Pline au liv. II. chap. LXXVIII. de son *Hist. Nat.* a eu raison de

de dire de ces Peuples, qui demeuroient aux extrêmitez du monde, qu'ils étoient entierement séparez du reste des hommes, & condamnez à la solitude à cause de leur naturel barbare & sauvage.

CHAP. XVIII.

Où l'on montre que les hommes ne peuvent pas tous être faits de la même maniere dans tout l'Univers, & qu'il y a aussi parmi eux des monstres & des créatures difformes, sans que cela dérange l'ordre de l'Univers.

SI l'on considere avec un peu d'attention ce que nous venons de poser, & qu'on ne se laisse

laisse pas trop entrainer aux préjugez, on verra sans doute qu'il est de l'ordre de l'Univers, que certaines choses s'éloignent de l'ordre en certains lieux du monde, puisque les Philosophes les plus celebres & les plus dignes de foi enseignent que même les monstres & les péchez s'écartent de toutes les regles de l'ordre. Je ne fais pas difficulté de mettre en ce genre ces femmes vigoureuses & d'un courage mâle, (qu'Aristote appelle ἀῤῥενωπὰς & Homere ἀντιανείρας, c'est-à-dire, *des femmes qui ont la mine & la prestance d'un homme, des femmes guerrieres & courageuses, des Amazones, des Heroïnes*) & d'un autre côté ces hommes mous & effeminez, à qui les Grecs donnent le titre de γυναικώδεις, c'est-à-dire, *qui res-*

ressemblent à des femmes, qui sont adonnez aux femmes. Herodote témoigne qu'on vid autrefois en Scythie de cette espece d'hommes, & il dit que ces Peuples les appelloient dans leur Langue ἐναρέας, c'est-à-dire, *attaquez de la gonorrhée* ou *impuissans ;* mais ce que le même Auteur rapporte, que les mœurs effeminées de ces hommes furent attribuées à une maladie, qui leur fut envoyée par la celeste Venus indignée contre eux de ce qu'ils avoient pillé son temple, qui lui étoit consacré à Ascalon ville de la Palestine, je crois que c'est une pure fable ; quoique je n'ignore pas qu'entre les maladies infligées autrefois aux hommes se trouve la gonorrhée ou l'impuissance, même dans les Livres sacrez, comme au 11.

liv.

liv. de *Samuel* chap. III. vers. 29. où le Roi David fait ces imprecations contre Joab, qui venoit de tuer Abner en trahison: *Que le sang d'Abner soit sur la tête de Joab & sur toute la maison de son pere; & qu'il y ait toûjours dans la maison* ou *famille de Joab quelqu'un qui soit travaillé de la gonorrhée* ou *qui soit impuissant, & lepreux, & tenant la quenouille* ou *le fuseau, & perissant par l'épée, & ayant disette de pain.* Où par ces mots, *travaillé de la gonorrhée* ou *impuissant* & *tenant la quenouille* ou *le fuseau*, il semble qu'on doit entendre un homme effeminé & attaché aux ouvrages des femmes par la mollesse fatale de son esprit & de son corps.

Je ne sçaurois non plus croire que les hommes puissent être

atta-

attaquez d'une telle maladie, par laquelle ils prenent les passions & les inclinations des femmes & s'imaginent d'être changez en femmes, malgré le témoignage d'Hippocrate, qui dit que les Scythes sont aussi sujets à cette maladie, quoiqu'il l'attribue à une cause bien différente. Voici ses paroles: *Je m'en vai dire en peu de mots quelle est la cause qui produit cette maladie; comme les Scythes sont perpetuellement à cheval, & qu'ils tiennent toûjours leurs jambes pendantes, cette posture leur cause de continuelles douleurs aux jointures, lesquelles, quand le mal est empiré, les rendent boiteux par la contraction ou le retirement de leurs hanches. Voici le remede qu'ils y apportent; dès que ce mal les prend, ils se font ouvrir les*

 deux

deux veines derriere les oreilles, & ils laissent couler le sang jusqu'à ce qu'ils s'endorment par l'épuisement de leurs forces; & étant éveillez, quelques uns d'entre eux se levent en bonne santé, & d'autres sans sentir aucun soulagement. C'est là suivant Hippocrate la cause de leur guerison & en même temps de leur impuissance. Sur quoi je dirai en passant ce que j'en pense. Je suis ravi d'entendre que ce celebre Ecrivain se moque de la superstition de ces hommes, qui s'imaginent que ce mal leur est venu par l'ordre des Dieux; mais je ne sçaurois approuver l'autre cause qu'il met à la place. Prémierement il suppose une chose qui n'est pas croyable, sçavoir, que les hommes deviennent impuissans en se faisant ouvrir les veines, qui

qui ſont derriere les oreilles, plûtôt que d'autres ; ce que je ne crois pas ; il n'y aura auſſi perſonne tant ſoit peu verſé dans l'Anatomie qui admette ſon opinion ſur le decoulement de la ſemence par ces veines du cerveau dans les reins, & de là dans les parties genitales. Il y a long temps qu'Ariſtote & d'autres ſçavans Philoſophes ont fait voir, que cette opinion d'Hippocrate étoit erronée. Mais quoique nous accordions que les hommes deviennent impuiſſans en ſe faiſant ouvrir leſdites veines, s'enſuit-il de là néceſſairement que leurs mœurs puiſſent tellement changer, que s'oubliant eux-mêmes & abandonnant leur ſexe, ils quittent la ſocieté des hommes pour ſe ranger du parti des femmes & pour s'attacher le re-

ste de leur vie aux fonctions des femmes ? Le croye qui voudra ; quant à moi, j'avoue que je ne sçaurois le croire sur le témoignage de qui que ce soit. N'avons-nous pas lû dans les histoires, & n'avons-nous pas vû de nos yeux, qu'il s'est trouvé quantité d'hommes, qui manquoient de cette partie qui nous fait hommes, & qui étoient de parfaits Eunuques, qui pourtant ne cedoient point en grandeur d'ame ni en courage à ceux qui avoient toutes leurs parties en bon état ? Si vous demandez un esprit élevé & capable de toutes les sciences, voici Phavorin, qu'on dit avoir été Eunuque, qui n'est inferieur à aucun des Philosophes Academiciens en vivacité d'esprit & en sçavoir. Voulez-vous un homme intelligent

gent & consommé dans les grandes affaires & capable de gouverner un Royaume ? je vous mets devant les yeux Narsès, qui doit être préferé à tous les anciens Empereurs par la gloire de ses belles actions ; & l'on sçait assès par l'Histoire, de quelle maniere il répondit à la Lettre injurieuse de l'Empereur, par laquelle il ordonnoit à l'Eunuque de venir reprendre la quenouille & sa tâche ordinaire. Le Prophete Daniel lui-même, si nous en croyons les Docteurs Juifs, étoit un Eunuque, & il avoit été fait Eunuque à Babylone avec les trois jeunes garçons, afin de se tenir auprès de la table du Roi.

Ces hommes donc sont-ils devenus si fous par cette maladie, qu'ils se soient imaginez de n'ê-

tre point différens des femmes, & qu'ils n'ayent plus la nature ni les inclinations d'homme, ni ses habits, ni aucun de ses ornemens exterieurs ? Encore moins croirai-je, que la Déesse Venus irritée contre ces Scythes, de ce qu'ils avoient profané & pillé son temple, leur eût infligé cette peine. Que sera-ce donc ? c'est que dans les meilleurs pays du monde on void rarement & en très peu d'endroits ce qui arrive souvent & en divers lieux des pays du monde les plus reculez, par un certain engourdissement de la nature qui semble manquer de forces ; comme un certain personnage le dit de l'Ocean, que les Anciens croyoient être les dernieres limites du monde, dans la 1. *Consultation* de Seneque : *La mer demeure fer-*

me

me & immobile, & la masse lente de la nature semble défaillir dans ses extrêmitez ; on y découvre des figures toutes nouvelles & épouvantables ; on void aussi dans l'Ocean de grands prodiges.

Il n'y a personne qui ne voye ce qui s'ensuit de là ; car si dans ce siecle-là les hommes naissoient dans la Scythie avec un esprit & un courage mou & efféminé comme celui des femmes ; pourquoi n'y verroit-on point aussi des femmes d'un grand esprit & d'une force & d'un courage égal à celui des hommes ? de sorte que cet étrange changement d'inclinations & de passions dans les deux sexes nous fournit une preuve d'une demeure desavantageuse, comme un effet d'une méchante cause. Mais laissant là

cette reflexion ſur la diverſité des lieux, nous voyons que les qualitez naturelles & les mœurs des hommes ſe changent quelquefois, & qu'il y a des femmes qui naiſſent avec des inclinations d'homme, & des hommes avec des inclinations de femme; c'eſt auſſi ce que dit en termes exprès Ariſtote au liv. II. de la *Generation des Animaux : Car il y a des femmes qui naiſſent avec un courage mâle & qui ſont vigoureuſes & agiſſantes, & des hommes avec les foibleſſes de femme & qui ſont mous & efféminez.* En quoi je ne vois rien qui ſoit ſi incroyable ni ſi abſurde; car s'il arrive quelquefois dans les corps des animaux par le defaut de la nature, que certaines parties n'y ſoient pas dans leur ſituation naturelle, comme lorſ-

lorſque le foye eſt du côté gauche & la rate du côté droit, pourquoi ne verroit-on pas auſſi quelquefois ce dereglement dans les mœurs & dans la complexion des hommes & des femmes, en ſorte qu'il ſemble que les femmes faſſent les fonctions des hommes, & les hommes celles des femmes? Ce qui aſſûrément eſt autrefois arrivé parmi les Scythes, ſelon le témoignage de quantité d'Auteurs celebres.

CHAP. XIX.

Où l'on donne la ſolution des difficultez faites par Strabon & autres.

NOus avons jugé à propos de traiter cette matiere avec un peu plus d'étendue, afin que perſonne ne croye qu'on doive ajoûter moins de foi à l'hiſtoire des Amazones, à cauſe des cho-

ſes qu'on dit d'elles qui ſont au-delà de la portée & contre l'ordinaire des femmes de nôtre pays ; car il a plû à Strabon de ſoupçonner que l'hiſtoire de ces Amazones étoit fabuleuſe & fauſſe, parce qu'elle contient bien des choſes étranges & fort peu croyables. Sans doute que ces choſes paroîtront étranges & monſtrueuſes, ſi on les compare avec ce qui ſe paſſe chès nous ; toutefois elles ne le paroîtront point, ſi on les conſidere par rapport aux forces de la nature & à l'ordre établi dans l'Univers. Ecoutons un peu ce que dit Pline de ces choſes étrangeres & ſurprenantes contre ces eſprits forts, qui ne croyent rien digne de foi que ce qu'ils ont vû eux-mêmes. Voici les paroles de ce ſçavant homme

dans son *Histoire Naturelle* liv. VII. chap. I. qui a pour titre, *de la Diversité des Peuples: Toutefois je pense qu'il ne faut pas passer sous silence certaines choses, sur-tout de ces Peuples qui demeurent loin de la mer, parmi lesquelles je ne doute point qu'il ne s'en trouve qui paroîtront prodigieuses & incroyables à bien des gens; car qui a jamais cru qu'il y eut des Ethiopiens avant d'en avoir vû? ou qu'y a-t-il qui ne passe pour une merveille, dès qu'il vient à être connu? Combien y a-t-il de choses, qui sont estimées ne pouvoir se faire qu'après qu'elles ont été faites? & la force & la majesté de la nature des choses sont revoquées en doute à tous momens, si on n'en considere que les parties, & qu'on ne les regarde pas dans leur tout.*

Au-reste qu'on ne m'objecte point le jugement de Pline, de ce qu'entre les prodiges & les merveilles des Peuples il n'a point fait mention des Amazones dans ce chapitre ; car pourquoi ne dit-il rien de ces femmes extraordinaires, lui qui n'a pas passé sous silence la cruauté & la barbarie des Cyclopes & des Lestrigons, Peuples qui se nourrissoient de chair humaine ? Mais on répond facilement à cette objection en disant ; prémierement, qu'il n'y a personne asses exact pour pouvoir rapporter toutes ces choses extraordinaires & surprenantes ; il suffit que l'on traite des principales & des plus remarquables, au nombre desquelles Pline n'a pas cru qu'on dût mettre les Amazones. De plus, Pline ne promet

met pas de rapporter toutes les choſes merveilleuſes qui ſe trouvent dans les hiſtoires des Peuples, mais principalement celles qui regardent la figure & la diſpoſition du corps. Et le titre du chapitre le montre clairement, qui porte, *Figures merveilleuſes des Peuples*. C'eſt ici donc le ſens du paſſage de Pline, digne ſans doute de ce grand homme, c'eſt que la force & la majeſté de la nature n'ont point de créance auprès de ceux qui ne peuvent voir ſes ouvrages que chacun à part, & non dans leur tout; car il faut néceſſairement que ceux qui les conſiderent de cette maniere, y découvrent pluſieurs choſes abſurdes & incroyables, parce qu'il ne leur eſt pas poſſible de connoître parfaitement, à cauſe de la foible portée de leur eſprit,

l'harmonie & l'arrangement qu'il y a entre chacun de ces ouvrages dans l'Univers. St. Auguſtin a été du même ſentiment au liv. 1. *de l'Ordre* preſque au commencement, lorſque diſputant auſſi contre ces gens, qui ne conſiderant que peu de choſes font la Providence imprudente, il dit: *Mais de cette maniere ſi quelqu'un voyoit quelque choſe de ſi petit, qu'il ne pût découvrir dans un pavé de marqueterie qu'un carreau d'une ſeule petite piece, il blâmeroit l'Ouvrier comme n'entendant point l'arrangement & la diſpoſition de ſon ouvrage; à cauſe qu'il croiroit les diverſes petites pieces de rapport en deſordre & mal arrangées, ne pouvant appercevoir d'un coup d'œuil la beauté de toutes ces pieces jointes enſemble; car il arrive ordinairement, que les hommes ſçavans ne pouvant concevoir ni comprendre, à cau-*

ſe

se de la foiblesse de leur esprit, l'assemblage & l'arrangement de toutes ces différentes pieces, si quelque chose vient à les choquer, qui leur paroisse de consequence, ils s'imaginent qu'il y a quelque grand defaut dans l'ouvrage.

On peut aussi employer cette critique contre ceux qui disent, que la nature ne peut faire que ce qu'elle fait par-tout; comme si ces choses, qui arrivent rarement, & que l'on appelle monstres, n'étoient pas produites par la nature; car il ne s'ensuit pas que les choses que nous jugeons être monstrueuses, le soient aussi à la nature; à la vérité tout ce qui ne nous accommode pas, nous paroit défiguré, difforme, & monstrueux, parce que nous n'y voyons pas l'ordre de la nature; mais il n'en est pas de même du Créateur de ces choses, qui les

a agencées chacune en son lieu & avec les parties de l'Univers & avec les temps. Qui est-ce donc qui peut nier, que les mœurs rudes & sauvages de ces femmes belliqueuses n'eussent du rapport avec les pays où l'on dit qu'elles ont demeuré ? qui sont habitez par tant de nations feroces & barbares, & arrosez des fleuves du Tanaïs, du Borysthene, du Thermodoon, & du Palus Méotide; où se trouvent les tigres d'Hyrcanie, où est le Mont Caucase inhabitable, où est le Pont appellé Euxin, mais en effet ἄξενος, c'est-à-dire, *où il est dangereux d'habiter;* où les hommes boivent le sang de leurs chevaux & devorent leur chair; où ont autrefois habité des Peuples qui se nourrissoient de chair humaine; d'où enfin ont été bannies les plus pures lumieres de

de la raison, la politesse, la pieté, & les loix, & où regnent une extrême barbarie & une profonde ignorance. Mais passons aux autres difficultez de Strabon.

CHAP. XX.

S'il est incroyable qu'une République ne soit composée que de femmes.

NOus avons allegué ci-dessus le passage de Strabon, dans lequel il attaque & refute l'histoire des Amazones, & où imitant les Orateurs il ramasse bien des choses merveilleuses & peu dignes de foi, comme il s'imagine, dans cette histoire; car plusieurs choses mises dans un même point de vûe & prononcées tout d'une haleine ont accou-

coutumé d'émouvoir l'esprit avec plus de force. Or quoiqu'il semble qu'on puisse faire diverses objections là-dessus, elles se reduisent pourtant toutes à ceci seul, qu'une République ne peut pas être composée de femmes seulement. A la vérité ce Géographe n'apporte point les raisons, pour lesquelles il croid que cela ne peut pas se faire; cependant on void aisément à quoi tend cette admiration qu'il employe, c'est pour montrer qu'il a été de ce sentiment, qu'une République ne peut s'établir ni se maintenir sans conseil; or les femmes n'ont pas la capacité nécessaire pour les conseils & pour les grandes déliberations; outre cela, elles manquent de courage & de grandeur d'ame pour entreprendre des guerres, ou

pour

pour les repousser; & si elles les entreprenent, elles ne peuvent pas soutenir long temps le poids des travaux ni la pesanteur des affaires, dont il semble que les hommes les plus vigoureux & les plus courageux ne sont pas capables. C'est là sans doute le point principal, sur lequel roule cette dispute; & il ne paroit pas qu'il y ait de plus fort argument pour refuter l'histoire des Amazones.

Et moi je demande à ceux qui suivent le sentiment de Strabon, s'ils croyent que toutes les femmes en general manquent de prudence, qu'elles n'ont point de conduite, qu'elles n'ont aucune intelligence ni prévoyance dans les affaires. S'ils l'affirment, ils seront manifestement convaincus d'aveuglement, ne voyant point

point les soins domestiques, que toutes les bonnes menageres prenent pour conduire leur famille, pour élever leurs enfans, & pour gouverner & tenir en bon état leur domestique ; ou d'impudence & d'extravagance, s'ils osent nier ce qu'ils voyent de leurs yeux & ce qui est connu de tout le monde. Mais peut-il y avoir quelqu'un assès fou pour nier que les femmes soient une partie de la nature humaine, & qu'elles ayent la même nature avec les hommes ? si cela ne se peut nier, il s'ensuit que Dieu a aussi donné aux femmes en partage la raison, & qu'ainsi elles sont douées de conseil & de prudence, quoique peut-être elles soient inferieures en ceci aux hommes. Et bien je veux qu'elles leur soient inferieures ; car je

ne le nie pas ; que s'enſuit-il de là? eſt-ce que pour cela les femmes ſeules ne peuvent gouverner une République ou un Royaume? Si cette conſequence eſt bonne, il s'enſuit auſſi que les hommes ne le peuvent faire, ſi vous en exceptez un fort petit nombre & dans peu de nations ; puiſqu'il eſt certain qu'il y a une grande diverſité d'eſprits même dans le ſexe le plus vigoureux. Certainement comme preſque toutes les nations ſont gouvernées par des Rois, que toutes les charges publiques ſont d'ordinaire adminiſtrées dans les Etats de ces Rois par des hommes intelligens & habiles, & que par ce bon ordre les Royaumes & les Etats ſe maintiennent en leur entier ; eſt-ce que quelqu'un dira, que les hommes ont la même force d'e-
ſprit

ſprit dans toutes les nations, la même penetration, & la même prudence pour pourvoir à tout ce qu'on veut entreprendre & executer? N'eſt-ce pas que les Thebains (pour me ſervir plûtôt d'exemples de nations anciennes & étrangeres) paſſoient autrefois parmi les Grecs pour avoir l'eſprit peu ſubtil à cauſe de l'air groſſier qu'ils reſpiroient, étant robuſtes de corps, & ayant l'eſprit peſant & hebeté? Eſt-ce que pour cela il ne ſe trouvoit pas parmi eux d'habiles gens & capables de gouverner la République & de veiller à ſa conſervation? N'y en avoit-il point chès les Lacedemoniens, qui comparez avec les Atheniens pouvoient paroitre groſſiers & preſque barbares? toutefois non ſeulement ils ne manquérent pas
de

de prudence pour défendre leur République, mais ils en eurent aussi de reste, si on prend la puissance pour la prudence ; car on sçait asses par l'histoire, qu'ils occupérent de grands pays en Asie, qu'ils disputérent long temps avec les Atheniens de la souveraineté de la Grece, & qu'enfin ils en furent les maîtres. Pour ne pas entasser les exemples je dirai seulement, qu'y ayant toûjours eu dans la Thrace, la Scythie, & autres pays sauvages & barbares des hommes, qui munis de l'autorité royale ont gouverné les Peuples, & ont défendu & maintenu le Royaume par les armes & par les loix, je crois qu'on peut voir de là, qu'il n'y a nulle part aucune societé d'hommes, où il ne se trouve asses d'esprit & de prudence pour soutenir la Répu-

publique. *Le conſeil de pluſieurs perſonnes unies enſemble*, dit Pline le Jeune au *liv.* VII. *lett.* 66. *eſt quelque choſe de grand ; chaque perſonne en particulier a peu de jugement, mais priſes toutes enſemble elles en ont beaucoup. C'eſt pour cette raiſon que Pomponius Secundus, qui a écrit des Tragédies, s'il arrivoit que quelqu'un de ſes intimes amis crud qu'il falloit retrancher quelque choſe, & que lui crud qu'il falloit le retenir, avoit accoutumé de dire, J'en appelle au peuple. Et ainſi du ſilence ou de l'approbation du peuple il ſuivoit le ſentiment de ſon ami, ou le ſien propre.*

Pline ſemble avoir puiſé cette maxime dans Ariſtote, qui dit la même choſe en autant de mots au liv. III. chap. XI. de ſes *Politiques: Car s'il ſe trouve pluſieurs hommes, dont*

dont chacun en particulier manque d'habileté & de prudence, il peut cependant arriver qu'étant joints ensemble ils seront plus habiles & plus prudens que ceux-ci, non comme chacun d'eux en particulier, mais comme tous ensemble: il en est de même que dans un repas dont plusieurs personnes font les frais, il sera plus magnifique que celui auquel un seul homme contribue: car étant plusieurs, chacun d'eux en particulier s'imagine d'avoir une partie de la vertu & de la prudence, & étant tous mis ensemble ils sont comme un seul homme, qui auroit plusieurs pieds, plusieurs mains, & plusieurs sens: c'est la même chose par rapport aux mœurs & à l'entendement. Cette même maxime se trouve aussi au liv. XIII. de l'*Iliade* d'Homere: *Allez donc promptement*

prendre vos meilleures armes ; il n'y a point de temps à perdre, unissons nos efforts, & voyons, si quoique nous ne soyons que nous deux, nous ne pourrons point être de quelque secours à nos troupes ; les plus lâches ne laissent pas quelquefois d'être utiles, quand ils sont bien ameutez & qu'ils chargent ensemble. Herodote en parle aussi dans sa *Thalie* ou *liv.* IV. lorsqu'il dit : *On trouve tout dans la multitude.*

S'il est vrai que le nombre & la societé de plusieurs hommes, qui pris chacun en particulier ne sont ni prudens ni habiles, & l'union de leurs esprits peuvent beaucoup contribuer à l'établissement & à la conservation de la République, pourquoi n'en seroit-il pas de même dans l'autre sexe ? puisque tout le monde sçait

ſçait que dans toutes ſortes de nations il ſe trouve quantité de femmes d'un grand eſprit & d'un courage & d'une vigueur extraordinaires.

Il reſte encore cette difficulté. Pourquoi, ſi les Amazones ont formé autrefois une République, ne s'en eſt-il vû depuis en aucun lieu de ſemblable, qui ne fut compoſée que de femmes ? Certainement c'eſt une choſe qui ſemble ſe contredire & être éloignée de l'ordre, qui ſe void dans tous les ouvrages de la nature, que des femmes ſeules puiſſent faire un corps de République, qu'effectivement elles l'ayent fait autrefois, & que cela même n'ait jamais pû arriver depuis tant de ſiecles; *car*, comme dit Ariſtote au liv. VIII. de ſa *Phyſique*, *la nature eſt la cauſe de l'ordre en*

toutes choses ; or quel ordre peut-on concevoir en ce qui n'a été vû qu'une fois ? c'est pourquoi nous voyons que toutes les choses qui ont commencé d'être par la loi de la nature, reviennent à leur origine dans leur temps. Ce que nous pouvons aussi apprendre dans cette sentence de l'Ecclesiaste *chap.* I. *vers.* 9. & *chap.* III. *vers.* 15. *Qu'est-ce qui a été? cela même qui sera. Qu'est-ce qui a été fait ? cela même qui se fera.* Ces paroles nous montrent, que toutes les choses qui sont fondées dans la nature, ont leurs periodes marquez & fixes pour retourner à leur origine, & si elles ne sont les mêmes en nombre, du moins le sont-elles en espece.

Voici la solution que nous donnons de cette difficulté. Nous disons qu'on peut distinguer un dou-

double ordre dans toutes les choſes qui ſe font dans l'Univers; l'un, par lequel la nature ramene par les mêmes principes & au temps marqué chaque être naturel à ſon origine ſelon les genres & les eſpeces, tels que ſont les animaux, les plantes, & autres ſemblables, & les conſerve par le moyen de ſemblables êtres qu'elle met en leur place. Cet ordre eſt inferieur & purement naturel. L'autre eſt un ordre ſuperieur, lequel regarde ces êtres, qui ont à la vérité leur fondement dans la nature, mais qui pourtant ne ſont pas ſi fort attachez aux cauſes naturelles, qu'ils ſoient entrainez par le mouvement commun & néceſſaire des generations, parce qu'ils dépendent plus particulierement de la volonté & de la providence di-

vine; d'où vient qu'ils n'arrivent ni nécessairement ni fort souvent, (ainsi que l'établit Aristote des êtres purement naturels) mais rarement ou qu'une fois, comme il a plû à Dieu. Ainsi quoiqu'il y ait eu depuis le commencement du monde bien des Rois & des Prophetes, cependant il est certain que dans ce grand nombre il ne s'est trouvé aucun Roi semblable à Salomon Roi des Juifs en étendue d'esprit & en connoissance de toutes choses; ni il n'a paru aucun Prophete qui pût aspirer à la gloire & à la reputation que Moïse s'étoit aquise; ce que l'on lit dans le *Deuteronome* chap.XXXIV. vers. 10. *Et il ne s'est plus levé de Prophete en Israël tel que Moïse, qui ait connu* ou *vû l'Eternel face à face.* C'est à cela même que regardent les

les paroles de Scaliger dans son *Exercitation* CXCIV. *sect.* 4. *Il n'y a que deux aigles (ou* sciences sublimes) *dans le monde ; l'une, la discipline militaire ; l'autre, la connoissance des belles Lettres ; celle-là marque la puissance, celle-ci la sagesse ; il n'y a qu'un César & qu'un Aristote. Virgile est l'unique bon Poëte.* On doit porter le même jugement sur les affaires politiques ; il n'y a jamais eu sur la terre de Royaume tel qu'étoit celui des Assyriens sous Nabuchodonosor, ni de République semblable à celle des Romains. Plusieurs autres exemples sur ce sujet ne manqueront pas à quiconque aura envie de les entasser.

L'histoire que l'on fait de la conversation & de l'entrevûe, que Thalestris Reine des Ama-

zones eut avec Alexandre en Hyrcanie, jette Strabon dans une nouvelle difficulté ; parce qu'ayant mesuré la distance des lieux il nie que cette entrevûe ait pû se faire. Mais cette difficulté sur une chose de peu d'importance ne sçauroit faire la moindre peine, & quand même on prouveroit que cette entrevûe est supposée, cependant il ne s'ensuivroit de là aucun inconvenient, par-où les autres choses que l'on rapporte des Amazones, dûssent paroitre moins croyables; autrement tous les faits historiques feroient fort douteux & incertains ; car il est constant qu'il n'y en a aucun si net ni si averé, où il ne se trouve quelque chose de faux mêlé avec le vrai.

Ce qui a été allegué des *Politiques* d'Aristote contre l'empire

&

& la valeur des femmes, ne sçauroit non plus faire de la peine; & quiconque ne void, que cela doit s'entendre de l'ordre naturel & accoutumé des choses, n'est pas digne de lire les Livres des Philosophes; car il est bien vrai que c'est l'ordre de la nature établi dans le monde, que les hommes doivent commander aux femmes plûtôt que les femmes aux hommes; l'experience aussi nous apprend que cette loi de la nature a lieu chès presque toutes les nations du monde; & toutefois il n'est pas moins certain par la même experience, que dans cette loi de la nature & dans toutes les autres il n'y a rien de si fixe ni de si constant, qui ne reçoive quelque exception. A quoi Aristote faisant attention employe si frequemment, en donnant l'ex-

plication des ouvrages de la nature, cette façon de parler, ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ, ou *le plus ſouvent*, afin que nous ne ſoyons pas toûjours à chercher dans toutes les choſes, que la nature produit, un ordre immuable d'une néceſſité fatale. Quant à ce que le même Ariſtote dit au liv. III. chap. X. *de la generation des animaux*, que la nature n'a accordé à aucune femelle des armes pour ſe battre & pour ſe défendre, cela ne doit pas être pris dans le ſens qu'il eſt propoſé dans l'objection, comme ſi Ariſtote prétendoit, que par la loi de la nature toutes les femelles en general dans toutes les eſpeces d'animaux naiſſent ſans armes & ſans défenſes, puiſque l'experience nous montre que la plûpart d'entre elles ne ſont pas moins munies de cornes, de dents,

dents, de griffes, & de pattes que les mâles de la même espece, (quoique peut-être elles ne soient pas si fortes) & que le même Philosophe au liv. IX. chap. I. de ses *Histoires* parle ainsi des pantheres & des ourses : *Toutes les femelles sont moins vigoureuses & moins courageuses que les mâles, excepté la panthere & l'ourse : car ces femelles paroissent être plus vigoureuses & plus courageuses que leurs mâles.* Comment donc la nature auroit-elle refusé des armes & des défenses à ces femelles, qui sont plus vigoureuses & plus courageuses que leurs mâles ? Il faut bien prendre garde à ce passage du Philosophe, puisqu'en effet il leve la difficulté, qui nait ici de ces paroles πρὸς τὴν ἀλκὴν, *pour se battre & pour se défendre ;* car quelqu'un di-

roit-il, que la nature a donné des armes à quelques femelles, mais non pas pour se battre & pour se défendre; & qu'Aristote l'insinue, lorsqu'il remarque au liv. IV. chap. dernier de ses *Histoires*, que les armes, qui ont été données aux femelles, sont moins bonnes & moins fortes que celles des mâles: *Il est vrai* (dit ce Prince des Philosophes) *que dans quelques especes d'animaux les deux sexes ont des armes & des défenses, mais que celles des mâles sont meilleures & plus fortes; ainsi les taureaux ont les cornes plus grandes & plus fortes que les vaches.* Mais certainement la loi de la nature n'admet point cette explication dans les ourses & les pantheres, & nous oblige de croire, que quelques femelles ont reçû de la nature des armes, non seulement

lement pour marquer l'eſpece, mais auſſi quelquefois pour ſe battre & ſe défendre, cependant moins bonnes & moins fortes; parce qu'en general & le plus ſouvent les femelles ſont moins vigoureuſes & moins courageuſes que les mâles; d'où vient que rarement elles ſe préparent au combat & tiennent leurs armes prêtes, & preſque jamais, ſi ce n'eſt lorsque la néceſſité les oblige à défendre leurs petits. C'eſt donc ainſi qu'on doit entendre & remplir la propoſition d'Ariſtote au liv. III. chap. X. *de la generation des animaux: Que la nature n'a donné à aucune femelle des armes pour ſe battre & pour ſe ſervir de ſes forces; & de cette maniere elle n'en a point auſſi accordé aux mâles.* Ce que la choſe même, dont il s'agit là, fait

 voir;

voir; car le Philosophe refute dans cet endroit-là l'opinion de ceux, qui croyoient que les abeilles dans leur espece étoient les femelles, les bourdons les mâles, & que de leur accouplement il en naissoit des petits; & il se sert pour cela de ce principal argument, c'est, qu'on remarque que la nature n'a point donné d'armes aux femelles dans aucune espece d'animaux, dans laquelle elle aura fait les mâles sans armes & défenses. Que ce soit le sentiment du Philosophe dans ce passage; c'est ce que confirme Averroès, ce celebre Peripateticien parmi les Arabes & appellé le Commentateur par excellence, dans sa *Paraphrase*, lorsqu'il dit: *On prouve fort bien contre ceux qui croyent que les abeilles sont les femelles, & les bourdons les mâles, de ce que la na-*

nature ne donne point d'armes aux femelles, & qu'elle fait les mâles sans armes ni défenses; car les abeilles ont un aiguillon, & les bourdons n'en ont point. C'est ce qui a été aussi remarqué par Monsieur de la Monnoye de Dijon, homme d'un esprit penetrant & d'une érudition profonde, & & dont il a eu la generosité de m'avertir & de m'en faire part dans une Lettre.

Je pensois, Monsieur, d'avoir satisfait par tout ce que je viens de dire à la promesse, que je vous avois fait de vous donner une Dissertation de ma façon touchant les Amazones; mais je vois que vous me demandez encore quelque chose de nouveau, & vous souhaitez que j'ajoute certaines choses, qui appartiennent à l'histoire des Amazones, sçavoir,

leur

leur habillement, les armes dont on dit qu'elles se sont servies à la guerre, & leurs monumens, ou ce qui les a rendues celebres. Comme si je vous avois promis d'expliquer tout ce qui auroit quelque rapport à ces Heroïnes; ou que je voulusse entreprendre de deterrer des choses presque ensevelies dans l'oubli; ou que, quand même je le voudrois, je pûsse en quelque maniere aspirer à la gloire & à la reputation de ces sçavans hommes, qui excellent à présent dans la connoissance exacte des anciennes medailles, & qu'on appelle Antiquaires, moi qui, comme vous sçavez, ai passé la plus grande partie de ma vie dans des études bien différentes; mais puisque vous me demandez avec tant d'instance que j'entreprene cet ou-

ouvrage, je m'en vai tâcher à vous satisfaire & à vous expliquer de mon mieux ce que vous souhaitez de moi, en vous parlant d'abord de l'habillement & des armes de ces Amazones.

CHAP. XXI.

De l'habillement des Amazones.

NOus ne trouvons presque rien de l'habillement des Amazones dans les anciens Auteurs; cependant Arrien en dit quelque chose au liv. VII. de l'*Expedition d'Alexandre*, mais en fort peu de mots & en general seulement, & même sur le témoignage d'autrui; car voici comme il en parle: *On dit dans ce lieu-là, qu'Atropate grand Seigneur ou Gouverneur de Medie lui fit*

fit présent (c'est-à-dire, à Alexandre) *de cent femmes, qu'il disoit être des Amazones, & qui étoient équipées comme des Cavaliers: hormis qu'elles portoient des haches au lieu de lances, & des boucliers en demi-lune au lieu de boucliers longs. Il y en a qui disent, qu'elles avoient la mammelle droite plus petite, & qu'elles la faisoient paroitre dans les combats.*

Strabon n'est gueres plus exact dans ces choses qu'Arrien, puisqu'il ne rapporte que ceci au liv. XI. de sa *Géographie: On leur brule à toutes* (c'est-à-dire, aux Amazones) *dès leur enfance la mammelle droite, afin qu'elles ayent le bras plus libre pour agir & entre autres pour lancer le javelot: elles se servent aussi de l'arc, de la hache, & du bouclier en forme de lune: & elles font de peaux de*

de bêtes ſauvages des caſques, des baudriers, & autres armes pour ſe couvrir. Strabon a pris cela de Xenophon, qui dans le liv. IV. chap. IV. de l'*Expedition de Cyrus* attribue la hache aux Amazones: *Et il* (Democrate) *emmenoit avec lui un homme, qu'il avoit fait priſonnier, & qui portoit un arc de Perſe, un carquois, & une hache ſemblable à celle que les Amazones ont.* Or ſelon Heſychius le σάγαρις eſt *une petite hache qui n'a qu'un trenchant*: & ſuivant Suidas le σάγαρις eſt *une épée à deux trenchans ou une hache*: ou *des armes que l'on tient à la main & dont on ſe bat.*

Cependant on peut connoitre en quelque maniere par les medailles & autres monumens antiques, quel a été leur habillement; c'eſt pour cela auſſi que nous

nous avons jugé à propos d'en produire ici quelques unes frappées ſelon le goût de la gravûre. La medaille ſuivante, qui a été tirée du Cabinet du celebre Monſieur Patin, & qui a été frappée de concert par les habitans des villes de Thyatire & de Smyrne, repréſente des femmes en habit d'homme. C'eſt que l'on void ici



deux figures; l'une d'une femme ayant des tours ſur la tête & en robbe

be longue comme celle des femmes; Mr. Patin la prend pour le Genie de la ville de Thyatire ; l'autre d'un homme armé d'un petit bouclier d'Amazone & d'une hache à deux trenchans , qui sont le Symbole de la ville de Smyrne; sous cette figure le même Mr. Patin conjecture qu'est cachée une Amazone, à cause du bouclier en demi-lune & de la hache à deux trenchans, qui s'y voyent. Une autre medaille presque de la même forme & frappée sous le même Magistrat montre clairement, que Mr. Patin ne se trompe point dans sa conjecture; on void dans cette medaille une Amazone avec son habit ordinaire, & nous la mettons ici, tant parce que l'Amazone y tient sur la main un temple, qu'à cause que le nom du Magistrat y est mieux exprimé que

que dans celle de Patin. Mr. Morel a eu la bonté de nous la deſſigner ſur les eſtampes originales de Goltzius.



On peut encore voir dans d'autres medailles des Amazones avec le même habit d'homme, comme dans celle-ci de l'Empereur Caracalla, qui eſt gardée dans le Cabinet du Roi.

Ce-



Cependant on trouve aussi des medailles, où se voyent des Amazones vêtues en femmes avec une robbe longue, qui leur descend jusqu'aux talons, telles que dans la medaille de l'Empereur Macrin, que Tristan nous fournit. Mais cela paroit manifestement de la statue d'une Amazone, qui se void dans le palais des Mattheï à Rome, & sur laquelle a été tirée celle qui est dans le Cabinet du Roi, dont nous donnons ici l'estampe.

Il





Il est certain par l'histoire des travaux d'Hercule, que les Amazones portoient aussi un baudrier, puisqu'on dit qu'Euryſtée ordonna, entre autres choses difficiles, à ce Heros de lui apporter le baudrier d'Hippolyte Reine des Amazones ; & que cette Heroïne ayant refusé de le lui donner, il y eut un combat entre eux, dans lequel Hercule tua Hippolyte & lui ôta son baudrier.

De plus elles se servoient de bro-

brodequins, suivant le témoignage de Plutarque dans la *Vie de Pompée* au passage, qui a été allegué ci-dessus, & où il est parlé de la victoire, que les Romains remportérent sur les Iberiens & les Albains, & du bruit qui courut alors par-tout, que les Amazones avoient combattu du côté de ces Barbares, à cause qu'on avoit trouvé après la défaite des boucliers en demi-lune & des brodequins.

CHAP. XXII.

De la coutume d'ôter la mammelle droite aux jeunes filles parmi les Amazones.

C'est à ce même équipage des Amazones qu'on peut rapporter en quelque façon la

 cou-

coutume, qui étoit en usage parmi elles, de bruler ou d'arracher la mammelle droite aux jeunes filles; car les Auteurs ne conviennent point entre eux de la vérité de ce fait, les uns disant qu'elles n'avoient point de mammelle droite, les autres qu'elles l'avoient seulement plus petite. Hippocrate a suivi le prémier sentiment dans son liv. *de l'Air, du Lieu, & de l'Eau* en ces termes: *Elles* (les Amazones) *n'ont point de mammelle droite: car les meres l'ôtent en la brulant à leurs filles encore enfans avec un instrument d'airain bien chaud & destiné à cet usage, afin qu'elle ne croisse ni ne revienne plus, & que toute la vigueur & la force passe dans l'épaule & le bras droit.* Ptolomée est dans le même sentiment au liv. II. *des Jugemens qui se tirent des*

des astres, où il rend aussi un témoignage authentique de la vigueur & du courage des Amazones. Ce passage est remarquable, & il peut aussi servir dans la question, que nous avons traitée cidessus, sur les causes de la force & de la valeur de ces Heroïnes, c'est pourquoi il merite d'être rapporté : *De plus ceux qui habitent en Phrygie, en Bithynie, & en Colchide ont plus de rapport avec le Cancer & la Lune. D'où vient que presque tous les hommes y sont timides & soumis, & qu'au contraire la plûpart des femmes y sont vigoureuses, imperieuses, & guerrieres, à cause de l'ascendant de la Lune & de leur mine majestueuse: telles que sont les Amazones, qui évitent d'avoir affaire aux hommes, qui s'appliquent aux armes, qui rendent leurs filles cou-*

rageuses dès l'enfance, leur coupant la mammelle droite, afin qu'elles soient plus propres aux exercices militaires, & qui découvrent ces parties de leur sein dans les exploits de guerre & dans les combats, afin de faire voir leur vigueur naturelle & leur courage mâle. Où vous voyez que la coutume de *couper la mammelle droite* est mise entre les autres, que les Amazones observoient. Properce fait aussi mention de cette coutume au *liv.* IV. *eleg.* IV. *Elle* (c'est-à-dire, Tarpeje) *se jette dans la mêlée, tout comme on dit que faisoit l'Amazone Strymonide ayant le sein tout ouvert.* Justin se range aussi de ce sentiment, lorsqu'il dit au liv. II. chap. IV. de son *Hist. Universelle* : *Leur coutume* (de ces femmes) *étoit de tuer les*

les enfans mâles auſſi-tôt qu'ils étoient nez, & d'élever les filles à leur maniere de vivre, & non à demeurer dans l'oiſiveté, ni à s'occuper aux ouvrages domeſtiques; mais elles les exerçoient à tirer des armes, à monter à cheval, & à chaſſer. On leur bruloit les mammelles droites dès leur tendre enfance, afin de pouvoir tirer de l'arc plus commodément; & c'eſt à cauſe de cela qu'on leur a donné le nom d'Amazones. Euſtathius dans ſon *Commentaire ſur la Deſcription de l'Univers de Denis* dit la même choſe: *On leur bruloit* (aux Amazones) *dès leur enfance la mammelle droite, afin qu'elle ne les embarraſſât point en tirant de l'arc.* Iſidore dans ſes *Origines* liv. IX. chap. II. entre dans le même ſentiment: *Elles furent appellées Amazones, ou*
 par-

parce qu'elles vivoient enſemble ſans maris, comme qui diroit, ἅμα ζῶσαι, vivant enſemble : *ou parce qu'on leur avoit brulé les mammelles droites, afin qu'elles ne fuſſent point embarraſſées à tirer les fleches.*

Cardan n'a point auſſi douté de cette coutume parmi les Amazones, nous diſant dans ſon *Commentaire* ſur le paſſage d'Hippocrate, que nous avons allegué un peu plus haut : *Il rapporte une coutume, que l'on ſçait certainement avoir été parmi les Amazones ; mais les femmes des Tartares ne l'obſervent point à préſent.* Et une preuve de cela eſt, qu'il ne fait aucune difficulté ni queſtion là-deſſus, par-où il voulut montrer qu'il y eut quelque lieu de douter de cette coutume. Bien plus, comme ſelon lui c'eſt une choſe

chose très certaine, il passe d'abord au retranchement même de la mammelle; & il parle à fonds des conditions qu'on doit observer dans cette operation, afin qu'elle se fasse bien; il cherche donc prémierement, à quel âge on y peut proceder plus utilement & plus sûrement: *D'abord nous proposerons la question du retranchement de la mammelle, à quel âge il est plus à propos de le faire. Il est certain que l'operation est plus dangereuse dans un âge avancé & lorsqu'elles* (les filles) *sont grandes; mais elle est douteuse, si on la fait dès la naissance, ou peu de jours après, ou lorsqu'elles ont environ sept ans. Et c'est bien autre chose que de boucler ou de circoncire un enfant; car il y a plusieurs veines & assès grandes qui aboutissent aux mammelles,*

& plus elles seront grosses, plus les nerfs seront en petit nombre & deliez, & les arteres de même ; & encore plus dans les petites filles, selon le témoignage de Vesalius liv. v. chap. LXVIII. fig. XXV. *où il enseigne aussi, que les filles adultes & déjà grandes ont beaucoup de chairs glanduleuses, mais les petites filles & fort jeunes en ont peu. Cependant il y a vis-à-vis du bout de la mammelle une glande assès grosse, autour de laquelle sont plusieurs autres petites glandes ; & il y a un nerf plus gros dans l'espace de la quatrieme côte des sept égaux de la mouëlle de l'épine du-dos ; de sorte qu'une si grande incision ne se peut faire sans causer du mal, après avoir ôté tant de glandes, & les veines, les nerfs, & les arteres occupant aussi un plus grand espace. Toutefois comme ce ne sont*

point

point de membres néceſſaires à la vie, que les nerfs ne ſont pas fort gros, ni les vaiſſeaux fort grands, que tout eſt externe, qu'il n'y a point de muſcles, que l'endroit eſt fort charnu, & qu'il n'eſt pas vis-à-vis du membre principal, l'operation pour cela même ſe peut faire preſque ſans danger.

Enfin Cardan conclud que l'operation peut ſe faire avec moins de peril à l'âge de huit ans commencez dans les jeunes & tendres filles, que dans les adultes & déjà grandes ; auquel temps il croid que le corps eſt moins ſujet aux convulſions. Voici la methode qu'il donne pour bien faire ce retranchement de la mammelle : *Il faut prémierement bien lier la mammelle & la ſerrer fortement pendant un ſeul moment, afin que l'inflammation ne ſe mette à la par-*

partie, car la douleur augmenteroit; ensuite il faut la couper & y appliquer le feu, afin que le sang ne sorte avec violence des vaisseaux, & que les nerfs ne souffrent point de convulsions, & qu'ainsi la partie ne recroisse du tout plus à l'avenir. Enfin Cardan estime que ce n'est pas sans raison qu'Hippocrate remarque, que les meres avoient accoutumé de se servir d'un instrument d'airain pour faire cette operation; non pas qu'elles manquassent de fer, mais parce que l'airain étant chaud ne cause point de convulsions, comme le fer; & que de plus, suivant le sentiment du Prince des Philosophes, les playes faites avec quelque instrument d'airain se guerissent plus vîte.

Il paroit clairement de tout ce que

que Cardan vient de dire, que si on veut couper la mammelle à une jeune fille avec un instrument de fer ou d'airain, on ne doit le faire selon lui qu'après qu'elle aura atteint l'âge de huit ans; & il est certain qu'on ne void point encore les mammelles s'enfler ou venir aux filles à cet âge-là; comment donc peut-on lier & serrer fortement la mammelle, qui n'existe point encore, ou qui n'existe qu'en puissance, comme parlent les Philosophes? Il me semble qu'il seroit plus à propos pour faire cette operation d'attendre l'âge, auquel les mammelles ont accoutumé de s'enfler aux jeunes filles; auxquelles on pourroit faire à cet âge-là tout ce que Cardan ordonne; mais il est difficile & dangereux, quoiqu'en dise Hip-

pocrate, de bruler le ſein aux enfans avec un inſtrument bien chaud, à cauſe des convulſions, auxquelles ſont ſujets les corps tendres des enfans, vû la grande foibleſſe de leurs nerfs.

Pourquoi donc n'embraſſer pas plûtôt le ſentiment de ceux, qui bien loin de croire que les Amazones n'euſſent tout-à-fait point de mammelle droite, ſe contentent de dire qu'elles l'avoient plus petite, ainſi que nous le diſions un peu plus haut ſur le témoignage d'Arrien; ſur-tout puiſque l'on void que Virgile eſt auſſi de cette opinion dans les vers ci-deſſus alleguez du 1. liv. de ſon *Eneide*, où il fait le portrait de Penthesilée Reine des Amazones, qui ſe bat ayant la mammelle hors de ſon ſein:

Il void Penthesilée au courage bouillant,
Fille elle ose attaquer des Grecs le plus vaillant;
Sa targe par le haut en croissant est coupée,
*D'une ceinture d'or pend * sa brillante épée.*

Et au liv. XI. du même Ouvrage, où il parle de la mort de Camille, qu'il représente par-tout, ainsi qu'il a été dit, comme une Amazone:

Sans s'arrêter au bruit elle marche sans crainte,
Et n'apperçoit le dard que par sa dure atteinte;
Il lui perce le sein, & s'approchant du cœur,
De son sang vierge & pur prend la vive couleur.

* Il y a dans l'original, *l'attachant sous sa mammelle, qu'elle avoit hors du sein.*

Car je ne crois pas qu'il eût dit, que l'Amazone avoit la mammelle hors du sein, si elle n'en avoit point eu; or elle n'en avoit point, si on la lui avoit coupée étant encore enfant ou fort jeune fille. Et il n'en faut pas croire le Commentateur Servius, qui dans ce lieu-là explique la *mammelle hors du sein* par le mot *découverte;* comme si on pouvoit découvrir une partie, qui n'est pas dans le corps. Ajoûtez à ceux-ci Quintus Smyrneus, qui décrivant au liv. 1. des *Paralipomenes d'Homere* un combat d'Amazones, en introduit une blessée d'un coup de halebarde à la mammelle droite & expirant sur le champ de bataille: *Idomenée enfonça un grand coup de halebarde dans la mammelle droite d'une Amazone fremissante de rage, & la tua.*

Donc

Donc celle-ci avoit une mammelle droite ; & pourquoi non toutes les autres ? Peut-être qu'à cause de cela on aimera mieux suivre l'opinion de ceux, qui croyent qu'on n'a pas ôté cette partie aux jeunes filles en les exposant à de cruelles douleurs & à un peril éminent, mais qu'on a empêché par des medicamens & par des liens que cette partie ne crût. Terence rapporte dans son *Eunuque* Acte II. Scene IV. qu'autrefois on avoit accoutumé de serrer le sein aux jeunes filles d'Athenes, afin qu'elles fussent d'une taille dégagée & libre, & il introduit Cherea parlant ainsi de la jeune fille, qu'il aimoit : *La jeune fille, dont je suis amoureux, n'est pas comme les nôtres, de qui les meres font tout ce qu'elles peuvent pour leur rendre les épau-*

épaules abattues & le sein serré, afin qu'elles soient de belle taille. Or cela a pû se faire, ou avec des liens & des bandes, ou avec des medicamens, dont les Medecins se servent quelquefois pour arrêter l'accroissement des mammelles, qui commencent à s'enfler. Galien au liv. *des qualitez des simples medicamens* recommande pour cet usage la raclure de la pierre à éguiser, qui se trouve dans l'île de Naxos : *La raclure*, dit-il, *de la pierre à aiguiser, qui se trouve dans l'île de Naxos, empêche que les mammelles ne grossissent aux jeunes filles dans le temps ordinaire, & les testicules aux jeunes garçons, parce qu'elle a en soi la vertu de rafraichir.* Tout de même on met entre les causes, qui empêchent l'accroissement, la place trop étroite & l'e-

l'espace néceſſaire qui manque à un corps qui croit ; ce que le Philoſophe dans ſes *Queſtions Naturelles* Sect. x. Probl. XIV. fait voir par l'exemple des petits chiens : *On peut apporter deux cauſes, qui empêchent de croitre : car c'eſt ou le lieu, ou l'aliment : le lieu, s'il eſt étroit : l'aliment, s'il eſt en petite quantité. Ce que quelques uns eſſayent de faire dès que les petits ſont nez, comme ceux qui nourriſſent de petits chiens enfermez dans des cailleres.* Quel inconvenient de dire, que les Amazones avoient naturellement la mammelle droite plus petite, & la gauche plus groſſe & telle que les femmes ont ? ainſi que Pline liv. VII. chap. I. de ſon *Hiſtoire Naturelle* le dit des hermaphrodites ſur le témoignage d'Ariſtote : *Calliphane rapporte*

que

que les hermaphrodites ont les deux ſexes, concevant & engendrant chacun à ſon tour. Ariſtote ajoûte, qu'ils ont la mammelle droite comme celle d'un homme, & la gauche ſemblable à celle d'une femme. Et effectivement il ſemble que les Amazones ſont une eſpece d'hermaphrodites, excepté ſeulement qu'elles n'ont point les deux natures ou les deux ſexes comme ceux-ci; pour du reſte elles ſemblent tenir le milieu entre les hommes & les femmes; elles ſont des femmes parmi les hommes, & des hommes parmi les femmes, telles que ſont les femmes qu'Ariſtote appelle ἀῤῥενωπὰς, ou *qui ont la mine & le courage d'un homme.*

CHAP.

CHAP. XXIII.

A quelle fin les Amazones empêchoient-elles l'accroiſſement de la mammelle droite?

LEs Auteurs ſont auſſi partagez ſur la cauſe, pour laquelle les Amazones empêchent que la mammelle droite ne groſſiſſe à leurs jeunes filles; car Juſtin, Iſidore, & Euſtathius alleguez ci-deſſus eſtiment, qu'elles le faiſoient, à cauſe qu'elles craignoient, que ſi la mammelle du côté droit parvenoit à ſa groſſeur ordinaire, elle ne les embarraſſât en tirant les fleches; vû-qu'alors la corde de l'arc devoit être bandée avec tant de force, qu'elle vint toucher la mammelle droite, tout ainſi que Virgile le dé-

crit

crit au liv. XI. de son *Eneïde* en ces termes :

Alors portant la main à sa trousse dorée,
Sur la corde elle ajuste une fleche acerée ;
La tire, & courbe l'arc par l'effort redoublé,
Tant que sa gauche touche au fer du trait ailé,
Et l'autre au bout du sein joint la corde tendue.

Mais si cette raison est bonne, il a fallu que les Amazones n'ayent pas été les seules qui n'ayent eu qu'une mammelle, mais aussi les filles de Tyr, qui avoient coutume de porter autrefois un carquois, comme il est dit dans le liv. I. de l'*Eneïde*; de même que les Nymphes compagnes de Diane,

ne, qui se servoient de fleches à la chasse des bêtes fauves ; & je suis surpris que les Poëtes ne les ayent représentées en aucun lieu comme n'ayant point de mammelle droite ; car Virgile même ne peint point Opis de cette maniere, & dit au contraire dans les vers, que nous venons d'alleguer, que de son arc bandé elle avoit touché sa mammelle droite. La raison, qu'Hippocrate apporte dans le passage allegué un peu plus haut, est beaucoup plus vrai-semblable, sçavoir, que l'aliment, qui auroit passé dans la mammelle droite, se répandoit tout, la mammelle étant ôtée, dans le bras voisin & se changeoit en sa substance, d'où il en devenoit plus fort & plus vigoureux. C'est de cette maniere que Galien l'explique aussi dans son *Commentaire sur l'Apho-*

risme

risme XLIII. *d'Hippocrate Sect.* VII. en ces termes : *Car s'il y a peu d'hommes qui se servent également des deux mains à cause de la grande force des nerfs & des muscles, il faut nécessairement qu'aucune femme ne s'en serve, à qui il suffit qu'elle se serve tant soit peu de la seule main droite; puisqu'il* (Hippocrate) *a écrit, qu'on bruloit la mammelle droite aux jeunes filles des Amazones, afin que l'aliment se rendant en plus grande abondance dans la main voisine, elle en devint plus forte, comme étant naturellement foible.* L'Aphorisme, sur lequel Galien fait cette remarque, est celui-ci, *Il n'y a point de femme qui puisse se servir également des deux mains.* Par-où Galien fait voir, que tant s'en faut qu'il se trouve quelque femme qui ait les deux mains assès for-

fortes, qu'au contraire à peine y en a-t-il quelqu'une qui ait la main droite aſſès robuſte pour s'en ſervir; tellement que les Amazones mêmes n'ont point reçû de la nature la main droite auſſi forte que les hommes; & elles reparoient ce défaut de la nature en brulant leur mammelle droite, l'aliment plus abondant & les forces ſe communiquant au bras droit. Mais ſelon moi cette raiſon n'eſt pas aſſès forte pour porter les Amazones à ſe priver d'une mammelle; puiſqu'il eſt certain par les raiſons ci-deſſus alleguées qu'elles ont été d'ailleurs plus robuſtes non ſeulement à la main droite, mais auſſi à tout le reſte du corps.

Goropius a donc inventé cette autre raiſon: *Il n'y a rien*, dit-il, *qu'on doive obſerver avec plus de*

ſoin

soin dans un combat, que de ne pas paroitre avoir jetté son bouclier; & afin que cela n'arrivât, les Cimmeriens vouloient que les apprenties eussent découverte & hors du sein la mammelle gauche, qui est au-dessus & près de la grande artere. Voilà qui est tout-à-fait absurde & contre la vérité de l'histoire; car ce n'étoit pas la mammelle gauche, mais la droite, que les Amazones avoient découverte & hors du sein dans les combats.

Au-reste, comme c'étoit une coutume chès les Amazones, que les meres faisoient tout ce qu'elles pouvoient pour rendre leurs filles robustes & vigoureuses; de même avoient-elles accoutumé d'affoiblir au contraire les garçons, s'il leur en naissoit, en leur disloquant les membres dès l'enfance. Hippocrate dans son liv.

des jointures du corps fait mention de cette barbare coutume, bienqu'il avouë de ne pas ſçavoir ſi cela eſt vrai : *Quelques uns racontent, que les Amazones disloquent les membres aux enfans mâles dès leur enfance : les unes le font vers les genoux, les autres vers les hanches, afin qu'ils deviennent boiteux, & qu'ils ne puiſſent dreſſer des embuches aux filles ; c'eſt pourquoi elles en font des Artiſans, tels que ſont les Taneurs & Courroyeurs, les Fondeurs & Chaudronniers, & autres qui travaillent aſſis. Si cela eſt vrai, c'eſt ce que je ne ſçai pas.*

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que les Grecs en ont pris ce proverbe, *Les boiteux s'aquittent fort bien des devoirs de l'homme envers la femme*, ou, *Les boiteux ſont d'une complexion fort amou-*

reuſe ; parce que les Amazones ne ſe ſervoient pas ſeulement de ces garçons, qu'elles avoient rendus boiteux, pour les ouvrages & les mêtiers, mais auſſi pour en avoir des enfans. Eraſme dans la Chiliade II. Centurie IX. de ſes *Adages* expliquant ce proverbe parle ainſi : *On dit qu'un apophthegme des Amazones a donné naiſſance à ce proverbe. L'Hiſtoire rapporte, qu'il y avoit autrefois une coutume parmi les Amazones de rendre boiteux les enfans mâles en leur tordant ou disloquant le bas ou le haut de la cuiſſe. Que dans la ſuite ayant guerre avec les Scythes, & ceux-ci tâchant de les engager à ſe ranger de leur parti, en leur diſant qu'elles n'auroient plus affaire à l'avenir avec des boiteux & autres gens à qui il manqueroit quelque membre, mais avec des hommes qui*

qui auroient tous leurs membres, *Antianire une des principales Amazones leur répondit ainſi*, Les boiteux s'aquittent fort bien des devoirs de l'homme envers la femme. *Ce proverbe ſe trouve dans Athenée au liv.* XIII. *de ſes* Dipnoſophiſtes, *où il eſt dit contre quelqu'un*, car véritablement tu t'aquittes bien des devoirs de l'homme envers la femme. Ariſtote, pour le dire en paſſant, apporte la raiſon ou le fondement de ce proverbe dans ſes *Queſtions Naturelles* Sect. IV. en ces termes: *Les oiſeaux & les hommes boiteux ſont pour l'ordinaire laſcifs & d'une complexion fort amoureuſe: parce qu'il deſcend fort peu de nourriture aux parties inferieures des uns & des autres à cauſe du defaut de leurs jambes, & qu'au contraire elle ſe communique*

en abondance aux parties superieures, & se convertit en semence. Ce Philosophe dit à-peu-près la même chose au liv. III. chap. I. *de la generation des animaux*, où il parle de la chaleur excessive de certains animaux : *Qui plus est, la maigreur & la foiblesse de leurs jambes est cause qu'ils sont naturellement plus chauds & plus feconds : il en arrive de même aux hommes : car l'aliment, qui devroit passer dans les jambes, se convertit en semence.* Cela soit dit en passant.

Il y a d'autres Ecrivains qui disent, que les Amazones ne nourrissoient point auprès d'elles des garçons ayant les jambes ou autres membres mutilez ou disloquez, mais qu'elles les faisoient mourir, d'où elles eurent le nom d'*Eorpates*, suivant le témoigna-

ge d'Herodote, ainſi qu'il a été dit ci-deſſus. D'autres croyent, qu'elles les envoyoient d'abord à leurs peres pour avoir ſoin de leur éducation.

CHAP. XXIV.

Des armes des Amazones.

IL faut préſentement parler des armes des Amazones; ſur quoi nous allons faire voir qu'il y a bien des difficultez. Nous avons déjà allegué ci-deſſus un paſſage d'Arrien, dans lequel il eſt dit qu'elles alloient à la guerre équipées en Cavaliers. L'Orateur Lyſias témoigne même dans l'*Oraiſon funebre*, qu'il fit à la louange de ceux des Atheniens, qui étoient venus au ſecours des Corinthiens, & qui perirent dans la

guerre contre les Lacedemoniens, qu'elles furent les prémieres qui osérent monter à cheval & de poursuivre ainsi leürs ennemis, ou de courir legerement devant eux, & qu'elles furent aussi les prémieres à se couvrir le corps avec des armes de fer: *Car*, dit-il, *les Amazones étoient d'ancienneté filles de Mars. Elles habitoient auprès du fleuve du Thermodoon: il n'y avoit qu'elles alors de tous leurs voisins qui eussent des armes de fer: elles furent aussi les prémieres qui montérent sur des chevaux, & ainsi ayant surpris leurs ennemis, qui ignoroient cette façon de se battre à cheval, elles les tuoient en fuyant, & laissoient bien loin derriere elles ceux qui les poursuivoient.* A cela même se rapporte ce que dit Philostrate dans ses *Heroïques*, ou l'Histoire

ſtoire des Heros ou grands Capitaines, qui ſe trouvérent au Siege de Troye, & qui s'y ſignalérent: *Il dit que les Muſes, qui étoient filles, ſe battoient auſſi à cheval avec les hommes, tout ainſi que les Amazones, & qu'Hiera femme de Telephe commandoit cette Cavalerie.* Quintus Smyrneus au liv. 1. des *Paralipomenes d'Homere* montre, de quelles armes défenſives & offenſives elles ſe ſervoient. Ce que fait auſſi Hippocrate dans ſon liv. *de l'Air, de l'Eau, & des Lieux*, qui outre les chevaux leur donne encore des fleches & des halebardes ou javelots: *Elles* (les Amazones) *vont à cheval, tirent des fleches, & lancent le javelot.*

Outre cela il eſt certain, qu'elles ſe rendirent redoutables par les haches à deux tranchans qu'el-

les portoient; & même la hache étoit une des armes dont elles se servoient le plus, c'est pourquoi Horace l'appelle la *hache d'Amazone* dans l'*Ode* IV. du *liv.* IV. où il fait un bel éloge de Drusus: *Tel parut au pied des Alpes le jeune Drusus les armes à la main, & tel fut l'effroi des Vindeliciens & des Rhetiens; je ne sçaurois dire d'où vient à ces Peuples la coutume de se servir de haches dans les combats, ainsi que les Amazones; aussi n'est-il pas possible de tout sçavoir; mais une chose sçai-je bien, c'est que ces troupes, depuis long temps toujours victorieuses, après avoir porté loin leurs conquêtes, viennent enfin d'être défaites par la valeur & la sage conduite de ce jeune Heros.* Où il s'étonne de ce que ces Barbares, qui habitoient dans les Alpes,

pes, se sont servis à la guerre de la hache, qui étoit propre aux Amazones. Qui plus est, Pline rapporte au liv. VII. chap. LVI. de son *Histoire Naturelle*, que Penthesilée Reine des Amazones avoit inventé la hache. Et pour quel usage, si ce n'est pour casser la tête aux ennemis? Virgile aussi au liv. XI. de son *Eneïde* introduit l'Heroïne Camille armée d'une hache & d'un javelot, & lui donne toûjours un habit d'Amazone;

Tantôt parmi les rangs marchant la hache en main,
Et pour combattre ouvrant la moitié de son sein,
Tantôt lançant un dard, toûjours apre au carnage,
Camille fait sur tous admirer son courage.

Ensuite il dit de ses compagnes:

Des Nymphes d'Ausonie & la gloire & la fleur,
La pique * *en main Tarpée imite sa valeur,*
Avec la brave Tulle & l'ardente Larine,
L'élite de sa troupe & vaillante & divine,
Compagnes de Camille en la guerre, en la paix,
Dans les sanglans combats, dans les sombres forêts.

Et dans les vers qui suivent il montre, qu'elles avoient les mêmes armes que les Amazones:

Tels void le Thermodon sur ses rives guerrieres

* Ou *La hache*, comme il y a dans l'Original.

Fon-

Fondre les escadrons des Amazones fieres,
Avec des cris de joye en foule tremoussant,
*Ou tournant leurs écus * figurez en croissant,*
A l'entour d'Hippolyte, ou de Penthesilée,
Qui ramene son char de l'ardente mêlée.

Il nait ici une difficulté, qui n'est pas petite, des paroles d'Arrien au passage cité plus haut, où il dit que les Amazones portoient des haches au lieu de halebardes; car si elles portoient des haches au lieu de halebardes, il s'ensuit qu'elles ne se servoient point de halebardes pour se battre. Mais voici Quintus Smyrneus qui leve la difficulté, lorsqu'il introduit

* Ou *petits boucliers.*

au liv. II. des *Paralipomenes d'Homere* Penthesilée se jettant dans la mêlée & blessant Podarque d'un coup de halebarde : *Alors Penthesilée toute transportée de fureur porta un grand coup de sa halebarde sur le gros muscle de la main droite de Podarque.* Et Virgile dans lés vers, que nous venons d'alleguer, donne des javelots à son Amazone, & il l'introduit plus bas au même livre faisant de beaux exploits avec sa halebarde :

Amastre de son dard sent la
pointe acerée,
Demophon, Harpalique, &
Chromis, & Terée,
Autant de Phrygiens expirérent
soudain,
Qu'on vid partir des traits de
sa robuste main.

Hip-

Hippocrate auſſi leur attribue des javelots, lorsqu'il dit dans les paroles ci-deſſus alleguées, qu'elles *lançoient des dards* ou *javelots*. Et l'on appelle *jaculum* ou *javelot* toute arme qui ſe jette avec la main. Mezence au liv. x. de l'*Eneïde* lui donne le nom de *telum miſſile* ou d'*arme que l'on jette de loin*:

Viens, mon bras, mon Dieu ſeul,
lancer ce dard rapide,
Du vaincu dépouillé par ma dextre homicide
Le trophée eſt à toi, &c.

Xenophon au liv. v. chap. 11. paragr. 11. de l'*Expedition de Cyrus* met auſſi la lance ou la halebarde au nombre des armes, qui ſe jettent avec la main: *Et l'on jettoit tout à la fois des dards, des*

lances ou halebardes, des fleches, des coups de fronde, & quantité de pierres avec les mains. Par consequent la halebarde étoit la même chose que le dard ou javelot, puisqu'en effet on la lançoit & on en frappoit de loin l'ennemi; comme cela peut se prouver par une infinité de passages d'Homere, de Virgile, & d'autres anciens Poëtes. On peut aussi le confirmer par le témoignage de Lucien, qui dans son *Dialogue* intitulé *les Images* met au nombre des plus celebres pieces de Phidias *une Amazone s'appuyant sur une halebarde.* De même que par l'Epigramme de l'Empereur Adrien sur le combat des Amazones: *Lorsque les trompettes eurent sonné le signal, l'impetueuse Hippolyte tua Theutras, Lyce Clonus, Alce Oebalus; Oebalus avec une épée,*

épée, Clonus avec un javelot ou une halebarde, Theutras avec une fleche. On peut auſſi prouver cela, contre ce qu'avance Arrien, par les Medailles, où ſe voyent repréſentées des Amazones avec des halebardes, des haches à deux tranchans, ou un bouclier en demi-lune, comme dans cette Medaille de l'Empereur Caracalla, que le celebre Mr. Patin a miſe dans ſon Threſor.



Cela étant manifeſte & ne pouvant

vant ſe nier en aucune maniere, je ne vois pas comment on peut défendre Arrien. Toutefois il eſt certain que les Amazones ſe ſont ſouvent ſervies de haches, & même plus ſouvent que de halebardes; car étant montées ſur des chevaux fort legers & fort vîtes elles s'approchoient de leurs ennemis & ſe battoient avec eux à grands coups de hache; & ſi elles étoient attaquées par des troupes plus fortes & plus nombreuſes qu'elles ne pouvoient ſoutenir, elles ſe ſauvoient par la grande vîteſſe de leurs chevaux, & en fuyant elles lançoient des dards par derriere, à la maniere des Parthes, contre ceux qui les pourſuivoient. Virgile au liv. XI. de ſon *Eneïde* exprime fort bien cette maniere de ſe battre en la perſonne de Camille:

Ama-

Amazone imitant la Déesse des
bois,
De son dos pend son arc & son
riche carquois;
De son arc, qu'en fuyant elle
tourne en arriere,
Même elle fait voler la fleche
meurtriere.

A quoi semble regarder le reproche, qu'un Ligurien fait à Camille Amazone des Volsques au liv. XI. de l'*Eneïde* de Virgile le plus sçavant de tous les Poëtes Latins:

Sans te fier aux pieds de ton no-
ble cheval,
Commençons, lui dit-il, un com-
bat plus égal,
Descendons sur l'arene, & sans
nul avantage

Mon-

Montrons qui de nous deux a le plus de courage.

Voilà, si je ne me trompe, qui peut suffire pour faire voir ce que c'étoit que la hache des Amazones; hormis que quelqu'un ne souhaitât encore, qu'on lui mit devant les yeux la figure & la forme de cette hache; ce qui est aisé à faire, puisqu'on peut voir & manier dans les Cabinets des Sçavans quantité de Medailles, où est représentée la figure de la hache des Amazones. Je me fais donc un plaisir de mettre ici quelques unes de ces Medailles, en faveur de ceux qui aiment les Antiquitez. La prémiere que voici, est tirée du Cabinet de Mr. Seguin, homme très sçavant & fort habile dans la recherche & l'explication de tous les monumens anciens.





On convient ſans doute, que c'eſt ici l'effigie de l'Amazone Smyrne, qui a donné le nom à la ville, ainſi que montre l'inſcription du revers. Il y a encore pluſieurs autres Medailles, où l'on void cette hache qui paroit par derriere ſur l'épaule de l'Amazone. J'ajouterai donc celle-ci tirée du Cabinet de nôtre Ami, ayant d'un côté la tête d'une Amazone avec une hache, & de l'autre un éperon de navire, le ſymbole, comme on le peut conjecturer, d'une ville maritime.





La même hache se void aussi dans cette Medaille antique, dont l'estampe nous a été envoyée par Mr. André Morel Suisse, homme d'une rare érudition & très habile & très heureux à dessiner les Medailles; c'est pourquoi il a été choisi préferablement à tous les autres par Louïs le Grand pour représenter à sa maniere accoutumée les Medailles du Thresor Royal. Que ce soit ici la hache de l'Amazone, qui a donné le nom à la ville de Thyatire, cela paroitra des autres Medailles des Thyatireniens, que nous mettrons cidessous.

Cette



Cette Medaille est aussi remarquable, représentant d'un côté la tête de l'Empereur Neron, & de l'autre la figure d'une hache d'Amazone, & frappée par les mêmes Thyatireniens.



A toutes ces Medailles nous joignons la belle effigie de la Reine des Amazones, que nous avons tirée de l'*Iconographie* de Jean-Angele

gele Caninius; quoique la forme de la hache y soit un peu différente de celle des autres, soit que cette différence ait été causée par l'ignorance de l'Ouvrier, ou plûtôt par l'injure du temps.

La hache ne fut pas seulement celebre chès les Anciens, à cause que les Amazones s'en servoient à la guerre, (ce qui se void clairement par les Medailles, que nous venons de rapporter) mais elle fut encore destinée à un usage religieux & sacré, la statue de Jupiter tenant une hache à la main ayant été consacrée; d'où est venu le culte de Jupiter *Labradéen*, c'est-à-dire, *qui portoit une hache*, ce nom lui ayant été donné, parce que les Lydiens appellent en leur Langue une hache λάβρυν. On dit que cette hache avoit appartenu à Hippolyte


REGINA DELLE AMAZONI.

lyte Reine des Amazones ; car Hercule ayant vaincu cette Heroïne & ayant remporté ſes dépouilles, fit préſent à Omphale Reine des Lydiens de la hache dont elle ſe battoit ; celle-ci la laiſſa en propre avec ſon Royaume à ſes ſucceſſeurs, avec tant de veneration pour l'Amazone, que non ſeulement ils la gardoient religieuſement comme un depôt & un gage ſacré de l'Empire, mais ils la portoient auſſi pour s'en faire honneur comme une marque de la Royauté ; & cette coutume dura juſqu'à Candaule, lequel dédaignant cette charge, la donna à porter à un de ſes Favoris. Enfin Candaule étant mort, & Gygès ſon ſucceſſeur ayant trouvé par hazard cette hache, il la tranſporta en Carie, où ayant bâti un temple à Jupiter dans

dans la ville de Mylaſe, il lui conſacra en même temps cette hache, ayant fait ériger une ſtatue, qui repréſentoit Jupiter armé d'une hache d'Amazone au lieu d'une foudre; d'où on lui donna, comme j'ai dit, le ſurnom de *Labradéen* ou de *Porte-hache.* Cette hiſtoire ſe trouve dans Plutarque au Traîté intitulé les *Helleniques* ou *Hiſtoires Greques.* Voici la ſtatue de ce Jupiter Labradéen, telle qu'elle ſe void dans la Medaille ci jointe & tirée du Cabinet de l'illuſtre Mr. Seguin.



Il y a pourtant des gens qui croyent, que la hache n'eſt pas repréſentée aſſès exactement dans cette Medaille, & que l'eſtampe, que le celebre Mr. Morel en a donnée, le fait bien voir, dans laquelle un trident eſt joint à la hache de cette maniere.



Or le trident eſt une arme de ſa longueur d'une halebarde, tel qu'eſt celui que les Auteurs fabuleux donnent à Neptune. Ce qui fait que le manche de la ha-

che paroit beaucoup plus long qu'il ne doit être, c'est qu'on y a joint une halebarde à trois pointes, qui est de la même longueur. Ce qui ne doit surprendre personne, puisque l'on trouve dans le Cabinet de St^e^. Genevieve à Paris une Medaille, où d'un côté se void la figure d'un trident avec une hache, & de l'autre la tête de l'Empereur Auguste.



Cependant nous voyons aussi dans cette Medaille de l'Empereur Caracalla, dont l'inscription est ΘΥΑΤΕΙΡΗΝΩΝ, *des Thyatire-*

tireniens, le manche d'une hache toute ſeule, long comme celui d'une halebarde & touchant à la terre. Ce qui, pour le dire ingenument, me paroit abſurde, & je n'ai pû trouver pourquoi cela a été fait.



CHAP. XXV.

Du bouclier des Amazones.

A préſent nous allons parler du bouclier des Amazones; en quoi nous trouvons une plus grande difficulté, non qu'on ne

sçache assès que les Amazones se sont servies de cette espece de bouclier ; mais parce que les Auteurs ne sont point d'accord entre eux, quelle a été sa forme, cela étant très difficile à développer. Et certes il est à craindre, que je ne découvre dans ce que j'entreprens d'éclaircir, de nouvelles difficultez plûtôt que de pouvoir reüssir dans mon dessein ; toutefois il faut l'essayer. Pour commencer donc, lorsque nous parlons simplement du mot *pelta* ou *bouclier*, il est clair qu'on entend le bouclier des Thraces, selon le témoignage d'Hesychius, qui explique le mot πέλτην ou *bouclier* par ὅπλον Θράκιον ou *arme Thracienne*. D'où l'on void que *pelta* ou *le bouclier* étoit propre aux Peuples de Thrace ; & de là est certainement venu le verbe πελτάζειν,

τάζειν, qui veut dire *se servir adroitement & prudemment du bouclier contre l'ennemi & s'en couvrir le corps;* ce qui est aussi attribué aux Thraces, comme leur étant propre & particulier, par Maxime de Tyr dans la VII. de ses *Dissertations*, dans laquelle il rapporte les exercices & les qualitez particulieres de diverses nations: *Les Thebains*, dit-il, *aiment à jouër de la flute, & la Muse qui jouë de la flute est propre aux Béotiens. Les Atheniens s'appliquent à l'éloquence, & leur art particulier c'est de composer ou de reciter des harangues. Les exercices des Cretois consistent à aller à la chasse, à traverser les montagnes, à lancer le dard, & à courir çà & là. Les Thessaliens sont habiles à monter & à aller à cheval. Les Cyreniens sont bons Cochers &*

Charretiers. Les Etoliens ſont adonnez aux brigandages. Les Acarnaniens ſont adroits à darder le javelot. Les Thraces ſe ſervent fort bien du bouclier appellé pelta. *Les Inſulaires ſe plaiſent à la navigation.*

Denis d'Halicarnaſſe au liv. II. de ſon *Hiſtoire Romaine*, où il traite de l'équipage des Saliens Prêtres du Dieu Mars, fait voir quelle étoit la figure du bouclier des Thraces, lorſqu'il dit: *Chacun d'eux* (des Saliens) *porte l'épée au côté : ils tiennent à la main droite une lance, ou une verge, ou quelque autre choſe ſemblable, & à la gauche un bouclier Thracien, qui reſſemble à un bouclier rayé de haut en bas & ayant les côtez enfoncez au milieu & plus étroits: on dit que les Prêtres des Curetes chès les Grecs portoient de tels boucliers.*

cliers. Il paroit clairement de ce paſſage de Denis, ſi je ne me trompe, que le bouclier des Romains appellé *ancile* étoit ſemblable à celui des Thraces nommé *pelta*; car il parle là de l'ornement & de l'armure des Saliens, qui certainement portoient de ces *ancilia* ou boucliers Romains dans les grandes fêtes; & de là on void que cette ſorte de bouclier fut appellée *ancile*, parce que, comme dit Feſtus, il étoit échancré aux deux côtez, en ſorte que le haut & le bas étoient plus larges que le milieu, & à-peu-près de cette forme, que les Antiquaires expoſent à nôtre vûe.



Mais Plutarque dans la *Vie du Roi Numa* nous empêche de demeurer dans cette opinion ; car faisant là en peu de mots l'histoire des *ancilia* ou boucliers Romains, il enseigne une methode toute contraire à celle que Denis suit, & il nie que la figure du bouclier Romain fut la même que celle du bouclier Thracien, & qu'il y avoit cette différence, c'est que l'*ancile* ou bouclier Romain n'étoit ni cercle, ni ne formoit aucune circonference, mais avoit une échancrure d'une ligne spi-

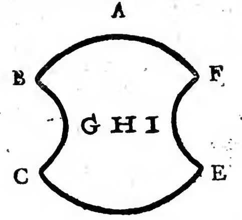
ſpirale; voici ce qu'en dit Plutarque: *Ils appellent ces boucliers* (des Saliens) ancilia *ou boucliers Romains, à cauſe de la figure: car l'ancile ou bouclier Romain n'eſt ni un cercle, ni il ne forme aucune circonference, comme eſt le* pelta *ou bouclier Thracien, mais il a une échancrure d'une ligne ſpirale, dont les extrêmitez ſe courbant & s'enfonçant les unes dans les autres font une figure courbe.*

Il n'y a perſonne qui ne voye quelle conſequence on peut tirer de là; car ſi l'*ancile* ou bouclier Romain, ainſi que le dit Plutarque dans cet endroit, eſt différent du *pelta* ou bouclier Thracien, en ce qu'il n'eſt ni cercle, ni ne forme aucune circonference, comme eſt le *pelta* ou bouclier Thracien, il s'enſuit deux choſes; la prémiere, que le bou-

clier Romain étoit différent du bouclier Thracien, contre ce que dit expressément Denis dans le passage que nous venons de citer, que les boucliers des Saliens, c'est-à-dire, les *ancilia* ou boucliers Romains, étoient les mêmes que les *peltæ* ou boucliers Thraciens; la seconde, que le *pelta* ou bouclier Thracien n'étoit point enfoncé ni échancré aux deux côtez, comme le prétend le même Denis, mais qu'il étoit parfaitement rond. Pour moi, j'avouë que je ne vois pas par quel moyen on peut concilier Plutarque avec Denis, encore moins comment les accorder tous deux avec Ovide sur l'*ancile* ou bouclier Romain & le *pelta* ou bouclier Thracien, ni comment faire entrer Ovide dans leur sentiment, lequel dans le liv. III. de ses

ſes *Faſtes* donne cette étymologie de l'*ancile* ou bouclier Romain : *On appelle* ancile, *ou bouclier Romain, ce qui eſt rogné ou arrondi de tous côtez, & où il n'y a aucun coin, de quelque côté que vous le regardiez* ; car ſi l'*ancile* ou bouclier Romain étoit rogné ou arrondi de toutes parts, il n'étoit donc pas échancré & courbe aux ſeuls côtez, ainſi que le prétendent ces Auteurs, mais il étoit égal par-tout & formoit une figure parfaitement ronde. Je ſçai qu'il n'eſt pas poſſible que de ſi grands hommes ayent ignoré la forme de l'*ancile* ou bouclier Romain, & que ne l'ayant pas ignoré, ils ſoient de différens ſentimens là-deſſus ; c'eſt pourquoi il faut auſſi qu'Ovide ſoit de leur ſentiment dans les paroles que nous venons de rapporter, & que par

rogné ou *arrondi de tous côtez* on doit entendre cet espace, qui est véritablement renfermé dans une ligne, laquelle toutefois n'est pas ronde, c'est-à-dire, par-tout également distante du milieu, mais un peu échancrée & courbe vers le milieu du cercle. „ Plutarque appelle cette courbure de la même ligne l'*échancrure d'une ligne spirale*, de la même maniere que Joachim Camerarius l'a représenté dans la Decurie IX. Probl. VIII. de ses *Mêlanges de Problemes*: *Supposez*, dit-il, *un cercle comme celui-ci marqué* ABCDEF *du centre* H, *& coupez le en l'échancrant des deux côtez, & afin qu'il n'y paroisse point d'angle, vers l'espace* BGC *&* FIE.



On repréſentera donc cette figure, que Plutarque a tracée, & que l'on montre avoir été tirée d'ouvrages antiques, de la maniere qu'elle eſt dépeinte ici. C'eſt ainſi, dis-je, qu'on doit entendre Ovide dans cette deſcription de l'*ancile* ou bouclier Romain, en ſorte qu'il n'exclue point cette échancrure aux côtez, dont nous venons de parler, mais ſeulement les angles ; ce qui ſe void par ces paroles, *Il n'y a point d'angle, de*

quelque côté que vous le regardiez. Et de cette maniere nous accordons Ovide avec Plutarque & autres, sur la figure de l'*ancile* ou bouclier Romain; cependant la difficulté n'est pas levée sur la différence, que Plutarque met entre l'*ancile* ou bouclier Romain & le *pelta* ou bouclier Thracien, sçavoir, que l'*ancile* ou bouclier Romain n'a pas la figure d'un cercle parfait; d'où il s'ensuit, que le *pelta* ou bouclier Thracien est un cercle, qui a toute sa circonference. En quoi certes je ne vois pas, comment on peut concilier Plutarque avec Denis, lequel, ainsi que nous l'avons vû, reconnoit dans l'*ancile* ou bouclier Romain, qu'il fait le même avec le *pelta* ou bouclier Thracien, des côtez plus étroits à cause de cette échancrure aux cô-

côtez, que Plutarque a marquée; car si on dit que l'*ancile* ou bouclier Romain ne forme pas un cercle, à cause qu'il a l'*échancrure d'une ligne spirale* aux côtez, il s'ensuit que le *pelta* ou bouclier Thracien, qui selon Plutarque forme un cercle, n'a du tout point ces échancrures aux côtez; ce qui est contre la description de Denis, &, comme je crois, contre la vérité. Je laisse à d'autres à soudre cette difficulté, car j'avouë ne le pouvoir faire.

Pour ce qui est de Camerarius, il a asses bien rencontré dans le Probleme, dont nous venons de parler; mais il s'est grossierement trompé en donnant la même figure au bouclier Romain, à celui des Thraces, & à celui des Amazones; tout de même que le

le Poëte, quand il dit, que les boucliers des Amazones sont faits en demi-lune, n'entend autre chose que l'échancrure d'une ligne spirale aux côtez, dont il a été parlé tout-à-l'heure. J'aime mieux en croire Lipse, qui dans ses *Analectes sur la discipline militaire des Romains* croid, que le bouclier des Amazones étoit différent de celui des Thraces & des autres sortes de boucliers; car après avoir proposé comme en doutant son sentiment sur les autres boucliers, il parle ensuite de celui des Amazones de cette maniere: *Ayant ainsi posé ces choses, mais en hésitant, je puis avancer quelque chose de plus certain sur le bouclier des Amazones; car il étoit différent de ceux dont nous venons de faire mention.* De même Saumaise dans ses *Exercitations*

tations sur Pline & sur Solin ne fait pas difficulté de corriger Pline sur ce qu'ayant lû dans Théophraste au liv. XII. de l'*Histoire des Plantes* chap. v. dans la description du figuier des Indes, *qu'il avoit les feuilles aussi grandes qu'un bouclier*, il a tourné ainsi ces paroles, *la largeur de ses feuilles égaloit celle d'un bouclier d'Amazone;* comme si c'étoit la même chose de dire *un bouclier* simplement & *un bouclier d'Amazone*, & qu'il n'y eût aucune différence entre eux. C'est pourquoi Saumaise prononce hardiment là-dessus: *Or le* pelta *ou bouclier en demi-lune n'étoit point propre aux Amazones, mais aux Thraces; & les* peltæ *ou boucliers des Amazones avoient une forme toute particuliere.* Quelle étoit donc cette forme particuliere? Celle

Celle que Virgile a représentée dans ces paroles de son *Eneïde* au liv. I. *Penthesilée toute bouillante de courage mene les escadrons des Amazones armées de boucliers en demi-lune.* Et au liv. XI.

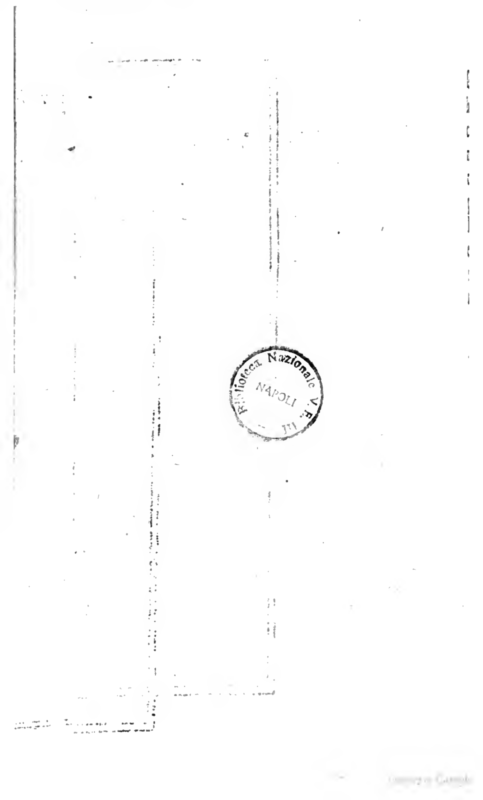
Tels void le Thermodon sur ses
rives guerrieres
Fondre les escadrons des Amazones fieres,
Avec des cris de joye en foule
tremoussant,
Ou tournant leurs écus figurez
en croissant.

Seneque le Tragique souscrit aussi à ce que dit Virgile de la figure en demi-lune du bouclier des Amazones, *ayant le côté couvert d'un bouclier en demi-lune;* car il est clair, que le mot de *par-*

parma (qui ſignifie auſſi bouclier) eſt mis là pour celui de *pelta* ou bouclier Thracien. Et Martianus Capella au *liv.* VI. dans la deſcription de l'Italie, après avoir dit que l'Italie forme une demi-lune, & qu'elle s'étend autour du promontoire Brutien ou de Saetta comme un demi-cercle, ajoute un peu plus bas, que ce pays reſſemble à la figure d'un bouclier d'Amazone: *Il ſe tourne auſſi à gauche, & en même temps fait la figure d'un bouclier d'Amazone par les deux promontoires, qui ſont à ſes extrêmitez.* Quintus Smyrneus dit auſſi la même choſe en termes exprès au liv. I. des *Paralipomenes d'Homere*, où il fait la deſcription des armes de Pentheſilée; nous avons jugé à propos de mettre ici ce paſſage tout du long, afin qu'on voye

voye d'un coup d'œuil toute l'armure des Amazones: *Alors Penthesilée s'étant munie de force & de courage, sauta hors du lit, & mit sur les épaules ses armes artistement travaillées, dont le Dieu Mars lui avoit fait présent. Elle mit d'abord ses jambes & ses cuisses extrêmément blanches dans des bottines dorées, qui lui alloient parfaitement bien: ensuite elle prit sa cuirasse bigarrée, & toute glorieuse elle mit au côté sa grande épée, dont le fourreau étoit tout brillant d'argent & d'yvoire bien poli: enfin elle prit son beau bouclier en forme de demi-lune, laquelle se leve de dessous le vaste Ocean avec ses croissans & étant à demi pleine.* C'est ainsi que Quintus Smyrneus s'explique, en disant que le *pelta* ou bouclier des Amazones est fait en forme de croissant

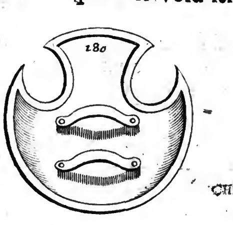

Tom. I. Pag. 308.
EIL.


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

ſant & repréſente la figure de la lune demi-pleine. Prenez garde cependant à la difficulté qu'il fait naître, lorsqu'il attribue des croiſſans à la lune demi-pleine, puisque autre eſt la figure de la lune en ſon croiſſant, & autre en demi-cercle. Et Pline au liv. II. chap. IX. de ſon *Hiſtoire Naturelle* dit: *La lune paroit d'abord en croiſſant, puis demi-pleine, enſuite en demi-cercle avec des pointes, puis dans ſon plein, & tout-d'un coup elle diſparoit.* Pour lever cette difficulté on doit dire, que les Poëtes n'examinent pas à la derniere rigueur ces ſortes de choſes naturelles. Et bien je le veux; mais quand dans le même paſſage de Quintus Smyrneus Pentheſilée ſe couvre la poitrine de ſa cuiraſſe, comment peut-on accorder cela avec la mammelle

hors

hors du sein ? y répondrons-nous en disant, que la cuirasse étoit faite de telle maniere que l'espace étoit assès grand pour pouvoir tirer hors du sein la mammelle droite ? Au-reste Lipse dans le passage allegué ci-dessus donne la figure du *pelta* ou bouclier d'Amazone, qu'il a prise sur un marbre antique, qui se void à Rome dans les Jardins du Pape, & où est représenté un combat d'Amazones ayant de ces boucliers, qui ressemblent à une demi-lune double vers le haut du bouclier, tel qu'on le void ici.



CHAP.

CHAP. XXVI.

Quelques autres opinions ſur la figure du bouclier des Amazones.

JE penſois avoir fait voir aſſès clairement par tout ce que je viens de dire, ce qu'on devoit croire de la figure du bouclier des Amazones; mais voici des paſſages de quelques Auteurs, qui m'ôtent cette penſée, & qui montrent le contraire. Et qui ne s'étonnera, quand après une recherche ſi exacte, par-où il ſembloit que toutes les difficultez étoient levées, il lira ces paroles de Pollux au liv. 1. de ſon *Vocabulaire*, où il rapporte les noms des armes: *Le* pelta *ou bouclier d'Amazone, ainſi que dit Xenophon, eſt ſemblable à la feuille de* *lier-*

lierre. Mais Arrien au liv. VII. de l'*Histoire d'Alexandre* dit, qu'il ne se trouve aucun passage dans Xenophon, où il soit fait mention des Amazones. Sans doute que Pollux a rapporté aux Amazones ce que Xenophon a dit des armes des Mossynéciens; ce qui paroitra des paroles mêmes de Xenophon, qui se trouvent au liv. v. chap. IV. de l'*Expedition de Cyrus*, & que je mets ici: *Ceux* (des Mossynéciens) *qui restoient se rangérent ainsi en bataille: ils étoient distinguez en centuries comme en autant de compagnies, & formoient un bataillon quarré, tenant tous de la main gauche de petits boucliers couverts de peaux velues de bœufs blancs & ayant la figure d'une feuille de lierre.* Voilà ce que Xenophon dit des Mossynéciens, comme il paroi-

tra

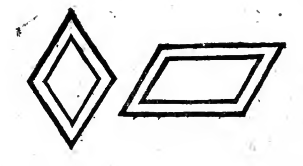
tra à quiconque voudra prendre la peine de lire ce paſſage. Je ſçai que les Moſſynéciens étoient mis au nombre des Peuples barbares de la Scythie, & qu'ils n'étoient pas éloignez des pays où les Amazones demeuroient ; parce qu'entre les villes habitées par les Amazones il y avoit celle de Chalybie, ainſi que nous le verrons dans la ſuite en parlant des lieux de leur demeure. Après les Chalybes venoient les Tibareniens, qui étoient voiſins des Moſſynéciens, ſuivant l'opinion d'Apollonius dans le liv. II. de ſon *Expedition des Argonautes.* Mais il ne s'enſuit pas de là, que les Amazones ſe ſoient ſervies des mêmes boucliers que les Moſſynéciens. Que ſi cela ne ſuit pas néceſſairement, du moins eſt-il vrai-ſemblable, & Nonnus au liv.

XIX. de ses *Dionysiaques*, où il parle des Amazones, le confirme aussi suffisamment, si on prend la peine de conferer les paroles, qu'il employe pour décrire les boucliers de ces femmes, avec celles de Xenophon, que nous venons de rapporter. Voici donc comme Nonnus parle des Amazones: *Les Amazones ne sont-elles pas d'auprès du fleuve du Thermodoon? Ne sont-elles pas des femmes guerrieres venues du mont Caucase? Ne portent-elles pas des arcs legers? Ne décochent-elles pas des flèches? N'ont-elles pas des chevaux fougueux & courageux? N'élevent-elles pas sur les épaules une peau de bœuf avec le poil & apprêtée à demi?* Par ces derniers mots il est clair qu'il décrit le bouclier des Amazones. Or ce que Xenophon parlant des petits bou-

boucliers des Moſſynéciens appelle *boucliers couverts de peaux velues de bœufs blancs*, Nonnus faiſant mention des boucliers des Amazones, en d'autres termes à la vérité, mais dans le même ſens, les nomme *peau de bœuf avec le poil & apprêtée à demi;* le mot Grec βοείη, que Nonnus employe, ſignifiant *une peau de bœuf*, & celui d'ἡμιτέλεστος *velu & apprêté à demi;* ce qui eſt la même choſe que *boucliers couverts de peaux de bœuf velues;* car le mot Grec γέῤῥα veut dire, ſelon Heſychius, *armes défenſives faites de peau*, & celui de δασέα *velues & couvertes de poil.*

On trouve encore des paſſages d'Auteurs anciens, qui prouvent que le bouclier des Amazones étoit carré, & de cette eſpece de carré, que les Mathematiciens

appellent lozange, dont les côtez sont égaux & les angles obliques & aigus. D'abord il faut mettre ces figures devant les yeux de ceux qui n'ont point appris les Mathematiques.



Je m'en vai montrer, que les boucliers des Amazones avoient cette figure quadrangulaire, dont les côtez étoient égaux & les angles obliques & aigus. Pausanias dans ses *Attiques* rapportant l'histoire de la défaite des Amazones dans le Pays Attique dit, qu'Hippolyte

polyte leur Reine ayant été vaincue par Thefée fe fauva à la fuite dans la ville de Megare avec un petit nombre des fiens, & que voyant fes affaires defefpérées elle y mourut de chagrin peu de temps après; qu'elle y fut enterrée; & qu'on lui érigea un tombeau, qui avoit la figure d'un bouclier d'Amazone. C'eft ce que dit en paffant Paufanias, fans rien ajouter de la figure du bouclier d'Amazone. Mais Plutarque faifant mention dans la *Vie de Thefée* de ce même tombeau d'Amazone, qui fe voyoit à Megare, lui donne la figure quadrangulaire, dont les côtez font égaux & les angles obliques & aigus: *Les Megariens*, dit-il, *montrent auffi dans leur ville près du chemin, qui mene du marché au lieu appellé le courant, le tombeau d'Amazone, qui a la*

figure quadrangulaire, dont les côtez sont égaux & les angles obliques & aigus. Le sçavant Amiot a traduit ainsi ces dernieres paroles, *où l'on void une ancienne tombe en forme de lozange.* Il paroit donc par la confrontation de ces deux passages, que le bouclier des Amazones étoit carré, & de cette espece de carré, que les Géometres appellent lozange, dont les côtez sont égaux & les angles obliques & aigus. A ceux-ci on peut joindre Suidas & Phavorinus, qui ont composé des Dictionaires, & qui disent, πέλται ou *peltæ signifient des lances & de petits boucliers carrez.*

Qui est-ce donc qui ne s'étonnera de voir les Auteurs dans des sentimens si contraires pour marquer la figure du bouclier des Amazones? Pour moi, je n'ai autre

tre chose à dire sur un sujet si embrouillé, si ce n'est que la figure du bouclier des Amazones n'a pas toûjours ni en tous lieux été la même ; cependant il faut croire, que la figure la plus commune & la plus ordinaire étoit celle que nous avons tirée des paroles de Denis d'Halicarnasse & de Plutarque, & que les statues antiques & les medailles prouvent asses clairement ; c'est pourquoi nous avons jugé à propos d'en mettre ici quelques unes. De toutes les Medailles, où la figure du bouclier est mieux représentée, c'est celle que nous avons donnée ci-dessus, & qui a été frappée par les Magnesiens en l'honneur de l'Empereur Caracalla ; à laquelle on peut joindre cette autre, qui fut battue par les habitans de la ville de Smyr-

ne en faveur de Julie Mesienne. Dans ces deux Medailles on void une Amazone debout avec une tour sur la tête, tenant de la main gauche un bouclier & une hache à deux trenchans, & soutenant de la droite un temple ou la figure d'un temple.



La même figure de ce bouclier se peut voir dans la Medaille suivante, dont le celebre Mr. Morel a eu l'honnêteté de nous envoyer l'estampe, qu'il a tirée lui-même. Les têtes de l'Empereur

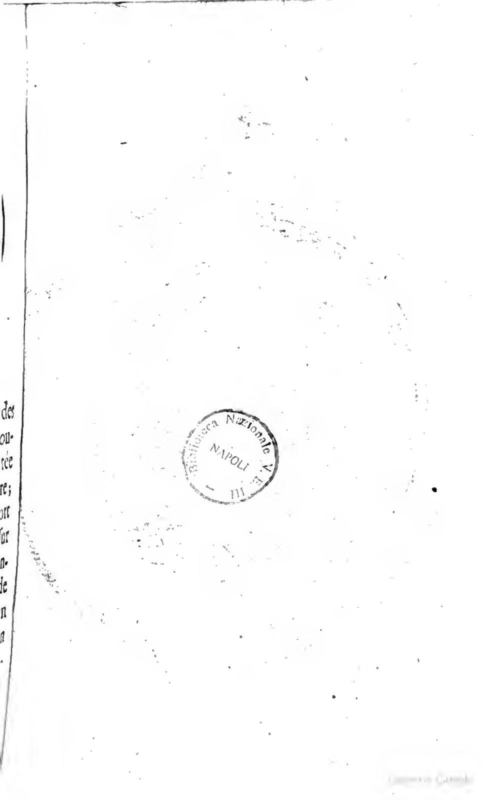
Com-

Commode & de Martia sa concubine y paroissent jointes ensemble, & sous celle de Martia un bouclier d'Amazone. Lampridius dans la *Vie de ce Monstre* nous fournit la raison de cela en ces termes: *Il fut appellé Amazonien à cause de l'amour qu'il avoit pour sa concubine Martia, qu'il aimoit peinte en Amazone; pour laquelle aussi il voulut paroitre dans l'Amphithéatre de Rome en habit d'Amazone.* Il est aussi rapporté par le même Lampridius, que les Flatteurs de cet Empereur donnoient le nom d'*Amazonien* au mois qui étoit communément appellé Decembre.

Au-



Au-reste voici une lampe des Amazones, où la figure du bouclier d'Amazone est représentée à-peu-près de la même maniere; elle se trouve dans l'Ouvrage fort étendu, que Licetus a composé sur les lampes inextinguibles des Anciens, & dont j'ai jugé à propos de mettre ici l'estampe; parce qu'on peut voir dans cette lampe non seule-


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



feulement la figure du bouclier, mais auſſi des autres armes & de l'habit des Amazones. Voici les paroles, que Licetus employe pour expliquer cette matiere: *Le celebre Mr. Caſſiano m'a auſſi envoyé depuis peu de Rome l'eſtampe d'une lampe d'argille cuite, d'un ouvrage admirable, & telle qu'on la void ici. Une Amazone y eſt repréſentée mourant de ſes bleſſures, ayant la tête & le col panchez & les cheveux épars, embraſſant de ſa main droite le col de ſa compagne, & tenant encore de ſa main gauche ſon bouclier pendant. A côté droit paroit un cheval henniſſant, à côté gauche un caſque & un carquois par terre. Au bas on void auſſi par terre une hache à deux trenchans & le caſque de l'autre Amazone, comme auſſi un arc encore tendu avec*

deux

deux fleches deſſus. Voilà ce que Licetus rapporte avec aſsès de vrai-ſemblance, s'il ſe fût contenté de dire, qu'il y avoit un cheval, & qu'il n'eût pas ajouté, qu'il henniſſoit; car je ne vois pas à quelle marque il a pû découvrir ce cri. Je crois auſſi que l'Ouvrier s'eſt trompé en repréſentant la mammelle droite de l'Amazone bleſſée dans toute ſa juſte grandeur, contre la coutume de ces femmes guerrieres, de quoi il a été amplement parlé ci-deſſus; en voilà auſſi aſsès ſur le bouclier & autres armes des Amazones.

que
s de
con-
t au
ouï,
vois
, dé-
que
epre-
e de
te si
ontr-
s, de
é ci
ur le
s A-

AL-



